Christus

Le Cœur de Jésus

Un retour aux sources

PROCESSED
JAN 2 4 2002
GTU LIBRARY

BX
2157
C62
2001
GTU

190 HS - 85 F

ihs

Mai 2001

ÉTUDES

UN HORS-SÉRIE EXCEPTIONNEL

La revue ÉTUDES, une aventure jésuite

Des origines au Concile Vatican II (1856 à 1965)

AVEC, ÉGALEMENT, AU SOMMAIRE :

« La naissance de CHRISTUS »

Entretien avec le père Maurice Giuliani s.j., fondateur de la revue Christus

Rédacteur en chef
HENRI MADELIN S.J.

Ce n° (112 p.) : 70 F- Etranger : 77 F

EN VENTE DANS LES GRANDES LIBRAIRIES

Pour recevoir ce numéro, envoyez vos nom, adresse et règlement à ÉTUDES :

14 rue d'Assas - 75006 Paris - Tél. : 01 44 39 48 48

Site internet : http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/

Christus

Le Cœur de Jésus

Un retour aux sources

RÉDACTEUR EN CHEF
CLAUDE FLIPO

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
YVES ROULLIÈRE

assas
éditions
Revue d'Assas Editions, association loi 1901
Editée par la SER, société anonyme (principaux actionnaires : SPECC, Bayard Presse)
Président du conseil d'administration et directeur de la publication : Pierre FAURE s.j.
Direction générale : Christian BLANCHON

Le Cœur de Jésus

Un retour aux sources

5 **Présentation**

9 Le cœur révélé

10 André Lefèvre
L'amour de Dieu chez les prophètes

19 Jacques Guillet
Le cœur révélé

31 Norbert Lohfink
Le lieu de l'Alliance nouvelle

44 Texte de Karl Rahner
Le centre le plus intime

48 Dominique Gonnet
La souffrance de Dieu

57 La tradition

58 Michel Fédou
Origène et le langage du cœur

63 Michel Rondet
La tradition médiévale

67 André Derville
La dévotion aux plaies du Christ

77 Paul Milcent
Jean Eudes, un pionnier

83 Jacques Benoist
Le message de Paray-le-Monial

97 Daniel Dideberg
Le Père de Clorivière et les révélations de Paray

105 Questionnements

106 Adrien Demoustier
La dévotion, le sacré et le cœur

121 Pierre Faure
Eucharistie et culte du Cœur du Christ

128 Pierre Vallin
Le Sacré-Cœur dans la culture politique française

139 Jean-François Catalan
Amour pour amour ?

147 Geneviève Roux
L'iconographie

155 La tradition revisitée

156 Daniel Dideberg
Le Cœur du Christ et la Compagnie de Jésus

161 Jean-Paul II
Exhortation de Paray (1986)

165 Simon Decloux
Dans la Compagnie actuelle

174 Texte de Pedro Arrupe
Le plus profond de l'esprit ignatien

181 Chantal Reynier
Dans les fondations de Clorivière

189 Françoise Greffe
Religieuse du Sacré-Cœur

197 Jean-Hugues Soret
La famille *Cor unum*

206 Edouard Marot
Dans la Communauté de l'Emmanuel

213 Pierre Emonet
Du cœur au corps

Ouvrages de référence

• *Vie et œuvres de sainte Marguerite-Marie Alacoque*, 2 vol., Saint-Paul, 1990-1991.

• Saint Claude La Colombière, *Ecrits spirituels*, Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1982 ; *Lettres*, mêmes références, 1992.

• Pedro Arrupe, *Comme je vous ai aimés*, Fidélité, 1986 (choix de textes sur le Cœur du Christ).

• Hans Urs von Balthasar, *Le Cœur du monde*, Desclée de Brouwer, 1956.

• Jacques Delaporte, *Cœur du Christ, icône de Dieu*, Bayard Editions, 1998.

• Daniel Dideberg, *Contempler le Cœur du Christ*, Fidélité, 1999.

• Gérard Dufour, *A l'école du Cœur de Jésus avec Marguerite-Marie*, Editions de l'Emmanuel, 1991.

• Arsène Garnier et Bernhard Häring, *Ce Cœur d'où jaillit l'amour*, Saint-Paul, 1989.

• Edouard Glotin, *Le Cœur du Christ*, Vie consacrée, 1997 ; *Prier à Paray-le-Monial avec Marguerite-Marie et Claude La Colombière*, Desclée de Brouwer, 1996.

• Bertrand de Margerie, *Histoire doctrinale du culte au Cœur du Christ*, 2 vol., Mame, 1992 ; Saint-Paul, 1995.

• Joseph Stierli et alii, *Le Cœur du Sauveur*, Salvator, 1956.

• *Sainte Marguerite-Marie et le message de Paray-le-Monial* (éd. Raymond Darricau et Bernard Peyrous), Desclée, 1993.

• « Le Cœur », *Etudes carmélitaines*, n° 29, 1950.

• Karl Rahner, « Le culte du Cœur de Jésus aujourd'hui », *Vie consacrée*, n° 58 (1986), pp. 259-272.

INTRODUCTION

Retour aux sources

Claude Flipo s.j.

Rarement, dans l'histoire de l'Eglise, un emblème religieux aura été aussi controversé que celui du Sacré-Cœur. Représentant à la fois une dévotion intime, un culte public et une spiritualité, le symbolisme du cœur s'est prêté à de nombreuses interprétations qui, encore aujourd'hui, suscitent une profonde adhésion, une attention prudente ou un franc rejet. Tour à tour évoqué comme un appel à l'intériorité du « cœur à cœur » avec le Christ, ou comme l'image désuète d'une piété sentimentale, ou encore comme un drapeau à couleur de croisade, ce symbole, après avoir été remisé dans les oubliettes de l'histoire, refait aujourd'hui surface d'une façon qui nous interroge.

C'est peut-être justement la dureté des temps et la froideur de l'indifférence qui, réveillant la mémoire chrétienne, lui font découvrir à frais nouveaux la force d'une dévotion qu'à bon droit beaucoup préfèrent appeler une « spiritualité », pour souligner qu'elle est une voie qui conduit au centre de la révélation chrétienne. Alors qu'à l'aube du troisième millénaire se referme la Porte sainte, un autre symbole du Christ, le Cœur de Jésus, demeure plus que jamais ouvert, affirmait Jean-Paul II, faisant ainsi écho aux paroles du Concile : « Par son

incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme. Il a travaillé avec des mains d'hommes, il a pensé avec une intelligence d'homme, il a agi avec une volonté d'homme, il a aimé avec un cœur d'homme (...) en sorte que chacun de nous peut dire avec l'Apôtre : "Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi." »

Quoi de plus central, en effet, que le cœur, qui désigne à la fois le plus intime, le siège des pensées, des vouloirs et des sentiments, et le plus universel, l'amour qui se fait le prochain de tous ? Quoi de plus essentiel que la révélation d'un cœur d'homme qui est vraiment le cœur de Dieu ? En lui résident toutes les richesses de la divinité, « la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de l'amour du Christ ». Or, nous avons besoin d'un centre. Dans la dispersion de la vie moderne, nous avons besoin d'un point d'attention qui rassemble nos esprits et nos énergies, qui intègre la contemplation et l'action, l'adoration et le service. Dans un monde divisé et meurtri, nous avons besoin d'une demeure où tous puissent être accueillis et réconciliés. Et de même qu'il y a pour la foi une hiérarchie des vérités révélées, il y a aussi dans la vie spirituelle un pôle qui doit unifier l'intelligence, l'affectivité et le vouloir. Il nous faut pour cela des « archétypes » ou des mots qui rassemblent toute la richesse du Mystère chrétien. « Cœur » est l'un de ces mots. En disant « Cœur de Jésus », nous nous adressons, au sein de l'humanité pécheresse et désemparée dont nous faisons partie, à Celui dont le côté a été transpercé par la haine et le refus, et qui n'a répondu que par l'amour et le pardon.

Qui sait encore pourquoi nos crucifix montrent le corps du Christ ouvert du côté droit (et non du gauche, où se trouve l'organe physique) ? C'est que ce cœur ouvert symbolise, dans la vision d'Ezéchiel, le côté droit du Temple d'où jaillit un torrent qui assainit la mer Morte et suscite la vie : « L'eau descendait de dessous le côté droit du Temple » (47,1). La vénération chrétienne ne vise pas l'organe physique mais le symbole. Car un symbole (*sun-bolon* en grec) est ce qui tient ensemble, ce qui relie les différents aspects du Mystère : le côté ouvert du nouvel Adam, dont est tirée la nouvelle Eve ; le voile du Temple, dont la déchirure laisse voir la Gloire de Dieu ; le rocher frappé par Moïse, d'où jaillit la source... Toutes ces images remontent à la mémoire du disciple, tandis qu'au pied de la croix il se rappelle l'Ecriture, qui dit encore : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé. » Sous un mot, sous un symbole, tout est dit, qu'une humble religieuse de la Visitation entendit Jésus lui redire : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes... »

Ce n'est pas par hasard que les mystiques, dès le XII^e siècle, passèrent de la contemplation des plaies du Christ à celle de son cœur. A ses réactions, ils ont connu quelque chose de la profondeur infinie de l'amour divin. A ses souffrances, ils ont mesuré la gravité de l'ingratitude humaine. Ils sont entrés en eux-mêmes, jusqu'à l'intime, pour, de là, sortir vers lui et puiser aux sources de la vie. Quatre siècles plus tard, l'un des premiers jésuites, Pierre Canisius, le jour de sa profession dans la basilique Saint-Pierre de Rome, alors qu'il se sentait écrasé par son indignité devant le sacrement du Corps du Christ, participait de la même grâce : « Mais vous, mon Sauveur, vous m'avez alors, pour ainsi dire, ouvert le Cœur de votre Corps très saint. J'avais l'impression d'en voir l'intérieur. Vous m'avez dit de boire à cette fontaine. Pour moi, j'éprouvais un grand désir de voir couler de là dans mon âme, à flots, la foi, l'espérance et la charité. J'étais assoiffé de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et je vous priais de me purifier de la tête aux pieds, et de me revêtir de paix, d'amour et de persévérance pour couvrir mon âme dénudée. Et je sentis grandir en moi la confiance. »

En un temps d'athéisme pratique, le nouveau disciple a besoin lui aussi, pour assurer sa fidélité, de descendre jusqu'aux profondeurs de son propre cœur et de l'ouvrir à l'Esprit du Christ jusqu'à en être lui-même transpercé, « transpercé, comme le dit Karl Rahner, de voir Dieu exclu de l'existence des hommes, transpercé par la folie de l'amour, transpercé par l'insuccès, transpercé par l'expérience de sa propre misère et de sa propre insécurité, mais animé de cette conviction de foi que la mission rédemptrice passe nécessairement par un cœur de cette nature ».

A partir de ce centre peuvent alors se déployer les dimensions traditionnelles de la spiritualité du Cœur de Jésus, si liée aux Exercices spirituels, telles que le Concile les a mises à jour : adoration, consécration, réparation.

Adoration qui, ici, s'exprime par la stupéfaction devant le Christ en croix et le désir de lui rendre amour pour amour : « Je lui demanderai comment, lui, le Créateur, en est venu à se faire homme ; et comment, de la vie éternelle, il en est venu à la mort temporelle, et à mourir ainsi pour mes péchés. » Au pied de la croix, deux histoires se croisent, deux regards se parlent : « Et moi, que dois-je faire pour le Christ ? » (*Ex. sp.* 53).

Consécration, celle du baptisé qui, saisi par le Christ, cherche à le saisir à son tour : « Mettez-vous à mon école, car je suis doux et

humble de cœur » (*Mt* 11,27). Auprès du Cœur de Jésus, a dit Jean-Paul II, le jour où, à Paray-le-Monial, il renouvelait la mission confiée à la Compagnie de Jésus, « le cœur de l'homme apprend à connaître le sens véritable et unique de sa vie et de son destin, à se garder de certaines perversions du cœur humain, à joindre l'amour filial envers Dieu à l'amour du prochain ».

Réparation, enfin, c'est-à-dire volonté de travailler efficacement à la civilisation de l'amour dans un monde défiguré par l'injustice et la violence. Réparer veut dire aujourd'hui s'engager pour la justice, au nom d'un amour préférentiel pour les blessés de la vie, ces plus petits auxquels Jésus s'est identifié et qui comprennent si bien le langage du cœur.

La spiritualité du Cœur de Jésus s'est développée dans la discrétion : il a fallu attendre la publication posthume, en 1684, des notes de retraite que Claude La Colombière rédigea à Londres en 1677, dans lesquelles il relatait ses rencontres de 1675 avec Marguerite-Marie, pour que le message de Paray soit connu. Et il faudra encore un siècle pour que la fête du Cœur de Jésus soit célébrée dans les diocèses qui l'auront demandé, avant qu'elle ne soit étendue à toute l'Eglise en 1856. Aujourd'hui, l'Eglise, consciente du trésor qu'elle porte dans des vases d'argile, garde cette même discrétion. Elle brûle du désir de faire connaître ce trésor à ceux qui l'ignorent. Elle voit bien qu'une telle spiritualité ne fait pas nombre, mais qu'elle anime toutes les autres. Elle en encourage les pratiques, l'heure sainte, le premier vendredi du mois. Mais elle sait aussi, comme le faisait remarquer le Père Arrupe, « qu'il ne s'agit pas de forcer les choses, ni de rien commander, en une matière au centre de laquelle est l'amour ». Ne rien commander, mais tout gagner à répondre à l'invitation de Jésus lui-même : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. »

Le cœur révélé

L'amour de Dieu chez les prophètes

André Lefèvre s.j. *

Avant Osée, personne n'avait eu l'audace de poser Dieu comme sujet du verbe aimer. Il fallait, pour en venir là, l'expérience d'un homme qui a senti les déchirures du cœur dans son foyer désuni, et qui sentait en même temps, non moins profondément dans son âme religieuse, le déchirement de l'alliance entre Dieu et Israël. Sous la lumière de la révélation, ces deux expériences se sont fondues au point qu'on ne peut pas toujours distinguer dans ses paroles s'il exprime ses propres sentiments ou chante l'amour divin.

L'expérience du prophète Osée

Le prophète n'a pas prêté à Dieu seulement sa bouche pour annoncer aux hommes le message divin : c'est son cœur, avec ses joies et ses peines, qui exprime ce que ressent le Cœur de Dieu. De là, pour

* Traducteur de la *Genèse* et d'Isaïe, le père Lefèvre (1903-1970) a essentiellement publié dans les *Recherches de science religieuse* qu'il co-dirigea de 1950 à 1960, avant de poursuivre son enseignement à Madagascar... Nous reproduisons ici la dernière partie d'un long article paru dans le n° 15 de *Christus* (juillet 1957, pp. 313-331) consacré au Sacré Cœur.

nous, une révélation bouleversante : c'est ainsi que Dieu nous aime. Il nous aime comme un époux tendre et passionné peut aimer une femme dans la fraîcheur de sa jeunesse, comme une grappe trouvée au désert, comme une figue précoce aux premières chaleurs de l'été.

Dans les crises douloureuses, l'amour achève de se découvrir. Dieu n'a pas fait inscrire le verbe aimer aux premières pages de la Bible, alors que la création n'est qu'une profusion de sa beauté, de son bonheur et de sa vie sur les êtres auxquels il donne l'existence. Mais quand son amour est rejeté, quand l'homme répond à sa bonté par l'oubli ou le mépris, c'est alors que la révélation de l'amour de Dieu se fait explicite, et les mots ne suffisent pas à l'exprimer. C'est dans le cœur d'un homme de chair et de sang que nous lisons l'amour de Dieu : « Va, aime une femme aimée et adultère, comme Dieu aime Israël qui court après les idoles. » Le mouvement instinctif de recul scandalisé qu'éprouve ici l'honnête homme nous fait sentir au bord de quel abîme nous sommes invités à nous pencher : l'abîme de l'amour de Dieu et l'abîme du péché.

Dieu souffre de notre péché, comme un mari offensé. Déjà, le vieux récit du Déluge montrait Dieu affligé en son cœur à la vue de la perversité des hommes (*Gn* 6,6). Sa colère, que provoque le péché, n'est que l'envers de son amour. Il est blessé parce qu'il aime, et les blessures qu'il doit infliger dans sa jalousie sont encore des rappels de son amour. Il ne peut se satisfaire dans une vengeance stérile ; l'amour veut triompher, et il vaincra par la force de sa séduction. « Ce séducteur », dira-t-on de Jésus. C'est ainsi que Dieu nous a aimés. L'amour rédempteur est si fort qu'il arrache le pécheur à la séduction du mal et à la puissance de la mort ; il lui rend une vie qui est amour. Toute la théologie de la rédemption et de la grâce est en germe dans la révélation qui fut manifestée en Osée.

Epoux et frère

Le même prophète a vécu aussi l'amour de Dieu sous une autre forme, moins violemment passionnée peut-être, mais non moins douloureuse, celle de l'amour paternel. C'est tout le chapitre 11 :

> « Quand Israël était un enfant, je l'ai aimé ;
> depuis l'Egypte, j'ai appelé mon fils. »

Le malheureux est insensible à ces appels. Pourtant, Dieu l'avait porté, nourri, lui avait prodigué tous les soins d'un amour paternel, et

même maternel. L'ingrat n'y prête aucune attention ; il oublie son Dieu pour recourir à tous les baals. Faudra-t-il renvoyer le rebelle à la dure servitude d'Egypte ou le livrer à l'épée de ses ennemis ?

> « Comment te traiter, Ephraïm ?
> Comme Adama et Séboïm ? »

Ces deux villes ont été englouties dans le bouleversement qui a précipité Sodome et Gomorrhe au fond de la Mer morte.

> « Mais c'est mon cœur qui est bouleversé,
> mes entrailles frémissent de pitié. »

Le rugissement que la douleur lui arrache est un appel irrésistible. Cette fois, les enfants accourent vers leur père comme pigeons au colombier.

Sous les formes les plus diverses, ce sont toujours les mêmes vicissitudes de l'amour qu'on retrouve dans le livre d'Osée. L'amour est premier, c'est lui qui prend l'initiative. Il entoure de ses prévenances l'être aimé, il lui demande seulement de répondre par un amour réciproque. Mais il ne reçoit qu'un refus méprisant ; pire encore : l'oubli. La blessure est cruelle, il hurle de douleur, il menace, il frappe, il est prêt à détruire. Mais, dans la douleur, l'amour s'exaspère, il en vient à tant aimer l'ingrat qu'il le force à l'aimer en retour. Ce que le prophète avait senti dans les épreuves de sa vie d'époux et de père est plus vrai encore de Dieu que de lui-même.

Osée voyait cela se réaliser dans l'histoire de son peuple. Dieu avait le premier aimé Israël d'un amour tout gratuit ; il l'avait protégé, entouré de sa tendresse, comblé de tous les biens. Israël, oubliant son bienfaiteur, courait après tous les faux dieux. Les catastrophes qui déjà commencent à fondre sur Samarie étaient un châtiment bien mérité. Mais le prophète était trop sûr de l'amour de Dieu pour désespérer, il savait que cet amour aurait le dernier mot (il annonçait le salut) le jour où Israël répondrait enfin à l'amour de son Dieu.

Savait-il que cette histoire était celle de l'humanité tout entière et de chaque homme en particulier ? Il ne nous l'a pas dit, mais les prophètes qui viendront après lui élargiront sans cesse la perspective, et la prise de conscience de la destinée individuelle se fera de plus en plus claire.

De Jérémie à Isaïe

Le rôle de Jérémie au moment de la chute de Jérusalem est très semblable à celui d'Osée lors de la ruine de Samarie. Mais, à l'inverse de son prédécesseur, qui est souvent aussi son modèle, Jérémie n'a jamais goûté les joies de l'amour humain : Dieu lui a interdit le mariage, en signe de la solitude où va être laissée la fille de Sion (16,1-4). Il reprend cependant les mêmes symboles, de l'époux et du père, pour parler de l'amour de Dieu. Le prophète vierge ne le cède pas à celui qui fut l'époux tourmenté d'une femme trop séduisante, pour ce qui est de traduire en langage de sensibilité humaine les joies, les déceptions et le triomphe de l'amour divin :

« Je me rappelle la grâce de ta jeunesse,
ton amour de nouvelle mariée.
Tu courais après moi au désert,
au pays qu'on n'ensemence pas (...)
Je vous ai menés dans un pays de vergers,
pour en manger les fruits délicieux ;
une fois arrivés, vous avez souillé mon pays,
vous avez rendu mon domaine abominable (...)
Mon peuple a commis double faute :
ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive,
pour se creuser des citernes,
des citernes crevassées qui ne tiennent pas l'eau (...)
Ai-je été un désert pour Israël,
ou un pays de ténèbres ?
Mon peuple a dit : "Nous sommes libres,
nous n'irons plus à toi."
La jeune fille oublie-t-elle ses parures,
la jeune épouse ses joyaux ?
Et mon peuple m'oublie
depuis des jours innombrables (...)
Tu as pris un front de courtisane,
tu ne veux même plus rougir (...)
Je pensais : "Vous m'appellerez père,
vous ne vous écarterez pas de moi.
Mais, comme une femme infidèle à son mari,
vous m'avez été infidèles" » (2,2.7.13.31-32 ; 3,4.19-20).

Israël endurci dans le mal ne peut plus se convertir : la ruine est inévitable. Deux fois, Jérémie verra les Chaldéens saccager Jérusalem,

emmener en captivité les meilleurs de ses fils et détruire le trône du fils de David. Mais, comme Osée, il sait que l'amour de Dieu doit triompher :

> « Ephraïm est-il pour moi un fils si cher,
> un enfant tant choyé,
> qu'après l'avoir morigéné
> son souvenir me revient ?
> Mes entrailles s'émeuvent de pitié,
> et je dois lui pardonner » (31,19).

Inutile de multiplier les citations. Le message d'Osée, repris par Jérémie, portera ses fruits. La théologie de l'élection et de l'alliance que vont développer les exhortations deutéronomiques, se base sur cet amour de prédilection (*Dt* 4-11). Tout proche de Jérémie dans le temps et aussi par bien des aspects de son message, Ezéchiel reprend l'image de l'épouse infidèle avec une crudité qui dénote un tempérament moins sainement équilibré ; par contre, il développe avec bonheur l'image du Pasteur. Vers la fin de l'exil, le Second Isaïe rappelle encore les infidélités passées qui ont fatigué, asservi Yahvé (43,22-28), mais il est avant tout le consolateur, le chantre de la réconciliation :

> « Sion disait : "Yahvé m'a abandonnée, le Seigneur m'oublie."
> Une femme pourrait-elle oublier son nourrisson,
> rester sans pitié pour le fruit de ses entrailles ?
> Quand bien même de telles femmes oublieraient,
> moi, je ne t'oublierais pas (...)
> Cesse de craindre : tu n'auras plus de honte à subir.
> Cesse de rougir : tu ne subiras plus d'ignominie.
> Tu oublieras la honte de ta jeunesse,
> tu ne penseras plus aux ignominies de ton veuvage.
> Car celui qui t'épouse, c'est ton Créateur :
> Yahvé Sabaot est son nom.
> Comme une femme abandonnée, rongée de chagrin,
> Yahvé t'a rappelée.
> Comme un amour de jeunesse qui eût été répudié,
> a dit ton Dieu.
> Un bref instant, je t'ai abandonnée ;
> dans un grand amour, je te rassemble.
> Dans un accès de colère, je me suis retiré un moment ;
> d'un amour éternel je t'aime, dit ton Rédempteur »[2].

2. *Is* 49,14-15 ; 54,4-8.

Le dernier continuateur d'Isaïe redira les mêmes assurances :

> « Comme des enfants vous serez portés sur la hanche,
> caressés sur les genoux.
> Comme un petit que sa mère console,
> ainsi vous consolerai-je » (66,12-13).

La synthèse du *Cantique des cantiques*

La consolation d'Israël se fera attendre. Cinq siècles durant, les Sages, nourris de la révélation mosaïque et prophétique, entretiennent et approfondissent l'espérance. L'âme juive doit se purifier, s'ouvrir, devenir accueillante, pour recevoir l'amour de Dieu quand il s'incarnera dans la personne de son Fils. Aussi les Sapientiaux insistent-ils sur le devoir d'aimer Dieu en observant sa Loi. Un long psaume comme le 118, sous une écorce légaliste, n'est qu'une aspiration vers Dieu chantée sur tous les modes. Pour le scribe de l'Ecclésiaste, craindre Dieu et l'aimer, c'est tout un (2,15-18). C'est que Dieu nous aimerait en vain si notre cœur n'était pas prêt à l'accueillir.

C'est donc à ouvrir le cœur de leurs disciples que s'appliquent les maîtres en sagesse, tout en les formant aux vertus de l'homme accompli. Au jeune israélite, ils prêchent en même temps l'amour de son épouse et l'amour de Dieu (*Pr* 5,7,8), rejoignant ainsi sur le plan sapientiel l'expérience d'Osée.

Dans cette voie, le *Cantique* est parvenu à une synthèse de l'humanisme et de la révélation, de la sagesse et du prophétisme, où la poésie s'unit aussi merveilleusement à la doctrine. On ne peut attendre que les exégètes se soient mis d'accord pour essayer de goûter le sens humain et divin de ce poème. Nous pensons qu'on y lit du même coup l'histoire humaine de l'amour et celle de l'amour divin.

Un prince charmant est passé ; toutes les jeunes filles l'aiment. Mais celle qui sera l'élue ne peut en rester là ; elle veut obtenir un baiser de sa bouche. Elle part comme une folle à la recherche du bien-aimé, elle le retrouve au désert. Le bien-aimé la regarde, il admire sa beauté. Lui-même est beau comme un roi. C'est le parfum délicieux du premier baiser. Il l'emmène chez lui, dans son jardin. Sous un pommier, elle s'est endormie. « N'éveillez pas la bien-aimée » (1,1-2.7). Est-ce un rêve ? La voix du bien-aimé chante sous sa fenêtre ; il l'appelle. Elle s'éveille ; il n'est plus là. Elle court par la ville : « Gardes, l'avez-vous vu ? » — Le voilà.

« Je le tiens, je ne le lâcherai pas
que je ne l'aie fait entrer dans la maison de ma mère » (3,4).

C'est la fête des noces :

« Filles de Sion, venez contempler
le roi Salomon orné du diadème
dont sa mère l'a couronné
au jour de ses épousailles » (3,11).

Le roi, lui, ne voit que son épouse :

« Tu es toute belle, ma mie (...)
Tu me fais perdre le sens (...)
Tes lèvres distillent le miel (...)
J'entre dans mon jardin,
je mange mon miel et mon rayon » (4,7.9 ; 5,1).

Est-ce encore un rêve ? Il appelle, il frappe à la porte. Elle se fait prier. Quand elle ouvre, il n'est plus là. Affolée, elle court à sa poursuite. Cette fois, les gardes la blessent, ils lui arrachent son manteau : « Filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé... » Tandis qu'elle publie la beauté de l'absent, le voilà retrouvé :

« Tu es belle, ma bien-aimée.
Détourne tes yeux, ils me fascinent.
Unique est ma colombe, ma parfaite » (6,4-5.9).

L'amour cesse d'être un jeu. L'épouse entièrement donnée n'a plus de secret pour son époux. Leurs lèvres sont mêlées.

« Je suis à mon bien-aimé,
et vers moi se porte son désir (...)
Son bras gauche est sous ma tête
et sa droite m'étreint » (7,11 ; 8,3).

L'amour consommé est éternel. C'est la conclusion du livre :

« Sous le pommier je t'ai éveillée,
là où ta mère te conçut (...)
L'amour est fort comme la Mort,
c'est une flamme de Yahvé » (8,5-6).

Avec toute la tradition juive, on a le droit de penser que le poète chante l'amour que Yahvé suscite en son peuple élu au long de son histoire : la rencontre au désert et l'alliance mosaïque ; les hésitations

de la période des Juges ; l'alliance solennelle avec la maison de David scellée dans les splendeurs du Temple ; l'exil où la malheureuse dépouillée de tout se remet à la recherche du Dieu qui cache un moment son visage ; la réconciliation enfin, et la formation intérieure par la sagesse, qui aboutit à l'alliance éternelle. Ce qui est merveilleux, c'est que le poète peut écrire l'histoire d'Israël en chantant l'histoire très réelle de l'amour humain. Osée l'avait précédé dans cette voie. Malgré les différences de point de vue d'Osée au *Cantique*, l'amour de Dieu s'affirme avec le même réalisme : c'est vraiment ainsi que Dieu nous aime et se fait aimer.

Dieu nous aime

L'histoire de l'amour de Dieu pour Israël est toujours la nôtre, car elle est celle de l'humanité. En cherchant de tant de manières l'amour des hommes, Dieu préparait les épousailles de son Fils avec notre nature dans le sein de la Vierge. Cet amour ne sera consommé qu'à la fin des temps, lorsque Dieu sera tout en tous. En attendant, chaque personne humaine connaît les sollicitations de l'amour divin et doit y répondre au cours de son existence terrestre. Les tergiversations d'Israël, celles de l'épouse du *Cantique*, sont aussi les nôtres. Nos péchés blessent l'amour de Dieu, mais cet amour ne se décourage jamais.

> « Tu as pitié de tous, parce que tu peux tout,
> tu fermes les yeux sur les péchés des hommes, pour qu'ils se repentent.
> Oui, tu aimes tous les êtres,
> et n'as de dégoût pour rien de ce que tu as fait (...)
> Tu épargnes tout, parce que tout est à toi (...)
> Aussi est-ce peu à peu que tu châties ceux qui tombent ;
> tu les avertis et leur rappelles en quoi ils pèchent
> pour qu'ils se détournent du mal et croient en toi, Seigneur (...)
>
> Toi, notre Dieu, tu es bon, fidèle,
> lent à la colère, et tu gouvernes toutes choses avec miséricorde.
> Pécherions-nous, que nous sommes encore à toi, car nous connaissons ta puissance,
> mais nous ne pécherons pas, sachant que nous t'appartenons »[3].

3. *Sg* 11,23-24.26 ; 12,2 ; 15,1-2.

D'un bout à l'autre, de la *Genèse* à la *Sagesse*, l'Ancien Testament ne cesse de redire cette vérité que les hommes n'arrivaient pas à découvrir : Dieu nous aime. Mais une formule aussi simple aurait eu peu de prise sur les êtres de chair et de sang que nous sommes. Nous avons besoin, pour y croire, de sentir un amour tout proche, une chaleur qui nous réchauffe, un cœur qui batte au rythme du nôtre. Aussi Dieu n'a-t-il pas déclaré son amour dans une formule : il a fait sentir aux hommes qu'il les aime. Abraham a fait l'expérience de l'amitié divine, il a senti la confiance que lui témoignait son Seigneur et répondu par un abandon total : deux cœurs se comprennent et peuvent compter l'un sur l'autre. Moïse lui aussi discute avec Dieu comme avec un ami, et il apprend que cette amitié est un amour jaloux. Comme l'ingratitude blesse l'homme au cœur, Dieu est blessé par la révolte de ceux qu'il appelle ses fils. Aussi sensible que le nôtre à l'offense, le cœur de Dieu est infiniment plus large et accueillant : il pardonne totalement.

***

Malgré le charme et la puissance des vieux récits, Dieu et son amour paraissent encore fort lointains. Dieu choisit alors un moyen d'expression plus proche du cœur humain. Le prophète Osée, dans son propre amour d'époux et de père, vit, incarne en quelque sorte l'amour de Dieu pour Israël. Le cœur de Paul, c'est le cœur du Christ, dira saint Jean Chrysostome ; avec combien plus de raison doit-on dire que le cœur d'Osée, c'est le cœur de Dieu. Dans une même expérience, il connaît les joies et les tourments de son amour humain et de l'amour dont Dieu nous aime. Toute une lignée prophétique, deutéronomique, sapientielle, se nourrit de cette révélation et en nourrit les générations du judaïsme. Que Dieu ait un cœur sensible aux offenses que lui font nos ingratitudes et qui trouve sa joie à nous aimer, voilà qui est incroyable. Nous ne pouvons pas le croire, mais Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son Fils pour le sauver. L'incarnation n'est pas une métaphore : l'amour de Dieu a fait battre un cœur d'homme qui est réellement le cœur de Dieu. Les lents cheminements de l'Ancien Testament préparaient l'humanité à accueillir cette révélation suprême.

Le cœur révélé

Jacques Guillet s.j. *

Toujours, le cœur, c'est l'essentiel. Le grand commandement de Dieu, dans toutes les traductions de la Bible, nomme en première place le cœur : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur... » (*Dt* 6,5 ; *Mt* 22,37). Les mots qui suivent peuvent varier (« âme », « esprit », « forces »), ils sont plus ou moins interchangeables. Le cœur est toujours le premier, et il évoque toujours une réalité à la fois immédiatement parlante et impossible à définir de façon précise. C'est tout l'être, un être vivant, sensible, agissant et vulnérable, réceptif et conquérant. C'est aussi le secret d'un être, la source cachée de son comportement et de ses gestes. Quand Dalila, à force d'instances et de caresses, a obtenu de Samson qu'il lui explique d'où lui venait sa force, elle sait qu'enfin « il lui a ouvert son cœur », et elle envoie prévenir les Philistins : « Montez, cette fois, car il m'a ouvert tout son cœur » (*Jg* 16,18).

Avec le cœur, l'essentiel est révélé, l'essentiel est en jeu. Ne nous étonnons pas des révélations que Marguerite-Marie reçoit du Cœur de Jésus. Ce qui vient du cœur est toujours plus ou moins révélation.

* Exégète, Paris. A récemment publié chez Desclée de Brouwer : *Dieu parle à l'homme* (1994), *Jésus dans la foi des premiers disciples* (1995), *Jésus Christ dans notre monde* (1996)...

Mais si une révélation prétend apporter quelque chose de nouveau, ce ne peut être que le rappel insistant d'une réalité déjà présente, bien que menacée par l'indifférence et l'oubli. Retour à la mémoire, retour aux sources, rappel des origines, réforme de l'Eglise, réformes monastiques : Luther et Calvin, le concile de Trente, les grandes abbesses réformatrices dépeintes par Henri Bremond, mais aussi la redécouverte des Pères de l'Eglise et de la vérité des Ecritures, Richard Simon et les bénédictins de Saint-Maur... Marguerite-Marie, si elle vient tard dans ce siècle, lui appartient encore par bien des traits, et elle avait sans doute, après tant d'autres, quelque chose à lui apporter. Pour le savoir, il faut l'écouter, mais il est nécessaire aussi de bien se rendre compte des réalités auxquelles elle renvoie.

Antécédents bibliques

Lorsqu'on essaie de trouver dans les Ecritures les expériences qui auraient préparé la dévotion chrétienne au cœur du Christ, on est d'abord embarrassé, sinon déçu. Que ce soit dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament, les emplois du mot « cœur » sont innombrables et souvent très expressifs, mais il est exceptionnel qu'ils s'appliquent à Dieu, et même à Jésus. Le cœur de l'homme est constamment en relation avec Dieu pour le chercher ou le refuser, l'implorer ou le chanter, mais la relation de Dieu à l'homme est rarement décrite comme venant du cœur. Sans doute ne peut-on négliger les deux mots qui figurent dans le récit du Déluge. Avant de le déchaîner, Dieu « se repent d'avoir fait l'homme et s'afflige dans son cœur », tandis qu'en respirant le parfum apaisant du sacrifice de Noé il décide « en son cœur de ne plus jamais maudire la terre à cause de l'homme » (*Gn* 6,6 ; 8,21). Ces images apparemment naïves de récits archaïques ne sont pas sans intérêt. Le Dieu qu'elles mettent en scène n'est pas le potentat jaloux de son autorité : il est attaché à son œuvre, et vulnérable aux atteintes qu'elle subit. Mais il serait hasardeux de vouloir reconstruire sur ces deux exemples le visage du Dieu qu'adoraient les enfants d'Israël.

Il y a plus à tirer de quelques grands textes prophétiques, comme celui d'Osée : « Mon cœur est bouleversé en moi, toutes mes compassions s'émeuvent. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère (...), car je suis Dieu et non pas un homme. Au milieu de toi, je suis le Saint » (11,8-9). Il s'agit bien d'une révélation : Dieu livre à la fois son Nom et son comportement. C'est encore une révélation que Dieu

fait de son cœur quand, chez Jérémie, il prend le ton de la confidence : « Je mettrai ma joie à leur faire du bien (...) de tout mon cœur et de toute mon âme » (32,41).

Si forts que soient ces textes, ils sont exceptionnels, et l'on ne peut relever une tradition réelle décrivant le cœur de Dieu, même chez des auteurs aussi proches l'un de l'autre qu'Osée et Jérémie. Du moins à ne parler que des mots.

L'amour réciproque

Mais il y a bien autre chose que les mots. Il y a dans ces deux textes, et quelques autres apparentés, plus qu'une simple proximité littéraire, mais une situation caractéristique. Le cœur de Dieu, qu'on peut également nommer son « âme » (*Jr* 12,7 ; 15,1 ; 31,20), attend de son peuple une réponse. Car il est, si l'on ose dire, bâti sur le modèle du cœur humain, et fait de la même pâte. Quand Dieu promet à son peuple de « mettre tout son cœur et toute son âme à lui faire du bien », il adopte pour son compte la conduite même qu'il attend, le commandement fondamental : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme. » Quand il a le cœur retourné en songeant à Israël, c'est à la fois parce qu'il est Dieu et non pas un homme, et qu'il est le Saint, dont la place est au milieu de son peuple. Le cœur de Dieu est ce qui l'attache aux siens, et il ne peut se passer de leur attachement.

L'attachement réciproque, l'attente obstinée, inlassable, dans toutes les langues, dans tous les cœurs, c'est le propre de l'amour. Si le cœur de Dieu est sensible à ce point, c'est qu'il aime. Un homme en Israël a fait cette découverte, mais il ne l'a pas faite seul : il l'a reçue comme une révélation, une parole venue de Dieu. Quand Osée entend Dieu lui dire : « Va prendre une femme de prostitution (...) Va aimer une femme aimée de son amant et adultère » (1,2 ; 3,1), il faut bien qu'il sente en son cœur quelque chose qui ne peut se détacher de cette femme, mais aussi quelque chose qui lui vient de plus loin et de plus profond, du cœur de Dieu, d'un Dieu qui aime : « Va aimer (...) comme YHWH aime les enfants d'Israël. »

La merveille, ce n'est peut-être pas qu'un cœur profondément sensible, totalement ouvert à Dieu, ait fait cette découverte personnelle, c'est que l'expérience particulière d'Osée soit devenue en Israël une conviction de base, l'article essentiel de sa foi et de sa pratique. Car le commandement central : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout

ton cœur », est lui-même fondé sur un acte de foi antérieur : « Ton Dieu t'a aimé. » C'est un thème de fond du *Deutéronome* ; c'est le principe dont tout est parti : « Parce qu'il a aimé tes pères, il a choisi leur descendance après eux et t'a fait sortir d'Egypte » (4,37) ; « Si YHWH s'est épris de vous et vous a choisis (...), c'est parce qu'il vous aime et garde le serment qu'il a juré à vos pères » (7,7s). L'amour, l'élan profond du cœur, caractéristique du Dieu des pères, devient la loi caractéristique des enfants d'Israël.

Les antécédents de l'amour

Que Dieu soit un cœur, que ce cœur aime et attende l'amour fut pour Osée une révélation, une parole venue d'en haut et qui fit de lui un prophète en Israël. Pour Israël aussi, ce fut une révélation, le point de départ d'une attitude nouvelle en face de Dieu, de son action dans le monde, de sa volonté sur son peuple. Mais cette révélation ne faisait que mettre au jour une réalité encore ignorée et cependant présente et active depuis des siècles. Le *Deutéronome* est bien, pour la tradition biblique, la « seconde loi », donnée au peuple à la veille de l'entrée en terre promise, pour fixer les règles de cette nouvelle existence. Mais c'est toujours, pour la foi d'Israël, la « loi de Moïse », la parole fondatrice sur laquelle repose tout ce qu'il est : son passé, son présent et son avenir. Le commandement du *Deutéronome* peut être nouveau, mais l'expérience sur laquelle il se fonde et le Dieu qui le proclame ne sont pas d'hier : ils remontent aux origines du peuple, au temps où YHWH choisissait Abraham et ses descendants (4,7 ; 7,8). La révélation a sa date dans l'histoire, mais le cœur a été choisi depuis longtemps. La révélation a été donnée aux prophètes et a commandé la rédaction du *Deutéronome*, mais l'amour du cœur remonte aux premières rencontres.

Pour être fidèle à la lettre même du *Deutéronome*, il faut relire à sa lumière la « première loi » du Sinaï et les récits de la *Genèse*. Déjà, Dieu aimait ; déjà, son cœur demandait une réponse. Le terme d'alliance, relativement récent lui aussi, est précisément appliqué aux patriarches pour exprimer le lien exceptionnel par lequel Dieu s'attache aux siens et leur demande une réponse analogue. Cette alliance remonte à Abraham, mais elle prend au Sinaï sa forme complète pour introduire et fonder la Loi : « Vous avez vu (...) comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle et amenés jusqu'à moi. Et maintenant, si vous écoutez ma voix et si vous observez mon alliance, vous serez

mon bien particulier parmi tous les peuples » (*Ex* 19,4-5). Trois temps, l'action de Dieu une et continue, trois réponses de l'homme. Dans le passé, avoir vu, derrière les merveilles de la mer Rouge et du désert, l'action de Dieu : c'est la foi. Dans l'avenir, attendre de Dieu la fidélité dans sa protection spéciale : c'est l'espérance. Pour le présent, l'obéissance à sa parole. Foi, espérance, obéissance : pour coïncider avec la triade chrétienne, il suffit de remplacer l'obéissance par l'amour.

Bien avant le christianisme, le *Deutéronome* en donnera la révélation. Mais bien avant le *Deutéronome*, l'alliance avec Abraham et Moïse est fondée sur le même mouvement, et ce mouvement est celui du cœur de Dieu. Le Dieu qui appelle Osée à aimer l'épouse infidèle est toujours le même, « le premier et le dernier », le Dieu qui ne change pas, le Dieu d'Abraham et de Jésus Christ, le Dieu du cœur.

Le cœur ouvert

Se révéler, quand il s'agit du cœur, c'est s'ouvrir. « Parler à cœur ouvert », « ouvrir son cœur » (ou le « fermer »), « sonder les reins et les cœurs » : toutes ces formules sont à la fois profondément bibliques et immédiatement accessibles. Elles relèvent de l'expérience commune, de la communication la plus simple entre les hommes. Mais elles traduisent aussi une relation caractéristique avec Dieu. Littéralement parlant, jamais l'Ancien Testament ne dit de Dieu qu'il ouvre son cœur, c'est-à-dire en livre les pensées secrètes. La réserve relative aux pensées est ici plus sensible encore que sur le point de la sensibilité. Dieu peut faire confidence de son cœur bouleversé, on ne l'entend pas livrer les secrets de son cœur : « Car vos pensées ne sont pas mes pensées, et vos voies ne sont pas mes voies (...), car autant le ciel est plus haut que la terre, autant mes voies sont plus hautes que vos voies, et mes pensées que vos pensées » (*Is* 55,8-9).

Il vient pourtant des moments où Dieu éclate, où il ne peut plus dissimuler son amertume. Le cœur blessé laisse alors échapper les pensées profondes. Ici encore, il semble bien que le prophète Osée soit à l'origine de ce thème destiné à devenir, avec Isaïe, Jérémie et Michée, le motif du procès d'alliance. « Dénoncez votre mère, dénoncez-la. » Et Dieu de développer ses griefs : « C'est moi qui lui ai donné le froment, le vin nouveau et l'huile fraîche, qui lui ai prodigué l'argent et l'or dont ils ont fait le Baal » (2,4.10). Point d'appel au sentiment : le pur exposé des faits que veut ignorer l'ingratitude d'Israël.

Ces explosions, même si elles demeurent rares [1], sont cependant pleines de sens. Le cœur qui s'ouvre ainsi impose une réponse, fût-elle d'abord celle du silence. Dieu établit sa créature dans l'ordre de la communication. La foi d'Israël est fondée sur le dialogue avec Dieu, sur un dialogue du cœur. En témoigne, dans la prière des *Psaumes*, l'abondance des formules par lesquelles le croyant ouvre son cœur pour louer et rendre grâces (9,2s), pour l'épancher devant Dieu (61,91), pour exposer ses secrets (138,23), sa souffrance et son humiliation (51,19), sa joie et sa force (4,8 ; 15,9 ; 83,3 ; 10,17). Pour avoir devant Dieu cette liberté, pour pouvoir ainsi, sans honte et sans hésitation, lui livrer le fond de son cœur, il faut être convaincu, plus ou moins consciemment, que celui qui écoute a un cœur, que Dieu est sensible. Les épanchements du croyant ne peuvent être que l'écho du cœur de Dieu. La loi du cœur, c'est la réciprocité.

Cœur ouvert, côté ouvert

Du cœur ouvert au côté ouvert, le passage semble tout naturel. La lance du soldat, en perçant le côté de Jésus crucifié, a dû atteindre le cœur, puisque de l'ouverture ont jailli de l'eau et du sang. La piété du XVII[e] siècle, quand on venait de découvrir le rôle du cœur dans la circulation du sang, trouvait, dans cet épisode mis en valeur par l'évangile de Jean, un symbole expressif à la fois du don total que Jésus venait de faire en répandant jusqu'à la dernière goutte de son sang, et de la fécondité de ce don qui donnait naissance à l'Eglise. Le sang, dans toute la tradition biblique, c'est la vie (cf. *Lv* 17,11-12) ; et l'eau, dans la pensée johannique, c'est l'eau baptismale. Du corps exsangue et mis à nu jaillissent ensemble l'Esprit remis par Jésus expirant et l'eau vivifiante (cf. *Jn* 3,5). Tel est le spectacle qu'a vu le disciple bien-aimé, et telle est la vision qu'il veut nous laisser.

Mais quand on connaît l'évangile de Jean et la richesse de sa symbolique, on ressent le besoin de l'interroger plus avant. L'évangile, en effet, ne parle pas du cœur mais du côté ouvert, et la tradition biblique, si abondante sur le thème du cœur, ne s'intéresse à l'organe physique que pour les mouvements qui l'agitent. Toujours, il s'agit du cœur en action, c'est-à-dire de l'homme vivant. Jamais du cœur séparé du corps. Il s'agit bien, cependant, d'une référence biblique, mais elle n'est pas à chercher dans la ligne du cœur, plutôt dans celle

1. Cf. *Os* 4,1 ; 12,3 ; *Is* 3,13 ; 5,1-6 ; *Jr* 2,9-13.

du côté. L'une des grandes prophéties d'Ezéchiel, de celles qui annoncent la restauration de Jérusalem et du Temple dans un monde renouvelé, décrit la source qui jaillit du côté sud du Temple et donne naissance à un fleuve énorme qui descend jusqu'à la mer Morte à travers le désert, le transformant en verdure et en vie (47,1-12). Or le côté, l'eau, la vie, le Temple sont de grands thèmes de la symbolique johannique. L'organe du cœur n'y tient pratiquement aucun rôle.

Le temple sacré

En revanche, le thème du Temple y figure au premier plan et nous ramène du même coup à l'importance du Cœur sacré dans le message de Paray-le-Monial et à la grande tradition biblique. Le Temple, c'est à la fois le centre où se rassemble Israël et le lieu de la présence divine, le point de rencontre entre Dieu et son peuple, le passage ouvert entre le ciel et la terre. Tous les sacrifices d'Israël montent du Temple, et c'est sur lui que descendent tous les dons du Seigneur (cf. *1 R* 8,27-51). Il est la maison de Dieu, l'objet saint (ce que nous traduisons par « sacré ») et, en un sens réel, l'unique objet sacré dans le monde. Rien en Israël n'est saint que par rapport à la présence sacrée qui habite le Temple, la très sainte *Shekinah*[2].

L'épisode johannique du côté ouvert est le pendant exact de la déchirure du voile du sanctuaire chez les synoptiques. Pour Jean comme pour Marc ou Matthieu, la mort de Jésus signifie tout ensemble la fin d'un régime périmé, celui du Temple de pierre, et l'accès à Dieu, la réconciliation du ciel et de la terre, l'exaucement de la grande supplication du dernier livre d'Isaïe : « Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais » (63,19). Chez les synoptiques, la coïncidence est simplement temporelle, et l'on passe d'un lieu à un autre, du Calvaire au Morriyah. Chez Jean, le lieu est le même : c'est le corps de Jésus à l'instant où il expire. En même temps qu'il se vide de son sang, il donne naissance à la vie nouvelle dans l'Esprit et l'eau, il devient l'unique lieu sacré dans le monde.

Ainsi, la dévotion au Sacré Cœur ne se trompe pas en fixant un objet sacré, centre de l'univers, point où se matérialise la révélation de l'amour divin. Elle ne se trompe pas non plus en rappelant le caractère « charnel » de cet objet. Lorsque le disciple bien-aimé regarde le côté ouvert et rend son témoignage (19,35), il confirme, au dernier

2. Terme hébreu pour désigner la présence divine.

instant de Jésus, ce qu'annonçait le prologue : « Et le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire » (1,14). Il lui faut simplement dépasser une limite, celle de son siècle d'origine : l'objet sacré, selon la tradition biblique, n'est pas le cœur isolé, détaché du corps, mais le corps tout entier, la personne du Verbe fait chair donnant la vie au monde à l'instant où il expire.

L'emblème du cœur

Il reste tout de même à expliquer d'où est venu ce qui nous semble une réduction arbitraire, minimisante, et souvent de très mauvais goût, à l'organe corporel. Le cœur isolé, tel que le représentaient saint Jean Eudes et sainte Marguerite-Marie, n'est pas l'organe anatomique, c'en est l'emblème, une représentation symbolique. Le prendre pour une image, l'équivalent d'un portrait, c'est en fausser le sens. Les hommes du XVII[e] siècle voyaient dans les blasons des signes semblables à ceux que nous déchiffrons spontanément dans les images de la publicité. Il serait absurde, pour entrer dans la vraie dévotion biblique au cœur du Christ, d'élargir simplement le cœur aux dimensions du corps. Ce ne serait qu'en redoubler l'aspect troublant et étranger aux Ecritures. Il faut restituer au symbole sa valeur originelle et savoir lire ce que signifie l'emblème. Or ce qu'il signifie, la tradition biblique est assez riche pour le dire, on vient de le voir. Même le choix du cœur, à condition de dépasser la représentation naturaliste, peut s'intégrer dans cette tradition.

Reste un problème qui tient à l'essence même de la révélation biblique. Celle-ci interdit toute représentation de Dieu. « Vous prendrez bien garde à vous-mêmes (...) YHWH vous a parlé du milieu du feu ; vous entendiez le son des paroles, mais vous ne voyiez aucune forme (...), rien qu'une voix (...) N'allez pas vous pervertir et vous faire une idole, de quelque nature que ce soit » (*Dt* 4,12-16). Elie ira plus loin encore que Moïse dans le dépouillement : YHWH sur l'Horeb n'est ni dans le vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu (*1 R* 19,11-12). Il est dans « la voix de fin silence » (E. Levinas). Il est vrai qu'entre Elie, le prophète qui n'a rien vu, et le disciple qui regarde et témoigne au pied de la croix, il y a l'Incarnation, le Verbe fait chair, exposé à tous les regards, ceux de l'adhésion comme ceux du refus. Ainsi le cœur du Christ, ouvert à toutes les émotions, abandonné à tous les coups. Mais comment passer d'Elie à Jean, d'un Dieu sans visage à la figure de Jésus ? Comment la contemplation du

Nazaréen peut-elle laisser intact l'accès au Dieu invisible, inaccessible à toutes les prises ? Comment éviter que l'emblème ne devienne une idole ?

Peut-être, ici aussi, la tradition biblique nous apporte-t-elle sa lumière. Car elle n'interdit pas les emblèmes, du moment qu'ils ne comportent pas de figures vivantes, d'homme ou d'animal. Le plus populaire est le chandelier à sept branches, symbole à la fois de Dieu éclairant la marche de son peuple et de la prière d'Israël. Mais il en est de plus directs, choisis par Dieu lui-même : l'Arche d'Alliance et le Temple de Jérusalem. L'Arche et le Temple sont des images autant que des objets. L'Arche de l'Alliance contient les Tables de la Loi, mais tout le monde sait en Israël que rien ne peut contenir la Parole de Dieu, qui court constamment d'un bout du monde à l'autre. Le Temple est le lieu de la *Shekinah*, la présence sacrée, mais, depuis Samuel et Jérémie, chacun sait que, si le peuple ose profaner ce Temple, Dieu l'abandonne avant même que l'ennemi n'y pénètre. Et quand Jésus sort du Temple pour n'y plus revenir, il n'a plus qu'à prophétiser : « Tu vois ces bâtiments magnifiques ? Il n'en sera pas laissé pierre sur pierre » (*Mc* 13,1-2). Parce que le Temple et l'Arche sont des objets sacrés, ils n'appartiennent qu'à Dieu, et si Dieu les laisse à eux-mêmes, ils retombent au pouvoir des hommes et aux dégradations des siècles.

Il est un emblème, pourtant, qui résiste à l'usure du temps et aux atteintes des hommes, ce sont les quatre lettres du tétragramme sacré : YHWH. C'est le Nom divin, dont Dieu a fait don à son peuple et qu'il ne lui a pas retiré, car il est le témoignage de la fidélité que Dieu se doit à lui-même. Jusqu'aujourd'hui, le peuple dispersé, condamné à l'extermination, se rassemble et se reconnaît autour de ce Nom.

Le Sacré Cœur est un emblème de ce type. Il ne relève pas des hommes : il évoque une histoire indélébile dans l'aventure de l'humanité. Il évoque une figure, car le Verbe de Dieu a pris notre chair, nos émotions et nos souffrances. Cette figure est à la fois celle d'un corps crucifié et du Seigneur ressuscité. L'image du Sacré Cœur est celle du Cœur de Dieu dans un corps ouvert.

D.R.

« Au centre de Jésus, non plus la tache de pourpre, mais un foyer ardent, noyant dans son éclat tous les contours, — ceux de l'Homme-Dieu, d'abord —, et puis ceux de toutes choses autour de lui » (p. 30).

Texte

Le cœur de la matière

Pierre Teilhard de Chardin s.j. *

Pour le dévot du XVII^e siècle, le « Sacré-Cœur », c'était en somme « une portion » (à la fois « matérielle » et « formelle ») de Jésus, — portion choisie et détachée du Rédempteur —, comme il arrive lorsque nous isolons et grossissons, pour l'admirer plus à l'aise, *quelque détail* d'un tableau. — Pour moi, au contraire, voir une mystérieuse tache pourpre-et-or se dessiner au milieu même de la poitrine du Sauveur, ce fut, dès le premier instant, le moyen attendu d'*échapper* enfin à tout ce qui me blessait tant dans l'organisation compliquée, fragile et individuelle du *Corps* de Jésus. — Etonnante libération ! — Non point par jeu de diaphragme, mais par effet de convergence et de concentration, l'entière réalité physique et spirituelle du Christ se ramassait à mes yeux dans un objet défini et compact où s'évanouissait toute particularité accidentelle et restrictive. Première approximation d'un Christique au-delà du Christ, et singulière homologie entre ce nouveau « milieu » et le Métallique ou le Minéral qui régnaient, juste à la même époque, en moi, — de l'autre côté de la cloison qui traversait encore mon âme.

* Extrait du *Cœur de la matière* (1950), dans *Œuvres*, t. XIII, Seuil, 1976, pp. 54-55.

Il me serait difficile de faire comprendre à quelles profondeurs, avec quelle véhémence, et avec quelle continuité (bien avant que se nouât explicitement en moi la notion de « Christ-Universel »), ma vie religieuse d'avant-guerre se développa sous le signe et dans l'émerveillement du Cœur de Jésus... *ainsi compris*. Plus, à cette époque, je cherchais à prier, plus, pour moi, Dieu « se matérialisait » profond dans une réalité à la fois spirituelle et tangible, où, sans que je m'en doutasse encore, commençait à s'opérer la grande synthèse en laquelle se résumerait l'effort entier de mon existence : la synthèse de l'En Haut et de l'En Avant.

Immersion du Divin dans le Charnel.

Et, par une réaction inévitable, transfiguration (ou transmutation) du Charnel en une incroyable Energie de Rayonnement...

Au cours d'un premier temps, le Christ de ma mère, pour mon regard, s'était en quelque sorte « désindividualisé » en forme de substance à peine figurée. Voici que, dans un deuxième temps, ce « solide » humano-divin (comme mon morceau de fer d'autrefois, et sous la même pression psychique) s'illuminait et explosait par le dedans. Au centre de Jésus, non plus la tache de pourpre, mais un foyer ardent, noyant dans son éclat tous les contours, — ceux de l'Homme-Dieu, d'abord —, et puis ceux de toutes choses autour de lui[1].

Je n'étais pas encore « en théologie » que déjà, au travers et sous le symbole du « Sacré-Cœur », le Divin, pour moi, avait pris la forme, la consistance, et les propriétés d'une ENERGIE, d'un FEU : c'est-à-dire que, devenu capable de se glisser partout, de se métamorphoser en n'importe quoi, il se trouvait désormais apte, *en tant qu'universalisable*, à faire irruption, pour l'amoriser, dans le Milieu cosmique où j'étais, précisément au même moment, par une autre moitié de moi-même, en train de m'installer.

1. C'est ce que j'ai cherché à exprimer dans le premier de mes « *Contes comme Benson* » écrits en 1916, entre deux attaques à Verdun.

Le Cœur de Jésus, lieu de l'alliance nouvelle

Norbert LOHFINK s.j. *

C'est à Hugo Rahner et à quelques autres que l'on doit d'avoir mis en lumière les vraies dimensions de la dévotion au Cœur de Jésus. Ils tenaient compte, évidemment, du fait que « du sein de la parole couleront des fleuves d'eau vive », présentée chez *Jn* 7,38 comme une citation de l'Ecriture, renvoie aux prophètes de l'Ancien Testament. Mais lesquels ? Il ne s'agit pas, en effet, d'une citation littérale mais d'une sorte de raccourci où convergent des passages entiers. Elle se réfère, nous le savons aujourd'hui, d'une part à diverses promesses eschatologiques qui parlent d'une source jaillissant du Temple et, d'autre part, aux récits de la pérégrination au désert narrant que l'eau avait coulé du rocher. Se fier à un tel condensé biblique et théologique, qui peut être démontré dans des textes des *Targums*, n'était pas encore possible à l'exégèse d'alors.

* Exégète, Francfort. Conférence donnée au Congrès pour la fête du Sacré Cœur au Canisianum (Innsbruck), publiée dans *Jetzt* (Munich, n° 3, 1998) et traduite par Renza Arrighi. L'auteur a publié dans *Christus* : « L'exégète, la critique et la foi » (n° 54, avril 1967), « Le temps dans le livre de Qohélet » (n° 125, janvier 1985) et « La solitude du juste dans le Psaume 1 » (n° 180, octobre 1998).

Un exemple le montre : la *Zeitschrift für Aszese und Mystik* publiait en 1943, à côté de deux articles de Hugo Rahner, celui d'un exégète de l'Ancien Testament sur les premiers fondements de la dévotion au Cœur de Jésus. L'auteur en était le père Gustav Closen, un de mes prédécesseurs à l'Ecole supérieure Saint-Georges de Francfort. Ayant interrogé l'Ancien Testament, il y avait repéré trois petits textes (contenus en *Jr* 30, *Ps* 16 et 22) qu'il interprétait comme des prophéties messianiques. On ne peut se défendre de l'impression que les trois versets ont été tirés par les cheveux, en désespoir de cause. Mais si le mystère qui a tant fasciné la mystique médiévale et la piété moderne provient déjà de la révélation vétérotestamentaire, il ne peut être caché dans des prophéties messianiques douteuses. Il doit relever de textes qui appartiennent au centre de la théologie vétérotestamentaire.

Interroger là-dessus l'Ecriture à nouveaux frais m'a toujours semblé souhaitable. Aujourd'hui encore davantage. Les catholiques, en effet, sont parvenus à un rapport bien plus immédiat avec la Bible, et l'exégèse récente a ouvert de nouvelles voies à sa lecture ; enfin, vis-à-vis des juifs contemporains, nous devons justifier notre parcours chrétien tout autrement que par le passé. Au cours des ans, en lisant l'Ancien Testament, quelque chose m'est apparu qui pourrait, me semble-t-il, conduire d'une toute nouvelle manière à la grande tradition du Cœur de Jésus, même s'il s'avérait impossible d'en repérer la continuité à travers le Nouveau Testament, l'époque patristique et le Moyen Age. En outre, par ce biais, la dévotion au Cœur de Jésus pourrait être mise en rapport avec des interrogations qui nous travaillent aujourd'hui.

Quand Hugo Rahner faisait appel à un passage scripturaire dans ses articles sur le Cœur de Jésus, il se sentait sur un terrain solide du fait surtout que l'Eglise avait introduit depuis longtemps, et abondamment, dans sa liturgie de la fête du Sacré Cœur, le thème des fleuves d'eau vive jaillissant du sein du Sauveur. De mon côté, je signale également que le passage vétérotestamentaire sur lequel est centré mon exposé est lu à la fête du Sacré Cœur dans l'office des laudes du *Livre d'heures* romain. Il s'agit du grand texte de Jérémie sur la nouvelle alliance (31,31-34). Je voudrais d'abord le présenter quelque peu, puis le situer dans son contexte biblique et théologique, et enfin montrer comment il conduit, même si ce n'est pas évident à première vue, au centre de la dévotion au Cœur de Jésus, lui conférant des dimensions qui n'ont guère été aperçues jusqu'à présent.

La promesse de la nouvelle alliance

Ce texte, très bref, est le seul de l'Ancien Testament qui parle d'une « nouvelle alliance ». Ailleurs, il y a certes des annonces analogues, mais aucune ne contient cette expression. Il a donc une importance extrême pour nous chrétiens qui sommes persuadés de vivre dans l'« alliance nouvelle ». Il est aussi un sommet du *Livre de Jérémie*, et même de toute la prophétie de l'Ancien Testament. Et un sommet de la théologie vétérotestamentaire de l'Alliance, qui s'enracine dans le *Pentateuque*. D'où l'intérêt hors pair de ce qu'il dit au sujet de la nouvelle alliance. Lisons-le d'abord :

31,31 Voici venir des jours — oracle du Seigneur,
où je conclurai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle ;
32 Non pas comme l'alliance que j'avais conclue avec leurs pères,
quand je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Egypte,
celle qu'ils ont rompue — mon alliance,
bien que je fusse leur Maître — oracle du Seigneur.
33 Voici quelle sera l'alliance
que je conclurai avec la maison d'Israël après ces jours-là — oracle du Seigneur :
Je mettrai ma Torah au-dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur.
Je serai leur Dieu
et ils seront mon peuple.
34 Ils n'auront plus à s'instruire l'un l'autre,
celui-ci son voisin, celui-là son frère,
en disant : « Connaissez le Seigneur ! »
Car tous me connaîtront,
des plus petits jusqu'aux plus grands — oracle du Seigneur.
Car je pardonnerai leur faute
et *je ne me souviendrai plus de leur péché.*

Le premier élément de ce texte qui doit surprendre le lecteur chrétien est la désignation du partenaire humain de l'alliance tant ancienne que nouvelle. Ce n'est pas l'humanité, comme nous nous y serions attendus, du moins pour l'alliance nouvelle. Ni l'individu singulier livré à sa liberté, comme le souhaiterait peut-être notre mentalité post-moderne. Le partenaire de Dieu dans l'« alliance » est le peuple Israël et lui seul — Israël entendu vraiment comme peuple. Quand nous lisons au début du texte que Dieu conclura une nouvelle

alliance « avec la maison d'Israël et la maison de Juda », cette tournure nous paraît même particulariste. Mais, au temps de l'exil babylonien où ce texte fut rédigé, la chute des deux royaumes séparés (« maison » ici équivaut presque à « Etat ») était encore récente, et des écrits antérieurs avaient annoncé le rapatriement des deux groupes d'exilés. L'expression binaire « Israël et Juda » vient préciser que c'est avec la totalité du peuple élu que Dieu scellera l'alliance nouvelle. De fait, n'est repris plus loin que le terme « Israël » au sens englobant : « Voici quelle sera l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël » (v. 33). Notons-le, car cela compte pour nous : cette promesse importante concerne uniquement Israël, le peuple de Dieu.

La suite du texte se construit sur des oppositions. D'un côté, l'alliance ancienne, celle du temps de la sortie d'Egypte, donc celle du Sinaï. De l'autre, l'alliance nouvelle « après ces jours-là ». Les précédentes prophéties avaient déjà annoncé le retour des exilés et l'existence nouvelle qu'ils auraient dans leur ancien pays. Ici, le regard s'étend par-delà « ces jours », il atteint l'avenir le plus lointain, la fin des temps que les chrétiens diront advenue avec Jésus de Nazareth. Le contraste se poursuit. L'alliance ancienne a été brisée. Cela ne signifie pas qu'elle ne soit plus. Si quelqu'un a commis un adultère, son mariage n'est pas annulé pour autant. Il continue d'exister. Mais il est en crise, et l'issue dépend de ce que feront les deux partenaires. Celui qui a été lésé décide-t-il de reprendre sa parole ? Ou bien est-il prêt à recommencer avec son conjoint, à poursuivre la relation ? Autrement dit et en premier lieu, pardonne-t-il le tort qu'on lui a fait ? Comment le Très-Haut, dont nous ne pouvons pénétrer le mystère, réagit-il à l'infidélité de son peuple ? Dit-il à Israël : « C'est fini » ? Il le pourrait, lui qui est appelé ici même le « Seigneur ». A la fin du texte, nous ne l'entendons pas dire cela. Il pardonne la faute et ne pense plus au péché. Face à la trahison de l'alliance, il y a le pardon ; face à l'alliance rompue, l'alliance renouée. Est-ce bien cela ? Non, car un autre contraste apparaît.

Dieu, le Tout Autre, ne se limite pas à restaurer le pacte ancien. Il parle d'une alliance « nouvelle » — plus grande, autre, meilleure, car elle ne pourra jamais être rompue. Ce contraste est le plus décisif et le plus profond que présente le texte. Inclus d'emblée dans le qualificatif « nouvelle » donné à l'alliance, il est explicité non par des blocs d'énoncés qui s'opposent, mais dans une description d'où ressort clairement, pour qui connaît la Bible juive, ce qui, dans l'alliance à venir, est neuf et différent par-delà la permanence de l'ancien.

L'alliance nouvelle n'est pas, en effet, quelque chose de totalement autre que l'alliance scellée au Sinaï. Comment d'ailleurs pourrait-elle l'être, puisque Dieu s'est engagé dès le début et une fois pour toutes à l'égard de son peuple ? De fait, une partie de ce que le texte dit de la nouvelle alliance vaut tout autant de l'alliance conclue avec les pères au désert. Dieu avait alors déjà donné à Israël une Torah, une « Loi », je dirais plutôt : un projet de société, équitable et source de joie tant pour l'homme que pour Dieu. Israël était tenu à vivre selon cette Torah ; Dieu, de son côté, se liait pour toujours à ce peuple unique entre les peuples. Il devenait le Dieu d'Israël, et Israël, son peuple à lui. Cette relation mutuelle caractérisait la première alliance et constitue aussi la nouvelle. C'est l'aspect de continuité. Ce n'est pas encore la nouveauté. La nouveauté est, pour ainsi dire, enveloppée dans le texte. Dieu ne dit pas simplement qu'il donnera encore une fois la Torah à Israël. Il l'avait donnée au Sinaï sur les tables de l'alliance. Moïse l'avait déployée en lois, et les prophètes n'avaient cessé de le faire après lui, prolongeant, dans une certaine mesure, son œuvre. Le texte dit en revanche que Dieu donnera la Torah d'une manière tout autre. Il la donnera à Israël au-dedans de lui, c'est-à-dire au fond des cœurs. Au Sinaï, le *Décalogue* avait été écrit sur les tables de pierre, et les Israélites pouvaient apprendre les dix commandements en les comptant sur les doigts. Maintenant, Dieu écrit la Torah sur les tables de leur cœur. C'est cela qui est nouveau.

Les conséquences de cette nouveauté sont inouïes pour Israël, toujours soucieux d'apprendre la Loi. Israël a été et demeure jusqu'à présent un peuple qui étudie la Torah. Il lui faut l'étudier pour saisir comment il doit vivre. Davantage, il lui faut étudier la Torah afin de connaître Dieu. Comment, en effet, pourrait-on le connaître, sinon en apprenant quel est son projet pour le monde, ce qu'il désire pour nous et ce qu'il attend de nous ? Avez-vous remarqué que je viens de décrire une relation d'amour ? L'amour est, pour une grande part, connaissance. Mais une connaissance singulière. Je connais l'autre en vérité quand je parviens peu à peu à comprendre la manière dont lui me voit. L'alliance doit donc être transmise d'une génération à l'autre par l'enseignement. Chaque nouvelle génération (et chaque Israélite tout au long de sa vie) doit chercher à connaître Dieu toujours à nouveau et toujours plus profondément. Cela se réalise en s'instruisant mutuellement de la Torah et en s'assurant mutuellement de son contenu. Sans cela, Israël ne pourrait pas demeurer dans la relation privilégiée d'alliance avec Celui qui l'a fait sortir d'Egypte.

Selon l'annonce de Jérémie, il en ira tout autrement lors de l'alliance nouvelle : la Torah divine sera gravée dans le cœur de chacun. Chacun la connaîtra pleinement de l'intérieur de lui-même. Le système de l'apprentissage de la Torah, infiniment laborieux et jamais totalement efficace, deviendra alors superflu. C'est en cela que réside la nouveauté de l'alliance promise chez Jérémie par rapport à celle du Sinaï. Il ne s'agit pas d'une autre Torah ni de mettre en question l'élection d'Israël. Mais bien de quelque chose qui se lit seulement entre les lignes : cette alliance s'avère infrangible. La Loi est gravée au lieu où réside la liberté des hommes, dans leur cœur. Et là est gravée, du fait même, l'image infiniment aimable du Donateur. Il ne peut y avoir là que l'attrait du lien réciproque, car toute volonté de s'y soustraire a disparu. Il y a là enfin un mariage indissoluble et sa félicité. La nouvelle alliance ne devra jamais être renouée, la Torah divine ayant pénétré la liberté humaine. Dieu opérera cela à la fin des temps en faveur d'Israël, dit la promesse.

Vous saisissez maintenant quelle incroyable utopie contient ce texte. Par la transformation universelle des cœurs, il esquisse une société nouvelle où deviennent superflues les institutions qui régissent jusqu'à présent nos cités. Une vie sociale juste et fraternelle existera d'emblée. La société qui se profile ainsi résulte des libertés individuelles spontanément bien orientées. La pièce d'or pour l'obtenir est le cœur doué d'une liberté qui n'est plus tâtonnante ni sujette à l'erreur. Son avènement est donc suspendu au miracle d'un cœur transformé. Ce miracle, Dieu seul peut le faire. L'a-t-il fait ? Laissons cette interrogation en suspens. Je voudrais auparavant rappeler à quelle détresse fondamentale d'Israël, et aussi de l'humanité, répond la prophétie de *Jr* 31.

L'endurcissement du cœur

Un mot d'abord sur le prophète Jérémie. On ignore si le passage sur la nouvelle alliance est de sa main. Il est dû probablement à des disciples qui méditaient ses paroles et les ont consignées par écrit. Jérémie lui-même était profondément marqué par le malheur d'Israël. Sa personnalité est l'une des plus tourmentées de l'Ancien Testament, comme l'a montré Michel-Ange dans sa fresque de la Chapelle Sixtine. Il avait pour mission d'annoncer la chute de Juda et de Jérusalem, à savoir la fin d'une histoire du salut qui avait duré un demi-millénaire. On ne l'écouta pas. Il fut persécuté, torturé, et faillit

mourir à cause de ce qu'il disait. Il fut ensuite témoin du désastre qu'il avait annoncé, puis emmené en Egypte par un groupe de fugitifs. Là, on perd sa trace. Qu'avait-il vu ? D'après son texte, il avait vu qu'Israël s'obstinait dans la désobéissance à la Torah divine et que tout espoir était perdu, les cœurs refusant de se convertir. Le prophète, dès lors, ne pouvait prophétiser que la ruine.

Une question l'obsédait : pourquoi l'histoire d'amour entre Dieu et son peuple devait-elle se terminer ainsi ? La réponse s'est cristallisée pour lui dans le concept d'une liberté préférant le mal ou, selon l'image qu'il a employée, dans l'endurcissement du cœur. Le cœur humain est pour Jérémie un mystère presque aussi insondable que Dieu même. « Le cœur est tordu plus que tout, inguérissable ; qui pourrait le comprendre ? » (17,9). « Liberté » veut dire que l'on peut consentir à la Torah de Dieu. Mais quand l'homme s'y refuse, il altère son cœur. Et ce cœur, un jour ou l'autre, devient incapable de changer. Il ne peut plus se dégager du péché ni reconnaître Dieu : « Le péché de Juda est écrit avec un burin de feu ; avec une pointe de diamant, il est gravé sur la table de leur cœur » (17,1)[1]. Pourquoi les hommes sont-ils si différents des animaux ? « La cigogne dans le ciel connaît sa saison ; la tourterelle, l'hirondelle et la grive observent le temps de leur retour. Mais mon peuple ne connaît pas l'ordre établi par le Seigneur » (8,7). Pourquoi la liberté humaine, supérieure à tout instinct animal, doit-elle conduire le peuple à l'infidélité et à l'abîme ?

La vision surgit alors d'une Torah qui, par un acte divin incompréhensible et créateur, s'inscrit dans les cœurs à la place du péché de Juda. Elle ne doit plus être enseignée de l'extérieur, et n'est donc plus exposée à un rejet. Quelle merveille serait-ce si Dieu, comme aux animaux, donnait aux hommes, au plus intime d'eux-mêmes (dans la liberté s'entend), de connaître et de vouloir ce qui est juste ! La création d'un cœur humain libre, et cependant marqué en profondeur par la Torah divine, mettrait fin à l'histoire désastreuse d'Israël, à la rupture continuelle de l'alliance par Juda. N'y a-t-il pas ici une contradiction interne ? Pourtant, c'est précisément cette nouveauté que le texte promet à Israël, en présentant l'alliance à venir comme une création nouvelle par Dieu à la fin des temps en faveur de son peuple. Seule une telle alliance, par nature, ne pourra sans cesse être rompue.

Cette vision de l'histoire, si pessimiste dans son analyse de la réalité humaine et si optimiste par son espérance du don eschatologique

1. A cette parole, comme à d'autres de Jérémie, l'annonce de l'alliance nouvelle opposera un démenti.

de Dieu, est l'une des formes que prend dans l'Ancien Testament la doctrine de la justification. Celle-ci est, en réalité, au centre de toute théologie. Elle a longtemps divisé les Eglises chrétiennes et a encore été fort débattue à l'occasion de la déclaration commune de l'Eglise catholique et de la Fédération luthérienne mondiale en 1999. Que l'homme soit incapable par ses seules forces de se présenter comme juste devant Dieu, que, livré à lui-même, il échoue malgré ses efforts et que Dieu, par son pardon et sa grâce, ait le pouvoir de susciter en lui un amour nouveau, tout cela est exprimé dans la prophétie de la nouvelle alliance, qui se réalisera lorsque la Torah aura été inscrite dans les cœurs.

L'Ancien Testament est marqué de bout en bout par la certitude de la justification divine. Je le dis à l'encontre de tout ce qu'on affirme si souvent au sujet du prétendu légalisme de la pensée juive. Le noyau des écrits vétérotestamentaires, le *Pentateuque*, dont le contenu principal est la grande loi du Sinaï, se présente, à y regarder de près, comme une doctrine de la justification. Dieu conclut au Sinaï l'alliance avec Israël. Moïse est encore sur la montagne, et déjà le peuple se détourne de son Dieu : il danse autour d'un veau d'or. Moïse intercède, Dieu pardonne et renoue l'alliance (*Ex* 32-34). Dès la descente de la montagne, le peuple infidèle à l'alliance en est partenaire par pure grâce.

La pérégrination au désert est une histoire remplie de murmures et de révoltes, et à la fois de secours et de prodiges venant de Dieu. Quand Israël atteint enfin le bord du Jourdain et se trouve au seuil de la Terre promise, Moïse lui dit : « Ce n'est point en raison de ta justice ou de la droiture de ton cœur que tu entreras dans le pays et en prendras possession. Mais (...) c'est parce que le Seigneur veut tenir la parole qu'il a jurée à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob » (*Dt* 9,5). Comme le montre le contexte, ces paroles visent l'indocilité invétérée d'Israël à l'égard de la loi divine. Seule la fidélité de Dieu, expérimentée déjà par les patriarches, donne à cette histoire de continuer.

Il faut noter ceci : l'histoire qui va se poursuivre est vue comme une totalité par les écrivains de l'Ancien Testament. Le *Livre de Jérémie*, avec sa perspective, fait partie d'un grand chœur. Le *Livre de Josué*, qui suit immédiatement le *Pentateuque* et raconte l'entrée d'Israël en Canaan, ne fait qu'inaugurer une série d'écrits qui vont jusqu'au désastre de l'exil, au contexte duquel appartient aussi le *Livre de Jérémie*. Si l'on tient compte de cela, une donnée devient très significative : Moïse, la grande figure de la conclusion de l'alliance, n'a pas

conduit Israël jusqu'à l'intérieur de la Terre promise. Autre donnée qui prend sens : le *Livre de Josué* n'a pas été inclus dans le recueil fondamental des livres saints d'Israël : la *Torah*. Au fond, Israël a compris peu à peu (en tout cas lors de l'exil) que, malgré sept siècles de sédentarisation en Canaan, il n'était pas encore véritablement entré dans le pays promis. La pleine possession de la Promesse, en effet, ne consiste pas simplement en la possession d'un territoire, mais en l'existence d'une société qui y jouit du bonheur dérivant de la mise en œuvre effective du projet de Dieu à son égard. Arrivé à la fin des cinq livres, le lecteur du *Pentateuque* saisit que l'histoire qui commence avec Josué n'est pas encore l'histoire véritable de l'alliance mais n'en est qu'une malfaçon.

Au cours des chapitres 4 et 30, le *Deutéronome* prévoit l'échec de l'histoire qui se déroulera en Canaan et sa fin dans le drame de l'exil. Mais, dès ici, Moïse contemple le moment, par-delà l'exil, où Israël sera à nouveau rassemblé et conduit à sa Terre, Dieu le disposant à vivre selon la Torah. Nous lisons, en *Dt* 30,6, la phrase suivante, où, par le tutoiement, Israël est interpellé en tant que peuple : « Le Seigneur ton Dieu te circoncira le cœur, à toi et à ta descendance, de sorte que tu aimes [ajoutons librement : "presque par nécessité de nature"] le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme. » Même si l'expression « nouvelle alliance » n'apparaît pas, cette annonce coïncide en substance avec celle de *Jr* 31.

L'Israël qui se tient au bord du Jourdain avec Moïse mourant devient tout à coup transparent. Il n'est pas seulement l'Israël de jadis. Il est aussi bien l'Israël de l'exil que, comme le pensent de nombreux juifs, l'Israël actuel. Même s'il y est retourné en partie et par intermittence, jamais Israël n'est réellement et pleinement entré dans son pays. Le système de l'office synagogal le montre à sa manière : seuls les cinq livres de Moïse sont retenus pour la première lecture et quand, en automne, on arrive au récit de la mort de Moïse, on ne continue pas avec le *Livre de Josué*, mais on recommence avec le récit de la création. Israël est encore au bord du Jourdain. Il n'est pas encore entré vraiment dans la Terre promise. L'alliance que Dieu n'a jamais révoquée à l'égard de son peuple infidèle n'a pas encore produit la transformation des cœurs qui ferait d'elle une alliance nouvelle. La Torah doit toujours être enseignée, et Israël, année après année, doit encore recourir au Jour de l'Expiation.

Le Cœur de Jésus, lieu de la nouvelle alliance

La foi chrétienne affirme que l'alliance nouvelle annoncée dans le *Livre de Jérémie* est entrée dans le monde avec Jésus. La partie chrétienne de nos Ecritures saintes est en effet appelée « Nouveau Testament », nom qui signifie « nouvelle alliance ». Si ce que j'ai essayé de dire jusqu'ici est vrai, cette formulation de l'identité chrétienne doit nous faire froid dans le dos. Pouvons-nous nous estimer chrétiens seulement si notre cœur a été transformé au point de tendre vers la Torah de Dieu en toute liberté et à la fois comme d'instinct, avec l'infaillibilité de la migration des cigognes ? La volonté de Dieu est-elle réellement inscrite au-dedans de nous ? N'avons-nous plus besoin d'être enseignés ni guidés ? N'y a-t-il rien dont nous devrions nous repentir ? Si quelqu'un pouvait dire que son cœur était transformé, notre société et notre monde le sont-ils ? Avons-nous atteint le bonheur ? Une autre question se pose : sommes-nous vraiment le peuple Israël destinataire de la Promesse ? Celle-ci nous a-t-elle jamais été faite ?

L'effarement nous saisit. On ne peut s'y dérober en disant qu'il ne faut pas prendre la prophétie à la lettre, que son langage imagé viserait seulement la grâce intérieure invisible. Ni en disant que, tels quels, les mots et les images du texte prennent un autre sens pour nous, et que l'on ne devrait pas considérer la continuité avec l'Ancien Testament comme un critère absolu. Tout cela, ce sont des échappatoires. La parole de Jérémie sur la nouvelle alliance et sur la Torah dans le cœur est reliée à beaucoup d'autres promesses de salut dont le Nouveau Testament dit précisément qu'elles sont accomplies. Un exemple seulement : la promesse du don eschatologique de l'Esprit. Lorsque l'Esprit fut effectivement répandu le jour de Pentecôte, comme l'affirment les *Actes des Apôtres*, l'Eglise prit son départ. Lorsque les dons de l'Esprit ont continué de survenir dans les communautés chrétiennes, elle a continué d'exister au long des temps. Et lorsque l'Esprit est descendu sur des païens, la communauté primitive a découvert son droit de proclamer que les promesses de Dieu à Israël concernaient aussi les autres peuples. La promesse de la nouvelle alliance vaut donc. Selon la foi chrétienne, elle s'est réalisée depuis la venue de Jésus de Nazareth. Il doit par conséquent exister, depuis lors, un cœur où la Torah est si profondément gravée qu'en lui la plus haute liberté s'unit dans la joie à la volonté de Dieu.

Ce cœur existe. En l'homme Jésus, dans sa liberté qui est à la fois liberté divine, le Dieu d'Israël a suscité au milieu de son peuple, au

terme d'une attente séculaire, un cœur fidèle à la Torah par nature. Le cœur de Jésus est la première et en même temps la parfaite réalisation de la nouvelle alliance. Pour le prouver, il suffit de lire les évangiles : Jésus n'enseignait pas comme les scribes, mais en homme qui avait autorité (*Mt* 7,29 ; *Mc* 1,22). Il annonçait avec pleins pouvoirs une doctrine nouvelle. Quand on s'adressait à lui pour l'interroger sur des questions légales ou pour lui tendre un piège, il répondait souverainement. Quand on lui a cité la loi de Moïse autorisant la lettre de divorce, il a répliqué qu'il n'en allait pas ainsi à l'origine : cette loi avait été introduite en raison de la dureté de cœur d'Israël. Dans le Sermon sur la montagne, chez Matthieu, Jésus apparaît comme le nouveau Moïse qui ne supprime pas un seul « iota » de la Torah et, en même temps, interprète celle-ci à neuf, d'une manière radicale et dans une perspective eschatologique.

Et il y a surtout son style de vie. Jésus parcourait le pays, annonçant avec des mots simples ce qu'il expérimentait au fond de lui-même : « Le règne de Dieu est là. » Où ? En tout cas, dans le cœur de cet homme, où il n'y a pas la moindre contradiction avec la volonté de Dieu. A la présence de Jésus, tout devient différent. Les âmes se tournent vers lui, les corps aussi guérissent. Même le vent et les vagues lui sont soumis. La liberté qui s'unit totalement à la volonté de Dieu transforme le monde. Voilà enfin un cœur humain où la Torah divine est si profondément gravée que personne ne doit en instruire celui qui le possède. La parole de la nouvelle alliance s'est accomplie en Jésus. Elle n'est pas, il est vrai, accomplie au même moment dans tous les cœurs d'Israël. La nouvelle alliance qui vient de chez Dieu est présente en Israël par Jésus, mais elle n'est effective qu'en un seul cœur. Celui-ci doit devenir une source à laquelle les enfants d'Abraham et tous les hommes pourront boire librement l'eau vive de l'alliance définitive. Certes, cela n'est pas dit dans l'annonce de Jérémie. Le prophète envisage d'emblée la fin des temps plénière, quand Dieu sera tout en tous. Son texte ne contient aucune réflexion sur la manière dont Dieu procédera pour réaliser la nouvelle alliance. Il n'explicite pas ce qui s'est avéré : Dieu orchestrerait le moment de sa plus immédiate présence à Israël comme une extrême aventure de la liberté humaine.

Dès lors, la réponse n'allait pas être nécessairement un accueil universel. La possibilité subsistait que, provenant des profondeurs démoniaques, un suprême refus fût opposé à l'offre suprême de Dieu. Tous les refus opposés aux offres de Dieu, durant l'histoire de l'humanité,

se sont condensés dans un « non » ultime opposé à l'excès de l'amour divin. Le Cœur infiniment précieux de Jésus fut transpercé par une lance. C'est ainsi, transpercé, que Dieu l'a ravi dans sa gloire. Ce Cœur bat maintenant pour nous et avec nous, et il nous donne d'avoir part à l'alliance nouvelle.

Le Cœur de Jésus demeure la réalisation ineffaçable de la nouvelle alliance. Il n'y en a pas d'autre. Jésus est le seul homme que personne ne doive instruire de la Torah ni exhorter en disant : « Connais le Seigneur ! » Il le connaît déjà, au sens le plus profond du terme. Certes, l'expression « lui seul » marque une limite, tandis que la promesse de Jérémie s'adressait à toute la maison d'Israël. Deux mille ans après, nous devons pourtant constater que la partie de cette promesse où il est dit : « Tous me connaîtront, des plus petits jusqu'aux plus grands », n'est pas réalisée. En ce sens, la prophétie de la nouvelle alliance n'est pas encore accomplie.

Jadis, on disait tout naturellement que le rapport entre Ancien et Nouveau Testament était celui entre promesse et accomplissement. Mais cette affirmation faisait fi de l'existence, durant notre ère, des croyants de religion juive, qu'il ne faut évidemment pas assimiler aux responsables historiques de la mort de Jésus. Ces croyants vivent dans l'horizon des promesses prophétiques et l'attente de leur accomplissement. Ils estiment que ni Israël ni, *a fortiori*, le monde n'ont été jusqu'ici transformés au sens eschatologique du terme. Et ils ont raison : la parole de la nouvelle alliance ne s'est, de fait, pas encore accomplie en son entier. D'autre part, nous, chrétiens, devons maintenir fermement que l'alliance nouvelle est déjà présente, du moins dans un seul cœur, et que nous y avons part par la foi en Jésus, malgré notre propre cœur de pierre : nous sommes, nous aussi, justifiés devant Dieu en Celui qui a été fidèle à la Torah jusqu'à la mort et jusqu'au coup de lance. Notre justification a lieu uniquement par la foi qui adhère au Cœur de Jésus.

La divergence entre les deux positions constitue le point critique du dialogue entre juifs et chrétiens. Tout le reste, si important soit-il (en premier lieu, la confession de notre faute historique à l'égard des juifs), est, en comparaison, secondaire. Nous devons être à l'écoute et consentir quand les juifs nous rappellent qu'on ne voit pas encore en ce monde l'accomplissement de la promesse de la nouvelle alliance. De notre côté, nous devons dire aux juifs que, cependant, à un moment donné de l'histoire, a battu au milieu d'eux un cœur où la Torah est gravée et qu'il nous est donné de vivre par lui, même si la

lutte entre la lumière et les ténèbres demeure encore dramatique. Ce témoignage réciproque est capital, parce que nous, chrétiens, ne devons jamais oublier que le seul cœur dans lequel s'est réalisée l'alliance nouvelle, et dont nous vivons, est un cœur juif. De même, nous ne devons jamais oublier que la promesse de la transformation des cœurs s'adressait à l'origine aux descendants d'Abraham. Nous devons rencontrer les juifs avec le plus grand respect et amour, même s'ils ne peuvent pas croire en leur frère Jésus de Nazareth. Croyants issus des nations, nous ne sommes toujours que les hôtes des premiers appelés à faire partie de la maison de Dieu.

***

Encore une brève remarque, en guise de conclusion. Dans la forme qu'a prise chez Marguerite-Marie Alacoque la dévotion au Sacré Cœur, l'idée d'expiation tenait encore une grande place. Le désir d'expier était la réaction de sa foi passionnée au non-accueil par tant d'hommes de la merveille de la nouvelle alliance qu'est le Cœur de Jésus. Mais que faire d'autre si l'on a compris ce que le Cœur de Jésus signifie et que, cependant, deux millénaires sont passés sans que soit réellement advenue, selon la promesse, l'heure ultime de l'histoire ? Si l'on admet la perspective que j'ai proposée, la dévotion au Cœur de Jésus pourrait recevoir des saintes Ecritures un tout nouvel éclat.

Texte

Le centre le plus intime

Karl RAHNER s.j. *

L'effrayante étrangeté de la situation dans laquelle l'Eglise doit annoncer à une humanité désespérée le message fou d'une espérance universelle, qu'a-t-elle à voir avec la dévotion au Cœur de Jésus ?...

Dans son existence religieuse et malgré l'unité ultime de Dieu vers laquelle il tend, l'homme se trouve confronté à une foule innombrable de réalités religieuses qui ne cessent de le submerger. S'il n'en était pas ainsi, le Concile n'aurait pas pu parler d'une hiérarchie des vérités, qui est proposée au croyant mais que chacun aussi doit établir pour son compte, en fonction de sa situation et sous la conduite de l'Esprit. Or, quand l'homme religieux veut rassembler et structurer cette multiplicité de données et l'orienter vers l'unité ultime du mystère de Dieu, il recourt à des « archétypes » : ce sont des mots qui recèlent mystérieusement tout un infini, des mots dans la singularité desquels *tout* s'annonce, des mots qui jaillissent du plus intime de

* Extrait de l'article intitulé : « Le culte du Cœur de Jésus aujourd'hui » (1982), publié dans *Schriften zur Theologie* (XVI, p. 305) et traduit dans *Vie consacrée*, n° 58-5, septembre 1986, pp. 270-272.

l'existence personnelle, en ce point où tout est encore un, des mots qui évoquent le centre et l'unité dernière de toute réalité. Peut-être chacun a-t-il le sien, qui dit tout pour lui.

« Cœur » est très certainement l'un de ces mots. Il désigne le centre le plus intime, où toute multiplicité est encore une. Aussi, en disant : « Cœur de Jésus », nous évoquons ce que le Christ a de plus intime ; nous signifions que ce centre est rempli du mystère de Dieu ; nous disons que dans ce cœur — en opposition tragique, effrayante et béatifiante avec toutes nos expériences de vide, de néant et de mort — règne l'amour infini par lequel Dieu lui-même se donne. Quand nous disons « Cœur de Jésus », c'est cela que nous croyons et confessons de toutes les forces de notre propre cœur. Nous le confessons dans la détresse qui fond sur nous ; c'est alors surtout que nous avons toutes les raisons de porter notre regard sur celui dont le cœur a été transpercé.

Certes, pour de nombreux chrétiens, « Cœur de Jésus » peut apparaître comme un simple doublet verbal de « Jésus Christ » (cela peut être valable pour eux). Pourtant, celui qui, dans l'aventure de son expérience religieuse, a eu l'occasion d'expérimenter davantage l'inouïe hauteur, profondeur, longueur et largeur de la réalité du salut, celui-là ne peut cesser de se redire quel est le centre ultime et la vérité dernière de cette prodigieuse multiplicité de vie et de mort, de perte et de salut, de rires et de pleurs, de lumière et de ténèbres. Alors, il dit : « Cœur de Jésus » ; alors, il se tourne vers ce Cœur transpercé et aimant, qui nous aime dans nos ténèbres sans issues, ce Cœur qui est le cœur même de Dieu et nous livre, sans l'épuiser, le mystère primordial de Dieu.

Il n'y a qu'un lieu existentiel où l'homme puisse abandonner entièrement et sans conditions ce qu'il a de plus personnel, son salut (or celui-ci repose radicalement sur la valeur finale de sa décision libre), sans être anéanti, sans tomber dans le désespoir de la damnation : c'est Dieu, expérimenté comme miséricorde. Ce n'est pas qu'il puisse distinguer et séparer cette miséricorde du Dieu qui pardonne et sauve de son incompréhensibilité et de sa souveraineté absolues, et revendiquer par là la grâce de son salut individuel comme un fruit de son action.

Non, l'homme doit s'en remettre totalement à Dieu, sans conditions, sans réserve, dans cette disposition qui a nom foi et espérance. Mais il n'en est capable que s'il se livre à Dieu comme à l'amour auquel il peut et doit croire, et dont il peut et doit espérer que le don

lui en sera fait. Poser cet acte de foi de façon consciente et réfléchie ne lui est possible que devant Jésus Christ crucifié et ressuscité, devant son cœur transpercé.

Ce Cœur s'est abandonné lui-même à la détresse inexorable de la mort et de la déréliction divine ; il s'est livré au jugement de Dieu sur le monde. Ce Cœur — et c'est à chaque fois le prodige nouveau et toujours imprévisible de la grâce — nous donne le courage, dans l'oubli de nous-mêmes, de croire au don chaque fois renouvelé de son amour personnel pour chacun de nous. A parler plus exactement encore, c'est le courage d'espérer cet amour dans un acte qui est déjà plus qu'un simple acte de foi en général, car il est déjà un début d'amour.

Nous contemplons le Cœur du Seigneur, et la question, décisive pour l'éternité, envahit le fond de notre être, de notre cœur et de notre vie : « M'aimes-tu ? M'aimes-tu tellement que cet amour, dans sa force invincible, crée pour moi une éternité bienheureuse, la mienne ? » A cette question, pas de réponse qui cesserait d'être un mystère, pas de réponse que l'on pourrait se donner à soi-même. Car elle plonge dans le mystère que le Cœur de Jésus nous a rendu proche. Posée comme elle le doit dans la foi, l'espérance et la charité, cette question atteint le Cœur de Jésus, et là, ce n'est pas une simple réponse qu'elle trouve, car elle est dépassée et débordée par le mystère qu'est l'amour, par le mystère divin qui rend vaine toute question.

Dieu, mystère éternel, immensité sans nom, bienheureux abîme qui remplis tout et n'es enclos par rien, tu as prononcé ta Parole éternelle dans ta création et dans notre existence, afin que ton mystère éternel nous devienne l'indicible proximité salvatrice et le centre même du monde. Nous contemplons cette Parole que tu as proférée, nous regardons celui qui est le cœur du monde, nous jetons les yeux sur le cœur de ton Fils, transpercé par nous. Tout ce qu'il y a d'incompréhensible en nous et dans notre existence trouve un abri dans ce cœur ; toute notre angoisse existentielle est assumée par lui, toute élévation et toute sainteté font retour à lui comme à leur source. En lui, tout trouve sa véritable essence et se reconnaît comme amour. Tout s'unifie dans le mystère qui est l'amour bienheureux.

La dévotion au Cœur de Jésus ne peut vraiment pas s'enseigner du dehors. Chacun doit, en faisant confiance à l'Eglise et à son Esprit, tenter d'approcher son mystère ; aux heures claires ou sombres de la vie, il doit une bonne fois essayer de faire cette prière : « Cœur de Jésus, aie pitié de moi. »

Une telle prière, peut-être faut-il tâcher de la répéter à la manière de la « prière de Jésus » du pèlerin russe, ou peut-être encore l'employer sur le modèle d'un *mantra* de la méditation orientale. Par-dessus tout, cependant, on doit faire vitalement l'expérience suivante : ce qu'il y a de plus invraisemblable, de plus impossible et, du coup, de plus évident, c'est que Dieu, l'incompréhensible, nous aime vraiment et que cet amour est devenu irrévocable dans le Cœur de Jésus : là d'abord, mais là aussi — nous osons l'espérer — pour tous.

La souffrance de Dieu

Dominique GONNET s.j. *

La dévotion au Sacré Cœur met en valeur la souffrance du Christ. Mais qui veut cette souffrance ? Le Père pourrait-il être celui qui la veut pour apaiser sa colère, comme certaines interprétations ont pu le dire ? Comment comprendre que Dieu est amour dans un tel événement ? La relation entre le Père et le Fils en un tel moment demande du moins un éclairage, et l'on ne peut pas en rester à l'image du Père impassible face au Fils plongé dans la Passion. La croix « est une révolution dans le concept de Dieu lui-même »[1]. Devant la vision philosophique d'un Dieu immuable, comment soutenir la vision du Dieu crucifié ? Si l'immutabilité et l'impassibilité sont des perfections de Dieu, le Père pourrait être étranger à la croix. Notre recherche sera d'essayer de percevoir jusqu'où l'on peut aller dans la compréhension de l'unité des personnes divines en un tel moment, autant qu'on peut oser s'avancer sur cette voie. Les Pères de l'Eglise en ont eu quelque intuition, et tout spéciale-

* Sources chrétiennes, Lyon. A publié au Cerf : *Dieu aussi connaît la souffrance* (1990) et *La liberté religieuse à Vatican II* (1994).

1. Alain, *Mysterium Salutis*, t. 12, Cerf, 1972, p. 61.

ment Origène. L'événement de la croix éclaire la souffrance de Dieu, et il situe la souffrance du Christ devant le mal du monde.

L'abaissement du Christ

La compréhension du Christ à travers les premiers siècles de l'Eglise a grandi jusqu'à devenir véritable compréhension de Dieu. Mais puisque le Christ est pleinement homme et Dieu jusque dans la souffrance, comment comprendre que Dieu puisse entrer dans la souffrance ?

Saint Paul est celui qui a exprimé le plus clairement comment l'abaissement du Christ, avec tout ce qu'il implique, appartient à l'événement de sa venue. C'est un texte ancien qu'il reprend dans l'hymne de la lettre aux Philippiens. Dans l'abaissement (*kénose*) de celui qui pour nous s'est fait homme se manifeste aussi son entrée dans la souffrance et la « mort, la mort de la croix » (2,8). Dieu peut-il assumer ce qui semble étranger à toute image de Dieu, « un Christ crucifié, scandale pour les juifs et folie pour les païens » (*1 Co* 1,23) ? Dans le Christ, la souffrance devient le signe extrême de l'humanité, son sceau et la preuve que Dieu connaît l'homme de l'intérieur.

La conscience d'un Dieu immuable, à la différence des dieux païens, peut paraître un progrès pour la conscience de l'humanité. Mais les Pères de l'Eglise, formés à l'école de la philosophie grecque, ont eu aussi beaucoup de difficultés à exprimer l'Incarnation dans le cadre de cette vision de Dieu. Attribuer à Dieu l'Incarnation sans mettre en cause son immutabilité et son impassibilité, qui vont de pair, a été un travail de longue haleine. Saint Athanase et saint Cyrille ont envisagé une première solution devant les objections d'Arius et de Nestorius. Le Verbe est Dieu, il ne peut prendre la condition de l'homme sans la transformer. Parce qu'il a éprouvé la souffrance et la mort, il nous en libère.

Les Pères iront plus loin encore en disant : « Dieu a souffert, Dieu est mort », ou encore : « Un de la Trinité a souffert. » L'insistance sur « un de la Sainte Trinité » introduit déjà la question de la solidarité entre l'« un » et les autres. Cette question ne peut que rejaillir sur notre vision de Dieu. Ce qui est dit pour le Christ en son humanité est vrai de sa divinité. La communication dans la personne du Christ entre sa divinité et son humanité ne doit-elle pas être reconnue aussi quand il s'agit de la communication du Père et de l'Esprit avec la souffrance du Fils ?

Cette question, un Père de l'Eglise, Origène, l'a explicitement posée. Il explique que le Christ n'a pu s'incarner sans qu'avant même de le faire il n'éprouve déjà pour nous la passion de l'amour. Mais, du fait qu'Origène pose la question pour le Fils, il l'ouvre aussi pour le Père :

« Le Père lui-même, Dieu de l'univers, lui qui est plein de longanimité, de miséricorde et de pitié, est-ce qu'il ne souffre pas en quelque sorte ? ou lorsqu'il s'occupe de choses humaines, il souffre une passion humaine ?... Le Père lui-même n'est pas impassible. Si on le prie, il a pitié et compassion, il souffre une passion d'amour »[2].

La vigueur de ce texte met en valeur la passion d'amour que partagent le Père et le Fils. Voilà qui nous éclaire sur la ressemblance qui existe entre eux et entre Dieu et nous. Dire cela n'est pas tomber dans l'anthropomorphisme, mais exprimer peut-être comment « l'homme est théomorphe »[3]. L'homme est appelé à être à l'image de Dieu dans la passion de l'amour, comme le Fils a imité ce que fait le Père : « Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père lui montre tout ce qu'il fait » (*Jn* 5,19). Ce qui est affirmé ici du don de la vie par le Fils peut s'étendre à la « passion de l'amour » qui habite le Père et le Fils. Ce que dit Origène peut paraître isolé dans la tradition des Pères de l'Eglise : il reste vrai qu'en bon lecteur de l'Ancien Testament il connaît aussi les paroles très fortes des prophètes Jérémie (31,20), Osée (1,8) ou Isaïe (49,15) sur l'amour de Dieu pour son peuple — citations reprises par Pie XII dans l'encyclique *Haurietis Aquas* sur le culte du Sacré Cœur[4]...

Ce qui est dit du Père dans l'Ancien Testament l'est aussi du Fils dans le Nouveau. Le mot « pitié », dans sa racine, est appliqué à Jésus lui-même devant les foules sans berger du Nouveau Testament. Et la Bible présente souvent les « passions » de Dieu comme les motivations de ses actions dans l'histoire des hommes. Notre sensibilité contemporaine se retrouve plus dans ces images que dans l'expression philosophique du dogme, si nécessaire soit-elle pour en maintenir la vigueur. N'y a-t-il pas une réaction un peu semblable dans le culte du Sacré Cœur au milieu d'un rationalisme ambiant ? Les mystiques eux-mêmes ont saisi l'enjeu d'un langage sur Dieu :

2. *Homélie sur Ezéchiel*, VI, 6 (Aubier, 1950, p. 241).
3. Eric Weil, *Problèmes kantiens*, Vrin, 1963, p. 43.
4. *Documentation catholique*, t. LIII, 1956, p. 715.

« Si Dieu est impassible *(impassibilis)*, il n'est pas pour autant dénué de compassion *(incompassibilis)*, puisque rien ne lui est plus inhérent que d'avoir toujours pitié et de pardonner »[5].

Si l'on veut saisir comment émerge à nouveau la réflexion sur la souffrance de Dieu à l'époque la plus récente, c'est en repartant de l'abaissement du Christ, comme le fait la théologie moderne, qu'on pourra s'ouvrir à de nouvelles voies. Si l'on affirme une « autolimitation du divin » en Jésus Christ, et si, par là, il accomplit son incarnation, alors on sort d'une logique où limiter le divin revient à le nier ; au contraire, la croix, de passage obligé, devient source de sens. Dans la totale impuissance, dans la détresse mortelle du crucifié, se trouve sans diminution la pleine divinité de Dieu. Ce que Paul a entendu comme Parole du Seigneur sur sa propre vie : « La puissance se déploie dans la faiblesse » (*2 Co* 12,9), nous le reconnaissons par la foi en Jésus Christ comme une loi de la vie divine elle-même. « La christologie doit prendre au sérieux le fait que Dieu lui-même, dans le Fils, entre réellement dans la souffrance, mais par là même est et reste tout entier Dieu »[6].

Mais pourquoi vouloir percer le secret de Dieu ? Le mystère de la rédemption, traduit par le Sacré Cœur, ne nous suffit-il pas ? Le « pour-nous » du salut n'est-il pas premier, non seulement dans l'expérience que nous en faisons, mais aussi dans la connaissance que nous avons de Dieu ? Pourquoi nous poser la question de l'intimité de Dieu ? La façon dont nous sommes sauvés nous dit autant sur nous-mêmes que sur Dieu, et si elle nous parle de Dieu, elle nous parle de chacune des personnes divines. Le cœur de notre foi, c'est que l'être de Dieu correspond à son apparaître dans le Christ.

S'il y a abaissement du Christ, c'est que Dieu, Père, Fils, Esprit, est éternellement présent dans le mouvement de l'abaissement, c'est-à-dire en acte de livraison de soi. La décision divine de l'Incarnation ne dépend pas seulement d'une personne divine. Comme saint Ignace le représente dans la contemplation de l'Incarnation (*Ex. sp.* 102) — et aussi Roublev dans sa fameuse icône —, les trois Personnes divines prennent ensemble la décision. Cet abaissement des Personnes divines est traduit encore par ces représentations tardives (le Moyen Age ne représentait pas le Père) et ô com-

5. Saint Bernard, *Œuvres mystiques*, Seuil, 1953, pp. 311-312.
6. Paul Althaus, article « Kenosis », *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, t. III, 1959, col. 1245.

bien anthropomorphiques, où l'on voit le Père tenant son Fils mort sur la croix, ou étendu sur ses genoux avec l'expression d'une immense douleur. Ainsi la mort du Christ exprime-t-elle Dieu tel qu'il est et tel qu'il a voulu être envers nous par libre décision.

Notre réflexion nous a conduits jusqu'à la question de la participation des trois personnes divines à l'événement de la croix. Si cette perspective est devenue plus proche de nous aujourd'hui, c'est aussi que le monde présent nous apparaît comme terriblement marqué par la souffrance et la mort, et par le souvenir indélébile des camps de concentration. Un retour à la Passion du Christ est nécessaire pour approfondir les perspectives théologiques ouvertes par la question de la souffrance de Dieu.

La Croix

Centrer le regard sur l'événement de la Croix permet d'aller plus loin pour comprendre l'interprétation qu'en fait la théologie contemporaine. Comment le Père et le Fils restent-ils unis dans la distance qu'introduit l'Incarnation ? Comment peut-il y avoir entre eux unité totale de décision, alors qu'une certaine tradition les met à distance avec l'idée que seul le Fils porterait le poids du péché des hommes ? La difficulté pour nous n'est pas la distance qui existerait entre le Père impassible et le Fils souffrant dans son humanité, encore moins entre les deux natures, divine et humaine, du Fils, mais plutôt celle qui apparaît entre la douleur du Père et l'amour du Fils. Du Fils au Père, comment penser qu'il n'y a aucun écho de la souffrance ? Comment imaginer Abraham impassible au moment où il conduit son fils au sacrifice ?

Que la distance existe pourtant, le cri du Christ sur la croix en témoigne quand il n'appelle plus son Père « Père », comme encore à l'agonie (*Mc* 14,36), mais « mon Dieu » (15,34). En prenant une comparaison psychologique, François Varillon exprime avec justesse la radicalité de la séparation en même temps que l'unité maintenue :

> « La souffrance de Jésus, à l'heure suprême, a cessé d'être une souffrance en communion. Il ne sait plus que le Père souffre avec lui. Il souffre seul. Donc davantage. C'est le point limite. J'ose penser ici à ce que serait la détresse d'une femme qui ignorerait que son époux souffre autant qu'elle de la mort de leur enfant. Pour le Christ, c'est l'abîme sans fond de la *kénose*, d'où surgit une confiance qui n'a d'autre appui qu'elle-même et qui, à ce titre, est

vertigineuse. C'est, dans la privation de communion, la plus intime communion. L'Esprit en est le lien »[7].

Autant le Père souffre avec lui, autant le Christ a choisi de vivre la condition humaine au point d'ignorer dans le temps de la Passion la « com-passion » du Père. Seul l'Esprit fait le lien. Lui aussi paraît absent, et pourtant la *Lettre aux Hébreux* le mentionne bien : « Le Christ, par l'Esprit Saint, s'est offert lui-même sans tache à Dieu » (9,14). Ce que Jürgen Moltmann commente ainsi : « La force qui mène "le Fils" dans l'abandon du Père est la force qui l'unit en même temps au Père. » L'événement de la Croix nous fait connaître le cœur du Christ, ouvert pour la multitude, et plus encore, Dieu lui-même, car il nous apparaît — en Jésus Christ — comme il est dans sa Trinité sainte. Comment interpréter cette distance ? « Le Père subit la mort du Fils dans la souffrance infinie de l'amour... Autant Jésus révèle tout son abandon par le Père, autant Jésus est uni au Père et autant le Père reste uni à lui dans cet abandon qui les sépare pourtant si largement l'un de l'autre que le ciel et l'enfer sont compris dans cet événement et que tous les hommes peuvent y vivre »[8].

L'étendue de cette séparation ouvre à l'étendue du pardon. C'est dans ce pardon que les pécheurs sont réconciliés, que la création est accomplie, que Dieu se révèle authentiquement. Dans la plus grande séparation, la proximité demeure par l'Esprit. Ainsi l'événement de la Croix ouvre-t-il Dieu à l'amour total de l'humanité. Il s'agit là du salut apporté par le Christ, parfois exprimé sous l'expression plus particulière de « rédemption ». Par la croix, Dieu se révèle et sauve les hommes.

Il a souffert pour nous

L'ouverture de la Trinité est une ouverture sur le monde. Le côté transpercé, le cœur ouvert, annoncent les temps nouveaux, où Jésus, élevé de terre, attire à lui tous les hommes. « Voici l'homme ! », dit Pilate, présentant à la foule le Christ humilié, serviteur souffrant portant le péché de la multitude. L'évangile manifeste comment l'événement de la mort de Jésus prend une portée universelle qui atteint juifs et païens, c'est-à-dire tout homme. Si l'événement de la croix devient événement de salut pour tous les hommes, c'est que l'unité entre le Père et le Fils demeure à ce moment-là, comme l'a perçu Moltmann.

7. *La souffrance de Dieu*, Centurion, 1975, p. 39.
8. *L'Eglise dans la force de l'Esprit*, Cerf, 1980, p. 130.

C'est le temps de Dieu et de l'homme. Entre juifs et païens, le Roi couronné d'épines donne à voir sa totale humanité au sens où cet homme humilié nous apparaît plus humain que tous les rois couronnés d'or, mais aussi plongé dans l'extrême déshumanisation de la torture et de la violence. Comment comprendre que la souffrance assumée dans une décision libre soit source de salut ? Déjà, à l'agonie, le Christ était habité par la tristesse et l'angoisse. « Lorsqu'on le considère dans ce jardin de Gethsémani où fut divinisée en le Cœur adorable du Seigneur toute l'angoisse humaine, la distinction entre la peur et le courage ne me paraît pas loin d'être superflue »[9].

Un philosophe contemporain, Jean Nabert, a su exprimer dans une démarche de type rationnel quel sens pouvait avoir « une souffrance gratuitement consentie ». Il appelle le mal l'« injustifiable », parce que rien ne peut le justifier, aucune morale, aucune théodicée. Le péché est associé par lui à l'injustifiable, parce que le péché est le mode sous lequel apparaît la rupture avec les autres consciences. Voilà qui entraîne ce que Nabert appelle « la sécession des consciences » qu'il oppose à la « réciprocité des consciences ». « Rompue en fait par le mal, la réciprocité des consciences ne redevient possible que par une souffrance gratuitement consentie pour restaurer les chances perdues d'un univers spirituel... La condition majeure sans laquelle il n'est pas de rédemption concevable est la présence effective d'une conscience qui se reconnaît dans celle du coupable et du malheureux et, par cette libre et totale reconnaissance, crée la possibilité d'une régénération de l'un et de l'autre. »

Nabert pense que cette présence pourrait être « constante et assurée, aussi concrète que celle d'un ami (je te suis plus ami que tel et tel) et cependant médiatrice entre les consciences particulières et leur commun principe ». Voilà qui nous met au plus près d'une figure possible d'un rédempteur, et du Serviteur souffrant. N'est-ce pas dans le cœur de chacun que peut se faire cette reconnaissance mutuelle ? La subjectivité est un passage nécessaire et obligé. Nabert ne manque pas de le noter : « Toute doctrine du salut, quand bien même elle trouverait sa garantie dans l'éternité impassible de l'être, ne peut éviter de faire une place à la subjectivité dans la détermination des étapes que l'âme doit parcourir pour s'identifier à son principe »[10]. Cela est bien de l'ordre de la reconnaissance qu'introduit le regard sur le Christ souffrant.

9. Georges Bernanos, *Dialogue des carmélites*, Seuil, 1949, p. 81.
10. *Essai sur le mal*, Aubier, 1970, p. 165s.

Dans cette démarche de type philosophique, nous repérons comment la parole sur la souffrance de Dieu s'enracine dans la réciprocité des consciences que Dieu lui-même a créée. Ainsi, une relecture de la souffrance du Christ à la lumière d'un philosophe peut éclairer l'enjeu de la dévotion au cœur du Christ, « ce cœur qui a tant aimé les hommes »... La présence de l'humanité entière dans le temps de la Passion, sous le mode symbolique des juifs et des païens présents à la maison de Pilate, montre le champ ouvert pour celui qui veut suivre le Christ. Elle déploie la dimension salvifique de la souffrance de Dieu.

***

La Passion du Fils de l'homme a mis au cœur de l'Eglise la question de la souffrance divine. Même si les conciles se sont montrés discrets, sinon réticents, vis-à-vis de la « souffrance » du Père, ils nous conduisent au seuil de cette perspective théologique par l'insistance qu'ils ont mise sur la souffrance du Fils. « La croix est une révolution dans le concept de Dieu lui-même », écrivait Alain. Dieu n'est pas étranger à la souffrance. Par l'histoire dans laquelle il s'est engagé, elle le traverse en quelque façon. Les théologiens contemporains comme Varillon et Moltmann ont confirmé l'intuition des mystiques [11]. « La lance au bras de Longin est allée plus loin que le cœur du Christ. Elle a ouvert Dieu, elle a passé jusqu'au milieu même de la Trinité » [12].

11. Cf. aussi les conclusions, proches de la pensée d'Urs von Balthasar, de la Commission théologique internationale dans « Théologie, christologie, anthropologie » (*Documentation catholique*, t. LXXX, 1983, pp. 125-126).
12. Paul Claudel, cité par Varillon, *op. cit.*, p. 106.

La tradition

Origène et le langage du cœur

Michel Fédou s.j. *

Sans doute serait-il vain de chercher dans les premiers siècles une véritable annonce de la dévotion moderne au Cœur de Jésus. L'histoire récente de cette dévotion doit être plutôt la chance de relire quelques témoignages anciens dans leur originalité même, avec l'espoir d'en tirer profit pour notre intelligence du mystère. C'est Origène qui sera ici notre meilleur guide dans un passage de son *Commentaire sur le Cantique des cantiques* [1]. L'exégète cherche à comprendre la parole de l'épouse à l'époux : « Tes seins sont plus délicieux que le vin » (*Ct* 1,2). Les « seins » doivent en fait désigner le principe spirituel de l'âme, et ce principe est diversement évoqué par l'Ecriture :

« Parfois, en effet, il est appelé "cœur", comme dans "Heureux les pauvres de cœur" et "La foi du cœur obtient la justice". Mais si les circonstances sont celles d'un repas, il est appelé "sein" ou "poitrine" selon l'aspect et la disposi-

* Centre Sèvres, Paris. A notamment publié chez Desclée : *La sagesse et le monde* (1995) et *Regards asiatiques sur le Christ* (1998), et au Cerf : *Les religions selon la foi chrétienne* (1996)...

1. Cf. I, 2, 3-4 et 6 (Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 1991, pp. 193 et 195 ; trad. modifiée).

tion des convives ; ainsi Jean rapporte-t-il dans l'Evangile, à propos d'un disciple que Jésus aimait, qu'il se penchait sur son sein ou sur sa poitrine ; c'est celui-là même à qui Simon-Pierre faisait signe et disait : "Demande-lui qui est celui dont il parle." Et après cela, se penchant sur la poitrine de Jésus, le disciple lui dit : "Seigneur, qui est-ce ?" Il est ainsi certain que Jean est dit avoir reposé sur la faculté maîtresse du cœur de Jésus *(in principali cordis Iesu)* et sur les sens intimes de sa doctrine, y cherchant et scrutant les trésors de sagesse et de science qui se trouvaient cachés dans le Christ Jésus... »

C'est cette profondeur spirituelle de l'âme qui, dans le *Cantique*, est désignée par les « seins » de l'époux — puisqu'il s'agit d'un « drame d'amour » —, et la parole de l'épouse doit être ainsi comprise :

« Ton cœur, mon époux *(cor tuum, o sponse)*, et ton esprit — c'est-à-dire les enseignements qui sont en toi, ou la grâce de ta doctrine — surpassent tout le vin qui d'ordinaire "réjouit le cœur de l'homme". »

Tel est le développement d'Origène, le premier en son genre dans la littérature des Pères. Il convient certes de l'aborder avec prudence : bien qu'écrit en grec, le *Commentaire du Cantique* nous est seulement parvenu dans la traduction latine de Rufin qui, semble-t-il, a utilisé l'expression « cœur de Jésus » là où l'original mentionnait plutôt « âme » ou « principe spirituel » du Christ. L'objection peut être pourtant dépassée, car un tel « principe », selon l'anthropologie d'Origène, réside justement dans le « cœur »[2]. Il est plus important de souligner que ce mot « cœur », d'après le texte ci-dessus, est à entendre dans un sens spirituel, au même titre que le mot « sein » ou le mot « poitrine » : il s'agit là d'images ou de métaphores ayant fonction d'évoquer une réalité d'un autre ordre.

Sans doute la tradition patristique nomme-t-elle bien le « cœur » de Jésus, mais ce n'est pas le cœur physique qui est ainsi désigné[3]. Le mot ne livre son sens qu'en se laissant déchiffrer. Or, s'il n'induit pas une interprétation littérale de la dévotion au « cœur », il doit à cette limite même d'en suggérer les harmoniques profondes : il peut être en effet associé à d'autres mots qui, avec lui, ouvriront au mystère dont il est précisément le symbole.

2. Cf. Karl Rahner, « "Cœur de Jésus" selon Origène ? », *Revue d'Ascétique et de Mystique*, n° 15, 1934, pp. 171-174. Le mot grec employé par Origène, et que Rufin aurait traduit par *principali cordis*, devait être *hègemonikon*.
3. Cf. Hugo Rahner, « *De Domini pectoris fonte potavit* », *Zeitschrift für katholische Theologie*, n° 55, 1931, p. 108.

Prophète de la nouvelle Alliance

Le verset du *Cantique* conduit ainsi à l'Evangile de Jean, et d'abord aux passages où les termes « sein » et « poitrine » se trouvent appliqués au Sauveur. Le texte d'Origène rappelle l'attitude du disciple « se penchant vers la poitrine de Jésus » (*Jn* 13,25) ; d'autres textes du même auteur se réfèrent également à la parole du Christ en *Jn* 7,38 : « De son sein couleront des fleuves d'eau vive. » L'exégèse patristique invite de fait à rapprocher ces deux citations. D'une part, Jean est l'évangéliste qui a reposé sur la poitrine du Seigneur : il est donc prophète de la nouvelle Alliance. D'autre part, les « fleuves d'eau vive » font à la fois songer aux quatre fleuves de l'Eden (*Gn* 1,10-14) et aux quatre Evangiles proclamés pour le monde, comme en témoigne un beau passage d'Hippolyte :

> « Il coule dans ce jardin un fleuve d'une eau intarissable. *Quatre fleuves* en découlent, arrosant toute la terre. Il en est de même dans l'Eglise : le Christ, qui est le fleuve, est annoncé dans le monde entier par le quadruple évangile. Il arrose toute la terre et sanctifie tous ceux qui croient en lui, selon la parole du prophète : "Des fleuves sortent de son corps" »[4].

L'image est en outre rattachée, chez Origène, à l'épisode du côté ouvert (*Jn* 19,34) : de même que l'eau jaillissait du rocher frappé par Moïse (*Ex* 17,6), de même « le Christ, frappé et mis en croix, a fait jaillir les sources du Nouveau Testament ; c'est pourquoi il est dit de lui : "Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées." Il fallait donc qu'il fût frappé. S'il n'avait pas été frappé, et s'il n'était "sorti de son côté de l'eau et du sang", nous endurerions tous "la soif de la parole de Dieu" »[5]. Or l'excellence toute particulière du quatrième Evangile vient de ce que son auteur a lui-même reposé sur la poitrine de Jésus[6]. Cette interprétation sera souvent reprise, et l'iconographie chrétienne en portera la marque lorsqu'elle montrera Jean buvant à la poitrine du Seigneur les sources de l'Evangile. Telle est la première dimension du mystère : l'intimité du disciple avec son Maître est le lieu d'une expérience « prophétique », et pour ainsi dire « missionnaire », donnant au bien-aimé de recueillir les paroles de la nouvelle Alliance pour les communiquer au monde.

4. *Commentaire sur Daniel*, I, 17 (Cerf, coll. « SC », 1947, p. 105).
5. *Homélies sur l'Exode*, XI, 2 (Cerf, coll. « SC », 1985, p. 331).
6. *Commentaire sur saint Jean*, I, 22 (Cerf, coll. « SC », 1966, p. 71).

Jean le contemplatif

Or cette approche doit être à son tour complétée. Car, dans le commentaire d'Origène sur le verset du *Cantique*, le disciple apparaît comme « cherchant et scrutant les trésors de sagesse et de science qui se trouvaient cachés dans le Christ Jésus ». Ce qui est signifié par les images de l'Ecriture (et par les mots « cœur de Jésus » dans la traduction de Rufin), ce n'est pas seulement la source inspiratrice de l'Evangile mais l'abîme des mystères auxquels cette source offre désormais accès. Les Pères invoquent ici le prologue de Jean : le Fils unique est « dans le sein du Père » (1,18). Celui qui a reposé sur le sein de Jésus s'est dès lors ouvert à la divinité du Christ, il a été introduit à la splendeur de son origine, il a reçu de pouvoir s'écrier : « Au commencement était le Verbe. » Augustin héritera de cette tradition : Jean « était un homme juste et de grande sainteté, qui buvait au cœur du Seigneur le secret des mystères ; lui qui, ayant bu au cœur du Seigneur le mystère de sa divinité, nous redit en écho : "Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu" »[7]. Si l'intimité du disciple avec son Maître est le principe d'une expérience « prophétique » et « missionnaire », elle est d'abord le lieu d'une contemplation par laquelle le bien-aimé, à la mesure même de son union à Jésus, perçoit en celui-ci l'éternel contemporain du Père.

L'exégèse du *Cantique* invite à une dernière remarque. Nous avons vu comment la parole de l'épouse à l'époux suggérait à Origène la relation entre Jean et le Christ. Mais le mouvement peut aussi s'inverser. Ce n'est pas seulement l'expérience de l'épouse qui préfigure celle de Jean ; c'est encore l'expérience de Jean qui signifie la vocation de l'épouse par rapport à l'époux, c'est-à-dire, selon un symbolisme majeur, la vocation de l'âme fidèle dans sa relation à l'unique Epoux. Tout croyant est ainsi appelé à rejoindre le disciple bien-aimé dans son union au Christ, à se pencher sur la poitrine de son Sauveur, à devenir « un autre Jean », au point de se laisser désigner à l'heure de la Croix comme le fils même de Marie : « Voici ton fils » (*Jn* 19,26)[8]. Tout croyant est appelé à cette relation intime avec Jésus, véritable foyer de la mission et de la contemplation — mission qui portera les « fleuves de l'Evangile » jusqu'aux extrémités de la terre ; contemplation qui laissera paraître les trésors cachés de la sagesse divine.

7. *Commentaire de la première épître de Jean*, I, 8 (Cerf, coll. « SC », 1961, p. 131 ; « cœur » rend ici le latin *pectus*).
8. Cf. *Commentaire sur saint Jean*, I, 23 (pp. 71-73).

Désigner un tel mystère, ce n'est pas abolir les images qui ont permis de le nommer. L'explication des symboles ne se substitue pas aux symboles eux-mêmes. Et puisque le *Cantique* est un « drame d'amour », l'intimité du croyant avec Jésus pourra encore rejoindre l'amoureuse confession de l'épouse et sa traduction dans le langage du cœur : « Ton cœur, mon Epoux, et ton esprit (...) surpassent tout le vin qui d'ordinaire réjouit le cœur de l'homme. »

Christus

N° 168 HS
novembre 1995
288 p. - 95 F
étr. 115 F

Affectivité et vie spirituelle

La transmutation des passions

Il suffit d'aimer, dit-on. Mais comment mettre au service de l'amour authentique ce formidable réservoir d'énergie que sont les forces souvent anarchiques de l'affectivité, des émotions et des passions ? Bien des maîtres chrétiens se sont penchés sur cette alchimie spirituelle par laquelle les passions se transmuent dans l'amour. Sciences humaines et tradition chrétienne se retrouvent ici pour éclairer le chemin.

T. Anatrella, L. Beirnaert, D. Bertrand, F. Bordes, J.-F. Catalan, R. du Charlat, C. Flipo, P.-P. Gaudet, P. Grelot, J. Guillet, J.-C. Larchet, X. Léon-Dufour, J. Marroncle, F. Marty, B. Mendiboure, A.-M. Plasman, M. Rondet, J.-M. Tézé, X. Thévenot, A. Vanhoye, C. Viard

EN VENTE DANS LES GRANDES LIBRAIRIES

Pour recevoir ce numéro, envoyez vos nom, adresse et règlement à :
Christus • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48
http://pro.wanadoo.fr/assas-editions/

La tradition médiévale

Michel Rondet s.j. *

Profondément traditionnelle, la lecture johannique de l'eau vive jaillie du cœur du Christ se retrouve dans la plus ancienne littérature patristique. Hugo Rahner la rencontre chez saint Ignace d'Antioche et saint Justin, dans la lettre des chrétiens de Lyon et chez saint Irénée, dans les catéchèses baptismales de Tertullien et de Cyrille de Jérusalem, dans les homélies de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin. Il y aurait donc ainsi une tradition continue, remontant vraisemblablement jusqu'aux communautés johanniques d'Ephèse, pour qui la vision du cœur transpercé du Christ évoque spontanément l'image des fleuves d'eau vive qui s'en échappent. Symbole de l'effusion de l'Esprit, cette eau vive est source de toute grâce. Quand les Pères écrivent ceci, c'est à l'Evangile, à l'Eglise, au baptême et à l'Eucharistie qu'ils pensent d'abord, et ce sont eux qu'ils voient naître ainsi du cœur du Christ. Très vite, tous ces

* Rédacteur en chef de *Garrigues*, La Baume-lès-Aix. Nous reproduisons ici un extrait d'une étude (publiée en octobre 1954 dans *Christus*) sur l'édition allemande de *Cor Salvatoris : orientations pour la dévotion au Sacré-Cœur*, dirigée par Josef Stierli, avec la collaboration de Richard Gutzwiller, Hugo et Karl Rahner (Herder, 1954). Cet ouvrage fut traduit en 1957 à l'Epi. Le père Rondet a notamment publié chez Desclée de Brouwer : *La vie religieuse* (1994), *Viens et suis-moi !* (avec M. Leboucher, 1994), *Petit guide de la prière* (2000)...

thèmes s'unifieront, chez Tertullien et Jean Chrysostome par exemple, dans la vision de l'Eglise, nouvelle Eve née du côté du Christ, nouvel Adam. C'est donc en elle et par elle que tous les dons du Christ nous atteignent. Au simple rappel de ces perspectives grandioses qui ont nourri la piété et l'art chrétiens, on se demande comment on a pu parler si souvent des promesses et des dons du Sacré Cœur sans jamais rejoindre de tels horizons et sans évoquer autre chose que des récompenses équivoques.

Cette tradition se transmet des Pères aux grands théologiens du Moyen Age à travers les commentaires de Jean ou les catéchèses baptismales. Elle reste vivante dans le peuple, comme en témoigne le culte particulier rendu à l'apôtre qui avait reposé sur le cœur du Christ et qui, pensait-on, avait puisé à cette source privilégiée une compréhension plus profonde du mystère chrétien. Aussi, lorsque la piété médiévale s'oriente vers la contemplation de la blessure du côté, puis, plus explicitement, vers celle du cœur du Christ, elle le fait sans rien perdre de toute la richesse de la tradition patristique, dont ses théologiens et ses mystiques continuent à vivre. Dans cette histoire de la dévotion au Sacré Cœur au Moyen Age, Josef Stierli distingue plusieurs étapes liées à des influences diverses et complémentaires, celle des commentateurs du *Cantique des cantiques*, celle des ordres mendiants et des grands mystiques du XIII^e^ siècle, et enfin, plus tard, celle des chartreux de Cologne.

C'est en effet à travers les commentaires du *Cantique des cantiques* que s'exprimera de façon plus explicite et plus profonde le lien entre le cœur ouvert du Christ et le mystère de son amour infini pour nous. Présentés à travers le dialogue amoureux du *Cantique*, c'est tout naturellement sous l'image des fiançailles, du don du cœur, de l'échange des cœurs, que se manifesteront la révélation de l'amour personnel de Dieu et l'appel à une réponse totale à cet amour. Aussi ne faut-il pas nous étonner de retrouver, dans les écrits des disciples de saint Bernard ou dans les livres d'Heures composés dans les cloîtres cisterciens, les plus anciennes prières au Sacré Cœur que nous connaissions.

C'est aussi à une bénédictine devenue cistercienne, sainte Luitgarde, que nous devons les premiers récits de grâces mystiques marquées par une révélation explicite du Cœur du Christ. Autant que nous puissions en juger par les quelques textes cités ici, l'essentiel de la dévotion au Sacré Cœur s'y trouve déjà dans un contexte de joie spirituelle tout proche des méditations bernardines.

Des cloîtres cisterciens, le culte du Sacré Cœur gagnera des cercles de plus en plus larges de fidèles, grâce à l'action et à la prédication des ordres mendiants. Avec eux, la méditation de la Passion du Christ et de son cœur transpercé prend une place plus importante dans la piété des fidèles. Ce renouveau spirituel s'épanouira en floraison mystique dans les visions de sainte Angèle de Foligno ou de sainte Catherine de Sienne.

Moins connue en France, mais peut-être plus significative, sera l'influence des mystiques d'Hefta. C'est là en effet, dans ce cloître cistercien de Basse-Saxe, que se trouveront réunies, autour de 1250, trois femmes dont le rayonnement spirituel s'étendra à toute l'Europe : sainte Gertrude et les deux Mechtilde (sainte Mechtilde de Hackeborn et la bienheureuse Mechtilde de Magdebourg). Animant une communauté d'une ferveur exceptionnelle, comblées toutes les trois de grâces mystiques, elles nous en ont laissé des témoignages nombreux qui montrent quelle place tenait le Cœur du Christ dans leurs visions et leurs prières. C'est Mechtilde de Hackeborn qui écrira cette prière au Sacré Cœur que saint Pierre Canisius aimait beaucoup et qu'il portait continuellement sur lui. Dans ses *Exercices spirituels*, sainte Gertrude consacrera une journée entière à la contemplation du Cœur du Christ et elle composera, elle aussi, d'émouvantes prières en son honneur — tout ceci dans une tonalité fondamentale de confiance et de joie spirituelle nourries de l'esprit de la liturgie. Le rayonnement de leur sainteté, qui transparaît jusque dans le charme et l'authentique simplicité de leur style, va assurer à leurs écrits une influence profonde et durable.

Avec elles, dans l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur, la mystique prend la relève de la théologie au moment où celle-ci, s'éloignant de ses sources scripturaires et patristiques, tend à s'enfermer dans des querelles d'école et à ne plus apporter à la piété des fidèles l'aliment qu'elle pouvait trouver dans l'œuvre des Pères et des grands docteurs. Les mystiques d'Hefta, elles, étaient encore très proches de cette tradition théologique ; mais dans les siècles qui vont suivre se réalisera ce divorce entre théologie et sainteté dans lequel Urs von Balthasar voyait une des causes principales de la décadence spirituelle de l'Occident chrétien[1]. Dans l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur, les conséquences en seront particulièrement graves. Nourrie des mêmes thèmes scripturaires, dogmatiques et liturgiques, cette dévo-

1. « Théologie et sainteté », *Dieu vivant*, n° 12, octobre 1948, pp. 17-31.

tion se serait plus facilement préservée des équivoques d'un pieux subjectivisme auquel elle n'échappera pas toujours. Elle aurait continué à se développer dans des perspectives trinitaires, ecclésiales et sacramentaires qui seront trop souvent absentes de la mentalité et des écrits de ceux qui, plus tard, auront pour mission de la promouvoir.

Dans la décadence religieuse et monastique qui suivra la grande floraison mystique du XIII^e^ siècle, l'essentiel du message des moniales d'Hefta sera cependant conservé et sauvé par les chartreuses, en particulier celle de Cologne qui restera du XIV^e^ au XVI^e^ siècle un foyer vivant de dévotion au Cœur du Christ. C'est dans la lecture des livres de Ludolphe le Chartreux que se prépareront dans l'esprit de saint Ignace les méditations de la troisième semaine des *Exercices* sur la Passion du Christ. C'est chez les chartreux de Cologne que Pierre Canisius recevra sa première formation spirituelle, Canisius dont les lettres nous ont conservé le souvenir de cette apparition où le Christ lui ouvrit son cœur, au matin de sa profession à Saint-Pierre de Rome. Vision qui nourrira toute son activité apostolique en Allemagne et l'incitera à promouvoir parmi ses frères en religion une dévotion au Sacré Cœur marquée de l'esprit de disponibilité et de générosité apostoliques des Exercices. C'est encore à travers les écrits des chartreux de Cologne que Jean Eudes, qui composera les premiers projets de messes en l'honneur du Sacré Cœur, connaîtra tout le courant de mystique médiévale dont nous avons parlé.

Ainsi, avant même d'en arriver au cours de son étude aux révélations de Paray-le-Monial, Stierli peut retracer toute une histoire, déjà très riche, de la dévotion au Sacré Cœur. Replacer dans cette perspective la mission de sainte Marguerite-Marie n'est pas en minimiser l'importance mais, au contraire, la mieux comprendre ; c'est aussi pour nous la seule façon de dégager de son message ce qui répond aux structures profondes de la pensée chrétienne de ce qui s'explique par le contexte historique ou psychologique des visions de Paray. Vue dans cet ensemble, la mission propre de Marguerite-Marie nous apparaît alors plus profondément insérée dans la vie de l'Eglise : son rôle ne fut pas de révéler une dévotion nouvelle mais de renouer avec une tradition profonde de la spiritualité chrétienne et de lui préparer une diffusion plus large.

La dévotion aux plaies du Christ

André Derville s.j. *

Cette note ne peut offrir qu'une vue cavalière de la naissance et de l'évolution de la dévotion aux plaies du Christ au moyen âge. On voudra bien excuser le manque de nuances et les trop gros traits... Partons des représentations visuelles de la Passion du Christ. Aux premiers siècles chrétiens, son instrument majeur, la croix, est rarement figuré et le corps de Jésus n'y est pas représenté : la croix est nue. Au VI[e] siècle, probablement en Syrie, apparaît le crucifix, la croix portant le Christ, qui se diffuse rapidement en Occident. On le sait, les crucifix romans montrent le plus souvent un Christ calme, majestueux, parfois les yeux ouverts, revêtu de la robe rouge impériale et couronné — un Christ en majesté sur son trône de gloire. Les clous sont représentés, mais le sang ne coule pas, du moins le plus souvent ; la plaie du côté est seulement esquissée ou cachée par la robe.

* Historien de la spiritualité, Paris. Maître d'œuvre à partir des années 60 et jusqu'au dernier volume, paru en 1995, du *Dictionnaire de spiritualité* (Beauchesne), il a publié dans *Christus* : « L'humour » (n° 65, janvier 1970) et « Petite histoire de la lecture spirituelle » (n° 187, juillet 2000).

Le Christ souffrant

Les choses ont beaucoup changé au XIV[e] siècle, temps de guerres et de peste (un tiers de la population de l'Occident en meurt). Alors se répandent des représentations du Christ souffrant et du Christ mort, avec ses plaies ouvertes et saignantes, souvent très réalistes (qu'on regarde, par exemple, le Christ torturé sculpté de Perpignan ou le célèbre retable d'Issenheim à Colmar). On commence aussi à montrer des anges qui recueillent dans des ciboires le sang coulant des cinq plaies. A côté des crucifix, il y a les *Pietà*, les mystères médiévaux de la Passion représentés au parvis des cathédrales (à partir du XIII[e] siècle), le rite de l'élévation des espèces consacrées à la Messe, l'instauration de la fête liturgique des Cinq plaies (XIV[e] siècle), le Chemin de croix (XV[e] siècle)... Toutes figurations visibles ou audibles de la Passion.

Dans les derniers siècles de ce millénaire qu'a été le moyen âge, les dévotions se rapportant à la Passion, aux plaies, au sang de Jésus, sont très populaires. A côté du crucifix apparaît une autre figuration de la Passion, appelée le « blason de la Passion » où l'on évoque, à la manière héraldique, les scènes du calvaire par la seule représentation des quatre plaies des mains et des pieds avec, au centre, celle du côté représentée par un cœur blessé. L'imprimerie arrive à temps pour considérablement diffuser cette représentation, comme celle qui en découle et ne présente plus que les instruments de la Passion : croix, clous, lance, couronne d'épines. On n'y voit plus ni plaies, ni sang.

A côté des représentations, depuis longtemps déjà, les fidèles avaient recours à la dévotion aux plaies du Christ. Quantité d'écrits et de prières l'attestent, parallèlement aux expressions de l'art. Voici un exemple de prière, de genre populaire, dont le vieux français nous reste compréhensible :

> « Va t'en a genoullons devant le crucefi
> Regarde en quel semblance Dieu souffri pour ti
> En l'onneur des cinq plaies cinq patrenostres di
> Que Dieu te veulle faire de tes pechiez merci »[1].

Aux humbles, un auteur spirituel comme Henri Herp († 1477) propose une méthode simple pour « imprimer » en eux « l'image du Christ Jésus » : « Si tu manges, trempe chaque bouchée dans ses blessures ; si tu bois, pense au breuvage qu'il a pris sur la croix. Si tu te

1. Poème du XIV[e] siècle, Bibliothèque Nationale, Ms. Fr. 12483.

laves, songe au sang avec lequel il a lavé ton âme. Vas-tu dormir ? Pense au lit de la croix et repose la tête sur la couronne d'épines. En ces pensées, tu éprouveras un amour de compassion »[2]. On pourrait multiplier les exemples de ce genre de prières et de pratiques proposées aux simples chrétiens.

La Croix et l'Eucharistie

Jetons maintenant un regard sur les deux bases doctrinales à partir desquelles se développe le regard médiéval sur les plaies du Christ : le mystère de la Croix salvatrice et celui de l'Eucharistie, ce dernier actualisant au cours du temps le premier.

On peut dire en résumé que, jusqu'à l'explosion dévotionnelle de la fin du moyen âge, le sang versé par le Christ est sa vie même donnée pour notre salut ; il n'est pas séparé de la personne de Jésus, il l'exprime tout entier dans son don même et nous est communiqué dans l'Eucharistie. Celle-ci rend présent dans le temps et l'espace le salut par le Christ, et non pas surtout ni d'abord les souffrances de son sacrifice. Toutes les liturgies affirment la vérité et la présence du « sang-vie » du Christ dans le vin consacré. Donc ce sang « eucharistié » est instrument de salut, et cela dans trois directions : il remet les péchés, certes, mais purifie aussi le cœur dans ses profondeurs, et donne les prémices de la nouveauté ultime, la nouvelle Alliance.

On peut donc dire que, pour nos ancêtres du moyen âge, le sang salvateur du Christ est essentiellement « accessible » dans et par l'Eucharistie. C'est pourquoi l'art représente de petits anges recueillant le sang du côté dans des ciboires. En cela, rien d'extraordinaire, sinon un très grand réalisme. Mais viendra le temps, vers la fin du moyen âge, où la dévotion à la Passion du Christ tendra à se séparer de l'Eucharistie, à exister pour elle-même et à dériver vers un certain dolorisme. On en arrivera à compter le nombre des épines de la couronne, le nombre de coups de fouet, le nombre de gouttes de sang, etc. Ici, le dolorisme rejoint la superstition.

Tendresse et compassion

Mais la vision « théologique » du mystère chrétien anime deux courants qui vont aller se différenciant au fil des temps à partir du XII[e]

2. *Spieghel der volcomenheit*, ch. 5, Anvers, 1931, pp. 46-49.

siècle. Le premier se développe dans le cadre de la dévotion eucharistique que nous venons d'évoquer. Le second est « spirituel ». Nous nous y arrêterons pour montrer comment, peu à peu, la dévotion aux plaies et au sang du Christ a pu se développer dans un terreau différent de l'Eucharistie. Ceci est surtout lisible chez Catherine de Sienne.

Chez les auteurs spirituels, c'est d'abord chez saint Bernard et les cisterciens que le regard contemplatif intériorise Jésus jusqu'en son humanité, dans ses sentiments, etc., un peu comme saint Augustin avait intériorisé Dieu. Cette intériorisation suscite une expérience personnelle de l'amour de Jésus pour nous, pour moi, pour chacun de nous, et anime des sentiments de tendresse, de compassion, etc. Nombre d'écrits en témoignent.

Arrêtons-nous seulement sur sainte Gertrude d'Helfta († 1302), dont l'inspiration spirituelle est cistercienne. Au centre de sa vie spirituelle se trouve le Christ. L'Eucharistie est pour elle le sacrement de l'union, le don essentiel de l'Amour divin, qui la ramène naturellement à la Passion. Gertrude manifeste une dévotion remarquable aux plaies du Crucifié : délicate sensibilité, avec parfois une touche doloriste, compassion très féminine, offrande de son cœur comme refuge au Christ outragé. Si elle demande de porter les stigmates des plaies dans son cœur, c'est pour qu'ils la maintiennent dans la compassion et le feu de l'amour. Mais aussi les plaies sont les gages de l'Amour et de son œuvre victorieuse ; elles apparaissent comme des marques glorieuses, des bijoux ornant l'humanité du Seigneur ressuscité : « Je pris en esprit conscience que, dans l'intérieur de mon cœur et, pour ainsi dire, à des places déterminées, s'imprimaient les stigmates (...) de toutes vos saintes blessures (...) par lesquelles vous avez guéri mon âme et l'avez abreuvée à la coupe de l'Amour. » Et Gertrude se compose une pratique pour honorer les plaies du Christ :

Benedictional of Æthelwold, X^e siècle

« Déposer aux plaies de vos pieds sacrés la rouille du péché et les viles attaches au monde ; puis (...) laver dans cette fontaine adorable [la plaie du côté], d'où ont jailli pour moi le sang et l'eau, toute tache de satisfaction charnelle (...) ; aller pour la paix de mon âme, comme la colombe au creux du rocher, faire mon nid dans la plaie de votre main gauche, ayant hâte de m'y reposer ; enfin (...) accéder à votre main droite et y puiser avec confiance tout ce qui me fait défaut pour le progrès de mes vertus et s'y trouve déposé avec abondance à mon intention. »

« Alors, baisant les cinq plaies vermeilles du Seigneur, elle répétait cinq fois cette prière : "Salut, Jésus époux, en qui fleurit la joie de la divinité, vous apportant l'hommage de tout l'univers, je vous embrasse et pose mon baiser sur votre blessure d'amour." Et sa peine allait comme se dissipant à chaque prière aux plaies du Seigneur et la douce joie de la piété lui était son réconfort »[3].

Les signes de l'amour

La dévotion à l'humanité du Christ va sortir des cloîtres cisterciens avec saint François d'Assise († 1226) et ses franciscains.

De François, rappelons qu'il fut le premier stigmatisé connu : deux ans avant sa mort, il reçut dans son corps les marques des plaies de Jésus en croix. On sait combien il fut « populaire » dans la chrétienté. Cet événement si parlant amena beaucoup d'amoureux et surtout d'amoureuses du Christ à désirer voir imprimés dans leur chair « les cinq signes de l'amour ». Moins connue est la dévotion de sainte Claire d'Assise († 1253). Sur le point de mourir, elle se fait lire la prière qu'elle aimait réciter : « Dieu tout-puissant et éternel, qui, dans les cinq plaies de ton Fils, a racheté le genre humain, donne à ceux qui t'en supplient que, vénérant chaque jour ces blessures, ils soient gardés par son sang précieux de la mort subite et de la mort éternelle. » Cette prière conclura un petit office composé de cinq prières à chacune des cinq plaies, d'autant de *Pater* et d'*Ave* et de ce répons : « Que les cinq plaies de Dieu soient mes médecines. Que les cinq plaies me sauvent de la ruine. Donne la paix, ô Christ, par tes cinq plaies. »

Quant à Angèle de Foligno († 1309), à partir de sa conversion, sa vie fut d'aimer Jésus, le « Dieu-Homme de douleur ». Le Christ de la Passion est au centre de sa visée. A propos de l'Eucharistie, Angèle n'évoque que le corps blessé, tué, non le sang. Au contraire, ses

3. *Œuvres spirituelles*, t. II, Cerf, 1968, pp. 245-247 ; t. III, Cerf, 1968, p. 213.

visions lui montrent le Christ sanglant : devant lui, elle comprend comment le pécheur est cause de ses souffrances ; elle trouve en lui la source de l'amour humble. Dans sa troisième *Instruction*, une réflexion sur la Passion, elle décrit les sept douleurs du Christ, les cinq couteaux qui le transpercent, mais ne dit rien des plaies ni du sang. Dans celle sur l'humilité, elle montre le Christ en croix, « sa tête très sainte (...) tout ensanglantée de son sang précieux », « son corps entier (...) transpercé par une lance et tout ensanglanté ». Mais surtout retenons deux grâces d'union :

« Tout éveillée (...), le Christ se présenta à moi, en croix (...) Alors il m'appela et me dit de poser ma bouche sur la plaie de son côté. J'eus l'impression de voir et de boire son sang coulant de son côté, et il m'était donné de comprendre qu'en ce sang il me purifiait (...) Parfois mon âme (...) pénètre dans le côté du Christ (...) Je n'avais aucune tristesse, j'éprouvais au contraire une joie si grande qu'elle ne peut être racontée »[4].

Les cinq portes

Chez le dominicain Jean Tauler († 1361), la tonalité et le regard sont différents. Voici la fin de son sermon 54 sur l'assomption de Marie. Le résumé qu'en donne le manuscrit de Strasbourg dit : « Ne pas rechercher avec satisfaction notre repos dans quelque chose de corporel ou de spirituel, mais seulement dans notre Dieu inconnu (...) et comment nous habiterons dans deux domaines », à savoir la Divinité dans l'éternel et le Christ de la Passion en ce temps.

« Mes enfants, les plaies de notre Seigneur sont toutes guéries, sauf les cinq plaies sacrées qui doivent rester ouvertes jusqu'au dernier jour. L'éclat de la divinité qui en jaillit et le bonheur que les anges et les saints en reçoivent, tout cela est inexprimable. Ces cinq portes doivent être, ici-bas, notre héritage ; c'est par elles que nous devons entrer dans l'éternel héritage, dans le domaine de notre Père. De ces portes, le portier est le Saint-Esprit. Son doux amour est toujours prêt, pourvu que nous frappions, à nous introduire et à nous laisser aller, par ces portes, dans l'héritage éternel de notre Père. »

La fin du sermon 79 propose un exercice pour méditer la Passion. En voici quelques lignes :

4. Cf. *Le Livre d'Angèle de Foligno*, Jérôme Millon, 1995, pp. 58, 121, 195-200 et 226-229.

« Vous devez (...) vous appliquer avec toute votre ferveur à considérer les saintes cicatrices d'amour (...) Plongez votre raison dans la plaie de la sainte main droite, afin qu'elle dirige et gouverne votre homme intérieur. Réfugiez-vous ensuite, avec votre faculté d'aimer, dans le cœur divin béant et plein d'amour, afin qu'il s'y unisse à vous et qu'il détourne à fond votre amour et votre affection de tout ce qui n'est pas lui-même (...), afin qu'il vous attire pleinement à lui, et que tout cela se fasse par les saintes et adorables plaies, par son amère et grande Passion. Faites tout cet exercice avec application intérieure, mais c'est à Dieu de l'accomplir en vous tous »[5].

Chez sainte Catherine de Sienne († 1380), le sang est partout, tandis que les plaies sont rarement évoquées, à part celle du côté qui ouvre le cœur du Christ. Mais il faut bien comprendre que par le sang Catherine désigne Jésus lui-même dans son amour, dans le salut qu'il apporte, dans sa Passion et, bien sûr, dans l'Eucharistie : ce Sang-Christ donne la vie, ôte la mort, les ténèbres, les péchés ; il apporte la lumière et la vérité. Cette expression est englobante, totalisante du Mystère du Christ : le salut qu'il est, c'est son sang qui engloutit tout le cosmos. « Dans le sang du Christ » est l'en-tête habituel de ses lettres. Voici l'un de ses textes où il s'agit du troisième degré de l'amour purifié. Dieu dit :

« Je t'ai réellement représenté le corps du Christ crucifié (...) Les pieds du désir de l'âme sont arrivés au côté où ils ont trouvé le secret du cœur et ils ont connu le baptême de l'eau qui reçoit vertu du sang (...), la grâce unie au sang et mêlée au sang (...) Le fruit du sang est infini. Cela, je vous l'ai manifesté dans l'ouverture de mon côté, où tu trouves le secret de mon cœur, montrant que je vous aime plus que je ne pouvais le montrer par la peine finie (...) Pour vous le montrer, j'ai voulu que de mon côté sortent sang et eau »[6].

Ailleurs, elle assimile le pardon des péchés et le « sang jeté à la face de l'âme ». Dans ce texte, on aura remarqué que Catherine passe sans crier gare de Dieu au corps crucifié et au sang...

Terminons ces citations avec un petit texte de Jean Gerson, le bon chancelier († 1428), texte simple, humble, qui représente, mieux que les textes mystiques qui précèdent, la tonalité dominante dans les prières et des dévotions de la fin du moyen âge :

5. *Sermons*, Cerf, 1991, pp. 445 et 645.
6. Cf. *Le Dialogue*, Cerf, 1992, pp. 126-127. Cf. aussi la lettre qui relate à Raymond de Capoue le supplice de Nicolo Tuldo (*Le sang, la croix, la vérité*, Gallimard, 1940, pp. 54-58).

« Dorénavant, que nul, simple ou sans lettres, ne s'excuse de savoir bien vivre (...) quand il a devant soi et pour soi, en la représentation de la croix et du crucifix, un livre (...) où toutes les vertus sont prouvées (...) Les lettres grosses de ce livre sont les cinq plaies de notre Sauveur (...) Les menues lettres sont les autres plaies. L'enluminure est de vermillon ; c'est le précieux sang de Notre Seigneur (...) C'est le livre ouvert et le clair miroir (...) où toute perfection de vie est (...) vue. »

D'où Gerson montre qu'on y trouve comment prier, vaincre les sept péchés mortels, acquérir les sept dons de l'Esprit, les vertus cardinales et théologales, désirer les sept béatitudes et bien gouverner nos quatre passions. « Je te dis qu'au livre ouvert de cette bénie Passion tu trouveras toutes ces choses »[7].

* * *

La dévotion aux plaies du Christ est comme une partie de celle, centrale au moyen âge, qui s'attache à l'humanité du Christ Sauveur. Elle voisine celles au sang, aux instruments de la Passion, au cœur de Jésus, le chemin de croix, etc. Elle s'exprime surtout dans des prières et des pratiques. Son enracinement historique se trouve dans l'Eucharistie, mais elle tend à s'en distancer, probablement sous l'influence des spirituels et des mystiques, laquelle atteint avec retard, comme toujours, l'ensemble du peuple chrétien. Quant aux fruits qu'on en espère, ce sont le pardon des péchés, la purification intérieure des passions et du cœur, la compassion au Christ souffrant et la participation à ses souffrances. Par ses plaies, enfin, on peut aspirer à entrer dans son cœur, être uni à lui, Sauveur.

7. *Œuvres complètes*, t. VII, Desclée, 1966, pp. 143-144 (nous modernisons le vieux français).

Texte

Le secret révélé par les plaies

Saint Bernard de Clairvaux *

Où donc notre fragilité peut-elle trouver repos et sécurité, sinon dans les plaies du Sauveur ? Je m'y sens d'autant plus protégé que son salut est plus puissant. L'univers chancelle, le corps pèse de tout son poids, le diable tend ses pièges : je ne tombe pas, car je suis campé sur un roc solide. J'ai commis quelque grave péché : ma conscience se trouble, mais elle ne perd pas courage, puisque je me souviens des plaies du Seigneur, qui a été *transpercé à cause de mes fautes*. Rien n'est à ce point voué à la mort que la mort du Christ ne puisse le libérer. Dès que je pense à cette médecine si forte et efficace, la pire des maladies ne m'effraie plus.

Il se trompait donc, celui qui a dit : *Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne pardon*. Il est vrai qu'il n'était pas un membre du Christ, et que les mérites du Christ ne le concernaient pas ; il n'avait pas le droit de les revendiquer pour lui, comme un membre peut dire siens les biens de la tête.

* *Homélies sur le Cantique des cantiques*, 61,3-5 (trad. Orval, *Liturgie des Heures*, t. 1, p. 486).

Pour moi, ce qui me manque par ma faute, je le tire hardiment des entrailles du Seigneur, car la miséricorde y abonde, et elles sont percées d'assez de plaies pour que l'effusion se produise. Ils ont percé ses mains, ses pieds, et d'un coup de lance son côté. Par ces trous béants, je puis *goûter le miel de ce roc et l'huile qui coule de la pierre très dure*, c'est-à-dire goûter et voir *combien le Seigneur est bon*. Il formait des pensées de paix et je ne le savais pas. *Qui, en effet, a connu la pensée du Seigneur ? Qui a été son conseiller ?* Mais le clou qui pénètre en lui est devenu pour moi une clef qui m'ouvre le mystère de ses desseins. Comment ne pas voir à travers ces ouvertures ? Les clous et les plaies crient que vraiment en la personne du Christ, Dieu se réconcilie le monde. *Le fer a transpercé son être et touché son cœur* afin qu'il n'ignore plus comment compatir à mes faiblesses.

Le secret de son cœur paraît à nu dans les plaies de son corps ; on voit à découvert le grand mystère de sa bonté, *cette miséricordieuse tendresse de notre Dieu, Soleil levant qui nous a visités d'en haut*. Et comment cette tendresse ne serait-elle pas manifeste dans ses plaies ? Comment montrer plus clairement que par tes plaies que *toi, Seigneur, tu es doux et compatissant et d'une grande miséricorde*, puisqu'*il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie* pour des condamnés à mort ?

Tout mon mérite, c'est donc la pitié du Seigneur, et je ne manquerai pas de mérite tant que la pitié ne lui fera pas défaut. Si les miséricordes de Dieu se multiplient, mes mérites seront nombreux. Mais qu'arrivera-t-il si j'ai à me reprocher quantité de fautes ? *Là où le péché s'était multiplié, la grâce a surabondé*. Et *si la bonté du Seigneur s'étend de toujours à toujours*, de mon côté *je chanterai sans fin les miséricordes du Seigneur*. Est-ce là ma justice ? *Seigneur, je ferai mémoire de ta seule justice*, car c'est elle ma justice, puisque pour moi tu es devenu justice de Dieu.

Jean Eudes, un pionnier

Paul MILCENT c.j.m *

Saint Jean Eudes est un bérullien. Même après avoir quitté l'Oratoire, où le Père de Bérulle l'avait accueilli en 1623, il considérait le fondateur comme « un des amants les plus embrasés du Verbe incarné qui eussent paru depuis plusieurs siècles ». Dieu, disait-il, lui avait donné par ce maître « les plus grandes grâces après celles du baptême »[1]. Avec Bérulle, il avait appris à contempler toute réalité comme le Corps du Christ en croissance. Pour lui, une seule chose a du prix aux yeux du Père des miséricordes : que le Christ soit « tout en toutes choses » (*Ep* 1,23). Imprégné, comme Bérulle, de la pensée paulinienne, il estimait que chaque personne est appelée à dire : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (*Ga* 2,20). Le chemin de la conversion et de la croissance spirituelle n'avait selon lui qu'un seul but : « former Jésus en nous » (4,19), ou plutôt laisser l'Esprit de Jésus le former en nous. Tel est le projet de l'amour sans mesure que Dieu a pour le monde.

* Eudiste, historien de la spiritualité, Paris. A notamment publié : *Jeanne Jugan* (Bayard Editions, 1978), *Saint Jean Eudes* (avec J. Vénard, Desclée de Brouwer, 1999), *Saint Jean Eudes par ses écrits* (avec J.-M. Amouriaux, Médiaspaul, 2001)...

1. *Les fleurs de la Congrégation de Jésus et Marie*, I,4.

C'est cette pensée bérullienne qui se trouve exprimée, sur un mode pratique et pédagogique, dans le maître livre de Jean Eudes : *La vie et le royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes* (1636), qu'il a écrit à l'âge de trente-cinq ans environ. On pouvait penser que c'était là l'expression définitive de sa pensée.

Un langage d'amour

Mais voilà que, parvenu à sa pleine maturité, il sent le besoin de réexprimer, sur un mode plus concret et chaleureux, cette même doctrine spirituelle. Il perçoit de mieux en mieux la force expressive du mot *cœur*. Il le lisait bien souvent dans la Bible, puis dans la tradition patristique, dans les auteurs spirituels. Il cite volontiers, par exemple, un texte qu'il attribue à saint Bernard, mais qui doit être de saint Bonaventure : « Le cœur de Jésus est mon cœur, je le dirai hardiment. Car, si Jésus est mon chef [ma tête], ce qui est à mon chef n'est-il pas à moi ? Comme donc les yeux de mon chef corporel sont véritablement mes yeux, ainsi le cœur de mon chef spirituel est véritablement mon cœur. Oh ! quel bonheur pour moi, puisqu'il est certain que je n'ai qu'un cœur avec Jésus ! »[2]. Il retrouvait dans ce texte, sous le signe du cœur, la doctrine paulinienne du Corps mystique.

Le mot *cœur* a de multiples harmoniques, que Jean Eudes fera jouer habilement :

- Il dit l'*intériorité*, comme en saint Luc : « Marie retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur » (2,19).
- Il dit la *communion* : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (*Ac* 4,32).
- Il dit le plus intime et secret de l'être, « la pointe de l'esprit, par laquelle se fait la *contemplation* »[3] : « Je dors, mais mon cœur veille » (*Ct* 5,2).
- Il dit surtout l'*amour* et son mystérieux dynamisme. C'est un « langage d'amour », disait déjà Bérulle[4]. *Cœur* et *Amour* sont presque synonymes. Quand Jésus dit à ses disciples : « Demeurez dans mon amour » (*Jn* 15,9), Jean Eudes entend : « Qui demeure dans l'amour demeure en mon cœur, et mon cœur demeure en lui »[5]. Quand il voudra choisir une péricope d'évangile pour la fête du Cœur de Jésus,

2. *Œuvres*, t. VIII, p. 270.
3. *Ibid.*, t. VI, p. 35.
4. *Elévation sur sainte Madeleine*, Cerf, 1987, p. 78.
5. *Ibid.*, t. XI, p. 466.

il prendra les paroles du discours après la Cène où le Seigneur parle de son amour (*Jn* 15,9-17). Le mot *cœur* n'y est pas employé.

• C'est aussi le cœur de chair, formé dans le sein de Marie et qui a rythmé l'existence historique de Jésus, résonné à ses sentiments, vivifié son service du Père. Nous y reviendrons.

Marie : un seul cœur avec le Christ

Lorsqu'il découvrit la force expressive du mot *cœur*, Jean Eudes l'utilisa d'abord avec saint Luc pour parler de Marie, dont le *cœur* était tout habité par le Christ, animé et vivifié par le Christ — lieu et symbole d'une mémoire secrète et précieuse, d'une action continue et bienfaisante de l'Esprit, d'une attention aimante, d'une disponibilité totale, d'une communion. Peu à peu va mûrir en Jean Eudes le projet de créer toute une liturgie, un office et une messe en l'honneur du Cœur de Marie, ou plutôt de « Jésus régnant dans le Cœur de Marie, notre amour et notre vie », selon la formule de l'invitatoire.

Détachons quelques facettes de cette œuvre :

• Jésus dit à sa Mère, avec les paroles du *Cantique des cantiques* : « Mets-moi comme un sceau sur ton cœur. Fort comme la mort est Amour ! » (8,6). L'Amour a saisi la vierge Marie qui s'engage totalement dans le projet du Père.

• La collecte célèbre la vie de Jésus et de Marie en un seul Cœur, et demande que nous n'en ayons aussi qu'un seul entre nous et avec eux.

• Déjà, il a remarqué une parole lumineuse, dont il fera d'innombrables usages : « Faire la volonté de Dieu *corde magno et animo volenti*, avec amour et de grand cœur » (*2 M* 1,3). Nous retrouverons la formule « grand cœur » un peu plus loin.

• Il contemple le cœur comme un autel, l'autel d'un sacrifice où l'être se laisse embraser et consumer par l'amour. Comme le dit une antienne : « Le Christ Jésus s'est offert au Père du ciel une seule fois sur l'autel de la croix, et bien des fois sur l'autel du Cœur de Marie. »

• Tout au long de cet office, Jean Eudes admire et célèbre Jésus vivant dans le cœur de sa mère, Jésus et Marie unis en un seul cœur par l'amour en une communion profonde ; ou encore, comme il le dit dans la belle salutation *Ave Cor sanctissimum* : « le Cœur très aimant de Jésus et de Marie ». *Cœur* est au singulier.

• Les années 1640, où Jean Eudes conçut et rédigea cet office de « Jésus, Cœur de Marie », furent des années de ferveur, de foi heureuse

et créatrice. Suivirent une vingtaine d'années plus âpres, dominées par des luttes et des épreuves, où la prière se fit désertique. Puis, de nouveau, une période de jaillissement et de créativité intense.

La fête du Cœur de Jésus

Il avait environ 65 ans lorsqu'il se sentit soulevé par un nouveau souffle, et entreprit de composer l'office et la messe du Cœur de Jésus.

Ici, il contemple le cœur du Seigneur non plus en Marie ou à travers Marie, mais en lui-même, comme jaillissement de l'Amour créateur, comme don de l'Amour sans mesure de notre Dieu. C'est d'abord le cœur de chair, le cœur battant qui animait le corps du Seigneur ; ce cœur que la philosophie traditionnelle magnifiait comme la source de la vie et le « siège des passions de l'âme » ; ce cœur dont le disciple bien-aimé écoutait le rythme vital, y « buvant à longs traits l'Evangile de l'Amour » ; ce cœur fut enfin percé par la lance, ultime symbole de l'Amour qui s'est livré jusqu'à l'extrême et a laissé sourdre pour nous la source d'eau vive.

Au symbolisme du cœur est souvent associé celui du feu. Le Cœur du Christ est un brasier, une fournaise, où se consume dans le feu de l'amour celui qui veut bien s'y livrer en aimant ses frères et son Dieu. L'humble amour par lequel on dit oui à ses frères de tous les jours est comme une « mort de feu ». Et l'appel à cet amour quotidien, attentif et discret, toujours recommencé, est « la loi de feu de notre communauté ». Beaucoup de psaumes sont relus à partir de ce langage du cœur. Ainsi le *Ps* 18, éclairé par cette antienne : « Le Christ Jésus, sorti du sein du Père par un excès d'amour, exulte comme le champion qui va prendre sa course ; et rien n'échappe à la chaleur de son amour. »

Le cœur est *centre* et *lien*. « Centre de la Croix », d'abord. Centre de l'univers, « lien de la terre et du ciel ». Il est le cœur du monde. Cette image se développe parfois avec des accents quasi teilhardiens : « Cœur enflammé, diffuse-toi par tout l'univers ! » Le Cœur du Christ, cœur immense, nous est donné, et, en lui, *tout* nous est donné. Même si nous ne percevons que nos propres étroitesses, si nous souffrons de ne pas savoir aimer, nous pouvons hardiment dire que nous aimons par ce « Cœur nouveau » qui nous est donné (cf. *Ez* 36,26). En redisant avec le *Ps* 110 : « Je te louerai, Seigneur, de tout mon cœur », Jean Eudes comprend : « de tout mon *grand* cœur », de ce cœur qui saisit la totalité du monde dans l'élan d'un amour parfaitement filial. Ce cœur

est mien. « Tout m'a été donné par le Père, dit un répons de l'office. Et le Père a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. Ainsi, tout ce qui est à vous est à moi, et tout ce qui est à moi est à vous. Offrez-moi vos cœurs, petits enfants, et je vous donnerai mon Cœur » (cf. *Rm* 8,32 ; *1 Co* 3,22 ; *Jn* 3,16)[6].

On le voit, antiennes et répons sont d'une grande richesse, parfois exubérante : Jean Eudes est fils de l'époque baroque. Ils dégagent, répercutent et démultiplient beaucoup d'images et de paroles autour de ce thème central : le cœur, signe d'intériorité, de communion et d'amour.

Le 20 octobre 1672

Le 29 juillet 1672, le Père Eudes adressa à tous ses confrères une lettre exultante pour les inviter à célébrer, le 20 octobre suivant, la première fête du Cœur de Jésus. Celle-ci a été préparée, dit-il, par la fête du Cœur de Marie qui est maintenant « solennisée par toute la France, et en plusieurs ordres et congrégations religieuses ». C'est elle, la vierge Marie, qui a obtenu « de son Fils bien-aimé cette faveur très signalée qu'il fait à son Eglise, de lui donner la fête de son Cœur royal »[7]. Il continue sa lettre en donnant quelques orientations pratiques, entre autres celle-ci : « Faites dîner douze pauvres au réfectoire en la veille ou surveille » de la fête — fête de l'amour, du partage. Il faut que cela se traduise concrètement, dans cette société où il y avait tant de personnes démunies qui ne pouvaient survivre que grâce au partage. On a même pu faire l'hypothèse que, plus profondément, cette religion de l'amour pouvait remettre en question tout une organisation injuste de la société : « Sous les espèces de la dévotion au Cœur de Jésus, c'est aussi l'imposante structure hiérarchique de l'ordre social et politique — et pourquoi pas religieux — qui sera comme subvertie et déconstruite par un symbole puissant et "populaire", où l'accès au monde de l'amour divin est également offert et garanti à tous »[8].

La fête fut donc célébrée au séminaire de Caen le 20 octobre 1672. Il en fut de même, presque certainement, à Coutances, Lisieux, Evreux, Rennes, bref dans tous les séminaires fondés par Jean Eudes, sauf celui de Rouen où l'évêque s'y opposa. Elle fut adoptée aussi par

6. *Ibid.*, pp. 466-467, 469-470, 473 et 477.
7. *Ibid.*, t. X, p. 459s.
8. Joseph Caillot, dans *La spiritualité du Cœur du Christ* (collectif), Vihiers, 1996, p. 37.

diverses communautés religieuses amies du Père Eudes. Ainsi, les bénédictines du Saint-Sacrement et l'abbaye royale de Montmartre l'introduisirent très tôt dans leurs propres monastères. Si bien que la butte Montmartre vit célébrer la fête du Cœur de Jésus deux siècles avant l'érection de la basilique qui domine Paris. D'autres églises, d'autres communautés, utilisèrent les mêmes textes liturgiques, parfois sans en connaître l'auteur. Il arrive qu'on en prenne quelques éléments, qui se trouvent mêlés avec d'autres. Ainsi en fut-il tout au long du XVIII[e] siècle. Même dans le courant de piété issu de Paray-le-Monial, on puisa largement dans ces œuvres liturgiques en les utilisant parfois telles quelles : les disciples de sainte Marguerite-Marie se trouvaient à l'aise avec ces textes de saint Jean Eudes.

Telle fut l'influence du Père Eudes et des offices liturgiques qu'il avait créés. C'est pour la reconnaître que les papes Pie X et Pie XI, lors de sa béatification (1909) et de sa canonisation (1925), ont proclamé Jean Eudes « Père, docteur et apôtre du culte liturgique des Cœurs de Jésus et de Marie »[9].

9. *Acta Apostolicae Sedis*, 1925, pp. 489-490 (avec la rectification p. 727).

Le message de Paray-le-Monial

Jacques Benoist *

Les portraits et le message de sainte Marguerite-Marie et de saint Claude La Colombière retiennent d'abord l'attention. Je les présente tels que je les ai perçus au travers de leurs écrits (en particulier l'autobiographie que Marguerite-Marie a rédigée), des témoignages de leurs contemporains et d'études qui leur ont été consacrées (particulièrement celles d'Edouard Glotin). Je mets l'accent sur leur rencontre en 1675 qui a été la mystérieuse cause et l'étonnante conséquence de leur mission, me semble-t-il. Ensuite, un survol des approbations de l'Eglise dont ils ont bénéficié et une évocation de leur influence établiront un lien entre eux et nous. Je décrirai enfin le dévoilement de l'icône du Cœur, avant de conclure sur trois dimensions de cette spiritualité dont le centre est cœur : la *consécration* au Cœur du Christ, qui renouvelle la vie sacramentelle et théologale, son *adoration* qui centre symboliquement la relation au Christ, et la *réparation* envers lui, qui s'insère dans l'unique sacrifice eucharistique du Sauveur pour nous et les autres.

* Paris. A notamment publié aux Editions de l'Atelier : *Le Sacré-Cœur de Montmartre de 1870 à nos jours* (2 vol., 1992) et *Le Sacré-Cœur des femmes* (2000)...

Marguerite-Marie Alacoque jusqu'en 1675

Marguerite-Marie naît dans la région où elle mourra le 22 juillet 1647, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine. La figure de la pécheresse pénitente, la disciple bien-aimée du Seigneur et l'apôtre des Apôtres, marque sa vie. Elle attend le disciple bien-aimé avec lequel elle reposera sur le sein du Christ et se tiendra debout au pied de la Croix avec Marie. Elle est mystique et ascète dès son enfance et son adolescence, plutôt malheureuses. Visions et paroles intérieures du Christ accompagnent des épreuves de santé. Elle reste quatre ans sans pouvoir marcher, de ses dix à ses quatorze ans environ. Mais l'idée d'être religieuse et de devenir une fille de la Sainte Vierge lui tient à cœur, et elle prononce très tôt un vœu de virginité. Elle redouble ses pénitences corporelles qui la font « pâlir et dessécher » durant les trois jours de carnaval en réparation des péchés alors commis. Elle lit assidûment des livres qui traitent de la confession et la *Vie des saints*. Comme ces derniers, elle veut Jésus-Christ pour ami, époux, père et maître. Elle est prête à mourir avec lui pour ressusciter avec lui. Elle obtient de sa famille de pouvoir entrer en 1671 à la visitation de Paray-le-Monial et fait sa profession solennelle en 1672. Elle occupe toutes les fonctions, hormis celles de portière et de supérieure. Elle s'ouvre à la maîtresse des novices et à ses supérieures successives de sa vie spirituelle et pratique des mortifications étonnantes, dans l'obéissance.

Il faudrait ici faire état de la révolution religieuse opérée par François de Sales et Jeanne-Françoise de Chantal, Pierre de Bérulle et Barbe Acarie, Vincent de Paul et Louise de Marillac, Jean Eudes et Marie des Vallées, pour comprendre le milieu de la jeune fille et la vie de cette communauté. Contentons-nous de quelques exemples. Telle œuvre du fondateur de l'Oratoire était lue au réfectoire. La fête du Cœur de la Sainte Vierge était célébrée dans le diocèse d'Autun à l'initiative de saint Jean Eudes, héritier en cela d'une pratique médiévale.

Lors de sa célébration à la visitation, Marguerite-Marie a la vision de cœurs unis, celui du Christ, de Marie et du sien. A la Saint-Jean de 1673 ou 1674, une extase en présence du Saint Sacrement exposé la fait participer au repos du disciple bien-aimé sur la poitrine du Seigneur, dans le sillage de sainte Gertrude dont les œuvres traduites et imprimées se diffusent abondamment depuis le siècle dernier et dont la fête est inscrite au martyrologe bénédictin en 1674 et romain en 1678. Ses propos sur la dévotion au Cœur du Christ, réservée selon

elle pour les temps de refroidissement de la charité, sont alors considérés comme prophétiques.

Marguerite-Marie adore le Cœur blessé et glorieux de son Seigneur en ces temps d'ingratitude envers lui. Le Sauveur veut répandre son amour parmi les hommes qui le méconnaissent par le moyen de « la disciple bien-aimée de son sacré Cœur » à laquelle il donne un cœur enflammé par le sien. Lors d'un renouvellement de cette expérience fondatrice, elle perçoit l'appel à la communion du premier vendredi du mois et à la pratique de l'heure sainte dans la soirée du jeudi comme une suppléance à l'indifférence des disciples et de ses contemporains.

Claude La Colombière jusqu'en 1675

Le saint de Paray naît à quinze kilomètres au sud de Lyon, le 2 février 1641, dans une famille notariale, comme Marguerite-Marie. Le mystère de la Présentation de Jésus au Temple a probablement illuminé sa vie. Deux de ses frères sont prêtres et une sœur, religieuse visitandine. Les jésuites de Lyon le forment et l'accueillent dans leur noviciat d'Avignon, dès ses dix-sept ans.

Il faudrait évoquer ici la réforme de l'Eglise de France venue d'Espagne, grâce aux fils de saint Ignace et aux filles de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix. Mais, là encore, il faut se contenter de la mentionner. Claude La Colombière enseigne la grammaire et les belles-lettres dans leur collège. Il acquiert une réputation de prédicateur. On remarque son intervention lors des fêtes de la canonisation de François de Sales en 1665. Sa direction spirituelle s'inspirera de celle de l'évêque d'Annecy.

De 1666 à 1670, il étudie la théologie chez ses confrères de Paris, en étant répétiteur des fils de Colbert. Il bénéficie du renouveau apporté par Francisco Suárez à la scolastique thomiste et constate la fécondité des Pierre de Bérulle, Charles de Condren, Jean-Jacques Olier et Vincent de Paul. Louis Lallemant, « jésuite bérullien », comme l'écrit Henri Bremond, a formé ses maîtres. Le jeune prédicateur admire Bossuet, Bourdaloue et Bouhours. Il est aux premières loges pour suivre la crise de Port-Royal et du jansénisme parisien. Il est ordonné prêtre en 1669.

De 1670 à 1674, il retourne à Lyon, dans le collège où il a fait ses études, comme professeur de rhétorique, directeur spirituel des élèves et prédicateur. Il a laissé des notes de son « troisième an » et des exer-

cices spirituels qu'il a suivis à cette occasion. A l'unisson du meilleur de la spiritualité de ses maîtres et contemporains, il est attentif au sacrement du Corps de Jésus Christ et demande au « Cœur de Jésus et de Marie (...) qu'ils lui communiquent leurs mouvements ». Sa profession religieuse solennelle a lieu le 2 février 1675, le jour anniversaire de ses trente-quatre ans.

Les rencontres de 1675 et 1676

François de La Chaise, son provincial, le nomme aussitôt supérieur du collège de Paray-le-Monial, avant d'être lui-même appelé par Louis XIV à devenir son conseiller spirituel et confesseur, jusqu'à sa mort en 1709. Claude La Colombière, de plus, devient confesseur extraordinaire du monastère de la Visitation de cette ville. Il remplit ce service dès les quatre-temps du carême 1675. Lors de la confession de Marguerite-Marie Alacoque, alors qu'elle ne s'ouvre pas à lui de ses problèmes, il la retient cependant une heure et demie, au risque d'indisposer sa communauté. Les divers prêtres déjà appelés à se prononcer sur son cas n'avaient pas encouragé sa supérieure, Marie-Françoise de Saumaise, à la considérer avec respect. Marguerite-Marie ne s'était pas sentie comprise par eux. On faisait d'elle une « visionnaire entêtée, par son imagination, de ses vaines illusions ».

La situation change lors de la rencontre avec Claude La Colombière. Au cours de celle-ci, une voix lui dit : « Voilà celui que je t'envoie. » Il lui propose de revenir la voir, mais elle lui dit qu'elle s'en remettra à l'obéissance. Le jésuite, qui fait figure d'autorité, demande des renseignements sur elle à la supérieure, ignore les réserves antérieures et authentifie ce qui se passe en elle. Lors d'une messe qu'il célèbre pour la communauté, au moment de la communion, Marguerite-Marie voit son propre cœur et celui du religieux unis dans celui de Jésus, « comme frère et sœur ». Au cours de l'octave du Saint Sacrement de cette année 1675, elle perçoit le Christ lui montrant « ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé » et lui demandant l'institution d'une fête particulière le vendredi qui suit cette octave. Il lui donne Claude La Colombière pour mener à bien sa mission[1].

Mais tout cela reste entre la supérieure, la religieuse et le « parfait ami » du Seigneur pendant neuf ans. En effet, il faut attendre la publi-

1. Cf. pp. 95-96 du présent numéro

cation posthume en 1684 des notes qu'il rédige en 1677 à Londres et dans lesquelles il relate ces rencontres pour que celles-ci soient connues de la communauté et du public. En attendant, on constate que le message de Paray qui propose une réconciliation entre les chrétiens infidèles et le Christ est apparu dans un réseau de relations qui a permis l'expérience d'une communion retrouvée et renouvelée. On pourrait même dire qu'il y a quasi coïncidence entre l'un et l'autre. C'est pourquoi on aimerait connaître davantage les contacts établis entre ce jésuite et cette visitandine durant les dix-huit mois de leur vie dans la ville de Paray, les messages du Christ transmis par l'une à l'autre et les conseils du confesseur à la pénitente. Par exemple, la consigne d'écrire sa vie par elle-même a porté son fruit et a donné un trésor à l'Eglise.

Dans le sillage des rencontres

L'interaction de leurs relations — de celles avec la supérieure (qui a changé entre-temps) et de celles de chacun avec son Seigneur — continue par correspondance durant les six ans qui suivent les merveilleuses rencontres fondatrices de 1675-76. Claude est nommé, à l'automne 1676, chapelain de la femme du futur Jacques II qui régnera trois ans sur l'Angleterre (1685-88). La jeune Béatrice d'Este qui a épousé le duc d'York voulait être visitandine. Elle fait très bon accueil à l'enseignement de son prédicateur ordinaire et sera la première princesse d'Europe à solliciter du pape l'établissement de la fête du Sacré-Cœur. En effet, durant ses deux ans de ministère à Londres, Claude se fait le propagandiste du message transmis par Marguerite-Marie à l'unisson de l'enseignement qu'il avait reçu. Un autel est dédié au Cœur de Jésus dans la chapelle où il prêche. L'esprit de la nouvelle dévotion transparaît discrètement dans quelques-uns de ses sermons à la Cour ou dans sa correspondance avec ses dirigés, surtout des femmes. Il suggère la communion réparatrice des premiers vendredis du mois et la pratique de la consécration au Cœur de Jésus.

La Colombière est atteint de tuberculose et, après un emprisonnement et une expulsion à l'automne 1678, il rejoint Lyon par petites étapes en passant dix jours à Paray. Pendant deux ans dans la capitale des Gaules, il se prépare à mourir et initie quelques jeunes jésuites à la spiritualité écrite en lettres de feu dans le cœur de Marguerite-Marie. Celle-ci obtient qu'il vienne à Paray en septembre 1681 et y reste jusqu'à son grand départ, le 15 février 1682.

Les débuts de la moisson

Les rapports de Marguerite-Marie avec sa communauté sont tendus jusqu'en 1684, année de la nomination d'une nouvelle supérieure, Marie-Christine Melin, et de la publication des œuvres de Claude où il est question des apparitions du Christ à sa sœur spirituelle, de celle de 1675 en particulier. En 1677, la voyante avait connu des affrontements avec certaines visitandines qu'elle avait transformés en sacrifices et au sein desquels elle avait trouvé sa vocation victimale. En revanche, en 1684, elle devient assistante et maîtresse des novices. Elle peut faire pratiquer, dès 1685, les consécrations à ce Cœur selon des formules qui s'inspirent des textes de Claude et en présence d'un dessin qui décline les armes de la Visitation. Elle y remplace le cœur du fidèle par le Cœur de Jésus, selon ce qu'elle l'avait perçu dans ses visions. Sa communauté lui emboîte le pas le vendredi 21 juin 1686, le vendredi après l'octave du Saint Sacrement.

Il s'agit maintenant pour Marguerite-Marie de susciter la perpétuité de son expérience d'union de son cœur avec celui de Claude dans ceux de Jésus et Marie. On a remarqué que plus d'une fondation religieuse comprend un pendant masculin et un pendant féminin. Ce n'est pas le cas de la Compagnie de Jésus et de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie. Aussi voit-elle, le 2 juillet 1688 (alors jour de la fête de la Visitation), dans une apparition, la Sainte Vierge présenter le Cœur de son Fils à François de Sales accompagné de ses filles et à Claude La Colombière, entouré de ses frères : à charge aux unes et aux autres d'en faire connaître les inépuisables richesses. Dès lors, des visitandines et des jésuites vont diffuser cette nouvelle façon de prier.

Marguerite-Marie meurt dans la paix le 17 octobre 1690, même si toutes ses démarches n'ont pas été couronnées de succès. On pense par exemple à son souhait de voir Louis XIV imiter Louis XIII en consacrant son royaume au Cœur du Christ, comme ce dernier l'avait consacré à Marie.

Les approbations ecclésiales

Des institutions de fêtes liturgiques concernant le culte rendu aux Cœurs de Jésus et de Marie, des béatifications et des canonisations jalonnent le sillage de Marguerite-Marie et de Claude, sans oublier Gertrude ou Jean Eudes, et relient notre XXI^e^ siècle commençant au XVII^e^ siècle finissant. Des demandes à propos des deux cultes sont

déposées auprès du Saint-Siège dès les années 1690. Mais il faut attendre 1765 pour qu'il accorde la possibilité de célébrer la fête du Cœur de Jésus aux diocèses qui en font la demande et 1805 pour la fête du Cœur de Marie dans les mêmes conditions.

L'ouverture du procès de béatification de Marguerite-Marie a lieu en 1824. Le succès de la médaille miraculeuse dédiée aux deux cœurs par Catherine Labouré et la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie en 1854, dont la fête avait été étendue à toute l'Eglise en 1708, conduisent à l'approbation d'une messe du Cœur immaculé de Marie en 1855 et à l'obligation pour l'Eglise universelle de célébrer la fête du Sacré-Cœur de Jésus en 1856. Marguerite-Marie est béatifiée en 1864 et, en 1874, a lieu l'ouverture du procès de Claude. En 1875, une consécration au Cœur du Sauveur est proposée par Pie IX à tous les catholiques. Léon XIII fait bon accueil aux demandes de Marie du Divin Cœur (béatifiée en 1975), religieuse du Bon Pasteur, congrégation fondée par Jean Eudes, et consacre en 1899 le monde et le XX^e^ siècle au nouveau symbole de l'amour du Christ.

Jean Eudes est béatifié en 1909 et canonisé en 1925, alors que Marguerite-Marie le précède sur les autels en 1920. Claude les rejoint en 1929. Benoît XV en 1921 institue une fête facultative du Cœur eucharistique le jeudi dans l'octave de la fête du Sacré-Cœur, comme le réclamait Sophie Prouvier en 1854. Pie XI associe étroitement en 1928 les cultes du Sacré-Cœur et du Christ Roi. Durant l'entre-deux-guerres, le culte du Cœur immaculé de Marie se répand grâce aux apparitions de Fatima (1917). Pie XII consacre le genre humain à ce Cœur immaculé en 1942 et étend à l'Eglise universelle sa fête qui clôt alors l'octave de l'Assomption. Son encyclique *Haurietis aquas* (1956) devient la charte de la spiritualité du Cœur.

Au temps où le concile Vatican II ne mentionne qu'une fois le cœur humain de Jésus comme signe de son amour pour les hommes, Paul VI maintient en 1969 la fête du Sacré-Cœur, mais sans la reporter au dimanche qui suit comme il fait pour la fête du Corps et du Sang du Christ. La fête du Cœur eucharistique de Jésus disparaît. Celle du Cœur immaculé de Marie change de place : le samedi après le vendredi du Cœur du Christ l'accueille, comme le demandait la voyante de Fatima. Jean-Paul II ouvre son pontificat par des encycliques qui mentionnent abondamment le cœur de l'homme et font seulement allusion aux deux cœurs en question[1]. Il relance la mission de la

1. *Redemptor hominis* § 9 ; *Dives in misericordia* § 9 et 13.

Compagnie concernant le Cœur de Jésus lors de la venue à Paray-le-Monial en 1986. Claude La Colombière est canonisé en 1992. Hélène Kowalska (en religion Marie-Faustine du Très Saint-Sacrement), de la congrégation de Notre-Dame de la Miséricorde, est béatifiée en 1993 et canonisée en 2000. Son message, qui avait déjà inspiré l'encyclique de Jean-Paul II portant ce nom, s'épanouit dans l'établissement d'une fête en l'honneur de la miséricorde divine célébrée le jour de l'octave de Pâques. La mémoire du Cœur immaculé devient obligatoire en 1996. Le 8 octobre 2000, le pape, qui marque discrètement le centenaire de la consécration du monde au Sacré-Cœur, renouvelle solennellement lors du jubilé des évêques celle au Cœur immaculé qu'il qualifie d'acte de confiance en la Vierge Marie. Il a préparé cette prière par la publication complète du texte du message aux bergers béatifiés, François et Jacinte Marto, en mai 2000.

L'histoire des cœurs en est là. Que peut-on en dire au cours de l'étape actuelle de cette histoire inachevée ?

Le dévoilement de l'icône du cœur

L'Eglise célèbre donc chaque année les richesses insondables de la miséricorde divine au cœur de sa Pâque et l'inépuisable fécondité du sacrement du Corps, du Sang et du Cœur de son Sauveur dans le sillage de l'acte sacramentel fondateur de la Pentecôte. Les événements de la vie de Marie sont récapitulés dans la fête de son Cœur et accompagnent ceux du Sauveur. Ce dispositif, qui s'est développé au cours du deuxième millénaire de grâce, peut encore changer. Mais qu'enseigne-t-il tel qu'il est ? Ne peut-on montrer qu'il est comme le troisième temps d'une explicitation du mystère du salut rapporté en plénitude par les auteurs de l'Ancien Testament, les évangélistes et Paul ? Les événements créateurs et sauveurs, récapitulés dans la conception virginale, la vie de Jésus et particulièrement la célébration du cénacle, l'agonie de Gethsémani, la mort en croix et la résurrection, sont inépuisables dans leur réalité efficace et leur symbolisme. Les hommes sont blessés en leur cœur par le péché. Le juste des psaumes reçoit de Dieu un cœur nouveau. Jésus aime son Père et les hommes avec un cœur d'homme. On peut montrer la centralité, dans le dessein salvifique, de la confrontation du témoin oculaire et du côté transpercé d'où sortent le sang et l'eau.

Les Ecritures constituent le premier temps de ce dévoilement et contiennent tous les suivants. Les Pères et les conciles œcuméniques

du premier millénaire de grâce appartiennent au deuxième temps. Leur réflexion sur la constitution du mystère du Verbe incarné et rédempteur est couronnée par l'affirmation d'une volonté humaine dans le Christ conjointe à sa volonté divine et par la défense des icônes. Ces éléments de la foi explicitent et fondent les données scripturaires dont on a montré la centralité. Dans le monde du Moyen Age latin et le monde occidental moderne et contemporain, ouvert sur le monde entier, le dispositif existant en l'an 2000 s'est mis en place. Il prétend être « précontenu » (Pie XII) dans le dispositif fondateur dont témoignent les écrivains inspirés et les Pères, tout en étant une explicitation par l'Eglise des richesses inépuisables du Christ à l'instigation d'expériences mystiques, féminines surtout.

La prise en compte dans la liturgie et la théologie, après un discernement indispensable, des révélations privées caractériserait le troisième temps du dévoilement de l'icône du cœur et correspondrait à une « civilisation du cœur » (Jean Nagle) qui s'étend du XII^e^ au XVIII^e^ siècle. Que ce troisième temps soit fini ou non, que le dévoilement des richesses infinies de l'amour du Christ se fasse dans un quatrième temps par le symbole du cœur ou un autre, il est possible aujourd'hui, au milieu des messagères et des messagers que l'Eglise célèbre, de considérer leur message qui s'énonce en trois points : d'abord, l'amour de consécration envers le Christ ; ensuite, étroitement liées entre elles, l'adoration de son Cœur et la réparation qui lui est due.

Consécration, adoration, réparation

Tant au XVII^e^ qu'au XXI^e^ siècle, la pratique de la consécration au Cœur de Jésus ne se substitue pas aux sacrements et aux vertus théologales, mais elle permet de mieux les vivre. Elle souligne dans la vie chrétienne la relation qui est amour ineffable entre le rédempteur et le fidèle. L'un y manifeste le don infini de lui-même, l'autre y répond en un « retour d'amour » dont la source et le terme sont hors de lui-même et, en même temps, au plus intime de lui-même. Il n'y a consécration qu'à Dieu et à l'Homme-Dieu dans leur Esprit par diverses médiations plus ou moins immédiates : le Cœur humain et vivant de Jésus et sa représentation symbolique, Marie, son Cœur lui aussi glorieux et sa représentation.

Cet acte de confiance, comme dit Jean-Paul II, est inséparable d'un acte d'adoration qui vise le Dieu vivant, qu'on ne peut représenter et qu'il faut distinguer des idoles. Mais ce Dieu s'est révélé en se faisant

vraiment un homme qu'on peut représenter par des icônes. Le Christ ainsi rendu visible pour aujourd'hui dispose de certains symboles pour caractériser ses réalités invisibles, divine et humaine. Son âme ou son esprit, son psychisme ou sa psychologie, son intelligence, sa volonté et ses sentiments, unis à son corps, peuvent être représentés par un cœur. Si l'Eglise s'est prononcée sur la légitimité de l'adoration du Cœur, organe du Christ désormais glorieux, elle ne s'est jamais liée à un graphisme particulier. La vénération de telle image sert seulement de vecteur à l'adoration de la réalité humano-divine de Jésus en sa totalité comme en ses parties unies entre elles dans la personne du Fils.

La consécration au Cœur de Jésus qui souligne la vie sacramentelle et théologale du fidèle et l'adoration de celui-ci qui met l'accent sur l'objectivité de cette relation s'unissent et se dépassent dans la réparation envers ce Cœur. Le fidèle qui est bénéficiaire de l'acte rédempteur du Christ en devient coopérateur par sa grâce. Le martyre est le paroxysme de cet achèvement de la passion du Christ pour son Corps qui est l'Eglise (*Col* 1,24). Les diverses mortifications des chrétiens et des chrétiennes, des moines et des moniales, y participent à leur façon pour leur propre sanctification et le salut du monde. Un François d'Assise a explicité une certaine compassion aux souffrances de son Sauveur et ému la chrétienté. Les saints modernes et contemporains, ceux de Paray-le-Monial et bien d'autres, répondent à l'amour du Christ non seulement pour eux mais aussi pour les baptisés qui semblent ne pas en tenir compte. L'acte réparateur, qu'il vise la miséricorde ou/et la justice divines, participe à l'acte rédempteur du Christ, dont aucune génération ne saurait épuiser la fécondité et que toutes actualisent selon leur vocation jusqu'à son retour.

***

Les messagers des Cœurs de Jésus et de Marie, qui n'oublient jamais ceux des saints et des fidèles, proclament que le message et l'œuvre du Christ ne se comprennent et ne se reçoivent que dans une alliance des personnes divines et des personnes humaines. Ils sont conscients que leur façon de faire n'a pas toujours existé. Mais ils savent que l'Eglise tire du neuf et de l'ancien du trésor reçu de son Seigneur et qu'elle capitalise ses découvertes au cours des siècles. Sa liturgie porte en elle des témoignages des générations précédentes, tout en étant ouverte aux cultures d'aujourd'hui et de demain. La fête

du Cœur de Jésus, précédée par celle de son Corps et de son Sang et suivie par celle du Cœur de Marie, est le signe d'un Dieu qui s'est révélé par Jésus dans l'Esprit une fois pour toutes sous Ponce Pilate et qui, en même temps, donne sa mesure de froment à chaque génération selon ses besoins, sans jamais se renier lui-même.

Daniel DIDEBERG

Contempler le Cœur du Christ

Au pied de la Croix, Marie et Jean ont contemplé le Cœur du Christ transpercé. A leur suite, au fil des siècles, de nombreux croyants ont scruté le sens spirituel de cet épisode pascal en méditant les Evangiles, en particulier celui de Jean, le disciple bien-aimé. En reprenant cette démarche contemplative et spirituelle, cet ouvrage propose aux chrétiens une approche kérygmatique du mystère du Christ : l'icône du Cœur transpercé résume, en effet, l'Acte du Christ mort et ressuscité pour le monde entier.
Neuf reproductions en couleur d'œuvres religieuses viennent rythmer la méditation.

«Un livre empreint d'une riqueur d'amour et de charité qui éclate également dans le choix de très belles illustrations»
(Lettre de Ligugé)

«Un petit livre d'une haute qualité spirituelle»
(Lettre de Maredsous)

• Editions *fidélité* • coll. «Au souffle de l'Esprit» •
• 14,5 x 21 cm • 112 pages • dos carré cousu • ISBN 2-87356-170-X • 75 F •

Offrande au Sacré Cœur

Sacré-Cœur de Jésus,
apprenez-moi le parfait oubli de moi-même,
puisque c'est la seule voie
par où l'on peut entrer en vous.
Puisque tout ce que je ferai à l'avenir
sera à vous,
faites en sorte que je ne fasse rien
qui ne soit digne de vous.
Enseignez-moi ce que je dois faire
pour parvenir à la pureté de votre amour,
duquel vous m'avez inspiré le désir.
Je sens en moi une grande volonté de vous plaire
et une grande impuissance d'en venir à bout
sans une grande lumière
et un secours très particulier
que je ne puis attendre que de vous.
Faites en moi votre volonté, Seigneur ;
je m'y oppose, je le sens bien ;
mais je voudrais bien, ce me semble,
ne m'y opposer pas.
C'est à vous à tout faire,
divin Cœur de Jésus-Christ ;
vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification,
si je me fais saint ;
cela me paraît plus clair que le jour ;
mais ce sera pour vous une grande gloire,
et c'est pour cela seulement
que je veux désirer la perfection.
Ainsi soit-il.

Saint Claude La Colombière

Ecrits spirituels, Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1962, pp. 174-175.

Texte

Relation de la révélation à sainte Marguerite-Marie

Saint Claude La Colombière s.j. *

Dieu donc s'étant ouvert à la personne qu'on a sujet de croire être selon son cœur par les grandes grâces qu'il lui a faites, elle s'en expliqua à moi, et je l'obligeai de mettre par écrit ce qu'elle m'avait dit, que j'ai bien voulu décrire moi-même dans le journal de mes retraites, parce que le bon Dieu veut dans l'exécution de ce dessein se servir de mes faibles soins.

« Etant, dit cette sainte âme, devant le Saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour. Touchée du désir d'user de quelque retour et de rendre amour pour amour, il me dit : "Tu ne m'en peux rendre un plus grand, qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé." Et me découvrant son divin Cœur : "Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plus grande partie

* Texte tiré de sa retraite faite à Londres en 1677, relatant la « révélation » de 1675. Cf. *Ecrits spirituels*, Desclée de Brouwer, 1962, coll. « Christus », pp. 165-167.

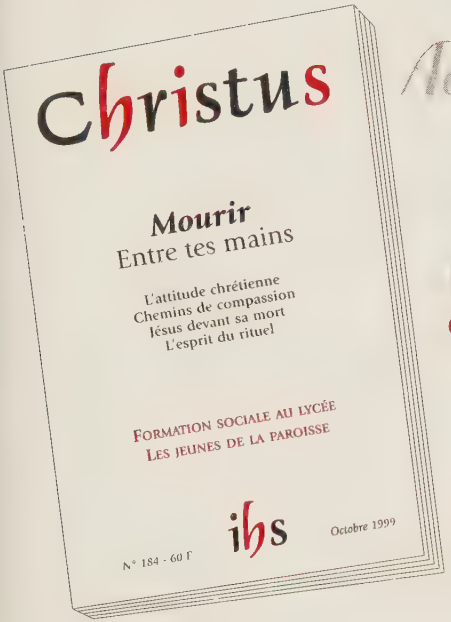
que des ingratitudes, par les mépris, irrévérences, sacrilèges et froideurs qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Mais, ce qui est encore plus rebutant, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés ! C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, communiant ce jour-là pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels ; et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur." »

« Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous ? A une si chétive créature et pauvre pécheur, que son indignité serait même capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein ! Vous avez tant d'âmes généreuses pour exécuter vos desseins. » « Eh ! pauvre innocent que tu es, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, que c'est ordinairement sur les plus petits et pauvres d'esprit sur lesquels je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes ? » — « Donnez-moi donc, je lui dis, le moyen de faire ce que vous me commandez. » Pour lors il m'ajouta : « Adresse-toi à mon serviteur N.[1], et lui dis de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin Cœur ; qu'il ne se décourage point pour les difficultés qu'il y rencontrera, car il n'en manquera pas ; mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie entièrement de soi-même pour se confier uniquement à moi. »

1. Claude La Colombière.

ABONNEZ-VOUS A

Christus



Accompagner l'homme en quête de Dieu

15% de réduction
en vous abonnant pour 2 ans
(par rapport au prix de vente au numéro)

❑ 1 an, 4 n°s - 225 F au lieu de ~~240~~ F

❑ 2 ans, 8 n°s - 400 F au lieu de ~~480~~ F

*TVA 2,1 % incluse – Tarifs valables jusqu'au 31/08/2000

Pour l'étranger voir dernière page de la revue.

❑ Je m'abonne ❑ J'offre un abonnement à :

A partir du mois de : ❑ Janvier ❑ Avril ❑ Juillet ❑ Octobre

Nom (Mme, Mlle, M.) _____

Prénom _____

Adresse _____

Code ⌊_⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ Ville _____

Pays _____ Profession _____

44066

Règlement ci-joint par :

❑ Chèque ❑ CCP ❑ CB : N° ⌊_⌊_⌊_⌊_ ⌊_⌊_⌊_⌊_ ⌊_⌊_⌊_⌊_ ⌊_⌊_⌊_⌊_ (Carte Bleue, ECMC, VISA)

Date d'expiration : ⌊_⌊_ ⌊_⌊_ Signature ▶

A retourner avec votre règlement à l'ordre de Christus :

Christus - Autorisation 13 - 75003 Paris Cedex 08 - Tél. : 01 44 21 60 99 - Fax : 0 803 803 814

Christus

Je commande le(s) numéro(s) suivant(s)

NUMEROS DISPONIBLES

- ❑ **178** Heureuses faiblesses : le courage de vivre (avr. 98 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **179** Présence de l'Esprit : des énergies nouvelles (juil. 98 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **180** La solitude, épreuve de vérité (oct. 98 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **181** La traversée des images, regarder autrement (janv. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **182** L'inquiétude, un espace pour Dieu (avril. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **183** Marie. Celle qui a cru (juil. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **184** Mourir. Entre tes mains (oct. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **185** L'homme dans la création (janv. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **186** La résistance spirituelle (avril. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **187** La lecture spirituelle (juil. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **188** Le souci de soi. Perdre sa vie pour la trouver (oct. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **189** L'épreuve du réel. Les pièges de l'imaginaire (janv. 2001 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **190** Homme et femme devant Dieu. Spiritualité féminine et masculine ? (avril. 2001 - 60 F ; étr. 67 F)

NUMEROS HORS-SERIE

- ❑ **153 HS** L'accompagnement spirituel (4e éd., fév. 92 - 272 p., 90 F ; étr. 110 F)
- ❑ **159 HS** Aimer Dieu en toutes choses (juillet 93 - 128 p., 65 F ; étr. 75 F)
- ❑ **164 HS** Le Nouvel Age (4e éd., revue et complétée, nov. 94 - 160 p., 75 F ; étr. 85 F)
- ❑ **168 HS** Affectivité et vie spirituelle (3e éd., nov. 95 - 290 p., 95 F ; étr. 115 F)
- ❑ **170 HS** Pratiques ignatiennes (mai 96 - 320 p., 120 F ; étr. 135 F)
- ❑ **174 HS** L'expérience spirituelle (mai 97 - 288 p., 95 F ; étr. 115 F)
- ❑ **178 HS** La prière (mai 98 - 288 p., 95 F ; étr. 115 F)
- ❑ **182 HS** Le Mystère de la Trinité (mai 99 - 288 p., 95 F ; étr. 115 F)
- ❑ **186 HS** Aimer davantage. Commentaires des Exercices spirituels (mai 2000 - 288 p., 90 F ; étr. 115 F)

Précisez les quantités demandées dans les cases correspondant à votre choix.
Indiquez votre adresse au recto. Merci !

Réduction : 10 % au-dessus de 10 ex., 20 % au-dessus de 50.

A retourner avec votre règlement, à l'ordre de Christus :
Christus - 14, rue d'Assas - 75006 Paris - Tél. : 01 44 39 48 48

Le Père de Clorivière et les révélations de Paray

Daniel Dideberg s.j. *

A l'aube des temps modernes, la dévotion au Cœur du Christ connaît à Paray-le-Monial un élan nouveau grâce aux révélations reçues par sainte Marguerite-Marie et authentifiées par son directeur spirituel, saint Claude La Colombière. C'est là aussi que les deux derniers nés des ordres religieux (la Compagnie de Jésus et la Visitation Sainte Marie) reçoivent la mission de propager cette dévotion [1]. Sa pointe spécifique, « c'est le désir de rendre amour pour amour à l'amour rédempteur bafoué et méprisé (en particulier dans l'eucharistie) par ceux-là même qui auraient dû davantage l'aimer (c'est-à-dire les consacrés) » [2]. Cette *redamatio* réparatrice s'exprime par des pratiques bien connues : l'heure sainte, chaque nuit du jeudi au vendredi ; la communion réparatrice du premier vendredi du mois ; la

* Directeur des éditions Lessius, Bruxelles. A publié : *Contempler le cœur du Christ* (Fidélité, 1999). Nous reproduisons, avec l'aimable autorisation de son rédacteur en chef, la majeure partie d'un article paru dans *Vie consacrée* (1997, n° 6) et d'abord publié en italien dans le collectif *Il cuore di Cristo Luce e Forza* (Rome, 1995, pp. 109-113).

1. Marguerite-Marie, Lettre LXXXIX, pp. 303-307.
2. Edouard Glotin, « Le signe de la nouvelle évangélisation », *Feu et Lumière*, n° 16, juin 1989.

fête annuelle du Sacré Cœur, le premier vendredi après l'octave du Saint Sacrement.

L'essor de la nouvelle dévotion et ses vicissitudes ont-ils retenu l'attention de Clorivière ? Ont-ils marqué sa spiritualité du Cœur du Christ[3] ? Ses écrits attestent une influence du message de Paray : les premiers concernent sa vie de jésuite jusqu'à la suppression de l'Ordre (1756-1773) ; les autres se rattachent à la fondation, en 1791, des sociétés du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, auxquelles il consacre ses forces jusqu'en 1814, date où il rétablit la Compagnie de Jésus en France. En dehors de ces deux périodes, l'œuvre de Clorivière comporte peu d'allusions à la dévotion au Cœur du Christ.

Le sermon sur le Sacré Cœur

Contemporain de la *Neuvaine* de 1770, c'est le sermon inédit sur le Sacré Cœur qui fournit plus de données sur la dévotion parodienne. De ce texte, nous possédons une double version inachevée qui présente quelques lacunes, ajouts, répétitions. Nous suivrons la version française qui est la plus complète, en relevant quelques variantes de la version anglaise. En citant *Jn* 21,20, le début du sermon évoque la figure de saint Jean, le disciple bien-aimé, qui, à la dernière Cène, reposa « sur le sein de Jésus, près de ce Cœur Sacré » : « C'est là, dans ce Cœur Sacré, disent les saints, qu'il puise cette douceur, ce feu de la charité, ces lumières sublimes qui se sont répandues dans tous ses écrits et qui le distinguent de tout autre. » Il a mérité « le titre glorieux d'Apôtre du divin amour ». Comme le disciple bien-aimé, tout chrétien peut découvrir l'amour du Christ :

> « Il semble que notre iniquité, maintenant arrivée à son comble, loin d'exciter son indignation et ses vengeances, l'ait porté au contraire à nous donner des nouvelles et de plus tendres marques de son amour. Il lui a plu de nous découvrir avec plus de clarté des richesses de son Cœur immense qui étaient en quelque sorte jusqu'ici cachées dans son Cœur ou du moins n'étaient connues que d'un petit nombre d'âmes choisies à qui cette faveur paraissait réservée. Ce divin Cœur est maintenant ouvert à tout le monde. Nous pouvons y entrer, nous pouvons y puiser à pleines mains les trésors de grâce, qu'il veut nous communiquer par le moyen de la sincère dévotion que nous aurons pour lui. »

3. Auteur de *Pierre de Clorivière* (Desclée de Brouwer, 1990), François Morlot, prêtre de la société du Cœur de Jésus, a mis généreusement à ma disposition toute sa riche documentation sur le thème étudié. Je tiens ici à le remercier vivement de son aide précieuse.

Avant d'exposer l'objet de la dévotion et sa fin, Clorivière s'attache d'abord et surtout à démontrer son origine divine :

« On reconnaît qu'une dévotion a Dieu pour auteur, lorsqu'elle est fondée sur quelque révélation particulière qu'il en a faite, lorsqu'elle a quelque chose de merveilleux dans ses progrès, lorsqu'enfin le Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ, y a mis solennellement le sceau de son approbation. »

Reste à prouver que la dévotion au Sacré Cœur répond à ces trois critères. Pour établir le caractère révélé de cette dévotion sont d'abord examinés « la personne à qui cette révélation a été faite, la conduite de Dieu sur elle, sa sainteté reconnue, l'examen qui en a été fait, le témoignage des personnes les plus dignes de foi qui en assurent unanimement la vérité ; enfin l'accomplissement de la promesse que cette révélation contient ». Quelle est la personne à qui cette révélation a été faite ?

« Notre Seigneur qui a coutume de se servir des instruments les plus faibles pour opérer les plus grandes choses, voulant découvrir au monde la dévotion à son Sacré Cœur, daigna pour cela jeter les yeux sur une jeune vierge[4], simple et ignorante, mais ornée de toutes sortes de vertus, et qu'il avait prévenue dès l'enfance de ses plus douces bénédictions. A l'âge de vingt ans, elle était religieuse de la Visitation[5], après avoir passé sa première jeunesse dans l'obscurité d'une campagne. Peut-on s'imaginer qu'une telle personne ait voulu tromper et en imposer au monde ? Mais n'a-t-elle point été trompée ?

Peut-être aurait-on quelque sujet de l'appréhender, si la révélation que notre Seigneur lui fit de son Sacré Cœur ne lui avait été réitérée à diverses reprises. Mais non seulement elle en fut favorisée plusieurs fois, mais on peut assurer après le témoignage de tous ceux qui ont parlé de cette servante de Dieu, que sa vie n'était, ainsi que celle des Gertrude et des Thérèse, qu'un tissu de faveurs et de dons singuliers avec cette différence bien remarquable que les siennes tendaient toutes à un même but, je veux dire à l'honneur du Cœur de Jésus. Mais ce à quoi l'on doit faire le plus attention, c'est que les effets de ces faveurs étaient tout à fait divins. Plus elle en était favorisée, plus elle était humble ; plus elle était embrasée d'amour. Ces dons ne servaient qu'à la rendre plus soumise envers ses supérieurs et ceux qui avaient le soin de son âme, et à lui faire pratiquer en tout tous les actes héroïques de vertus. Ce sont les marques non équivoques par où l'on peut discerner qu'elle était sous la conduite de l'Esprit de Dieu, et non pas trompée par les illusions du démon

4. La version anglaise mentionne ici le nom de « Marguerite-Marie Alacoque ».
5. La version anglaise indique ici que « le monastère de la Visitation » est « situé dans une petite ville de France, appelée Paray ».

ou celles de son imagination (...) Je ne dis rien des miracles, juridiquement approuvés, par lesquels il a attesté la sainteté de sa servante, et comme mis le sceau aux faveurs qu'il lui avait faites. »

Parmi les révélations que reçut Marguerite-Marie, Clorivière n'en retient que les deux principales à ses yeux. La première est la « grande révélation » de juin 1675, un jour de l'octave du Saint Sacrement, où le Christ exprime sa plainte de l'ingratitude des hommes devant son amour, en particulier dans l'Eucharistie. Il demande qu'une fête soit célébrée, le premier vendredi après l'octave du Saint Sacrement pour honorer son Cœur « en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable »[6]. La seconde révélation est celle du 27 décembre 1673 ou 74, le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste[7]. Lors de cette apparition, le divin Cœur de Jésus avec sa plaie béante est présentée à la visitandine « comme dans un trône de feu et de flammes », environné d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix. Elle reçoit la révélation que le Christ doit être honoré « sous la figure de ce Cœur de chair dont il voulait que l'image fût exposée en public »[8].

Ces révélations divines ont été authentifiées par « des personnes éclairées et prudentes » : le « saint et savant archevêque de Sens qui a écrit la vie de la servante de Dieu » (il s'agit de Languet de Gergy[9]), le « P. de la Colombière »[10], « tant d'auteurs respectables dont quelques-uns ont traité de la dévotion du Sacré-Cœur, qui font tous mention de ces révélations » (sans doute Croiset[11] et Galliffet[12]) ; « une infinité de pieux évêques dans toute la chrétienté qui sur la foi de ces révélations ont encouragé dans leurs diocèses respectifs la dévotion dont nous parlons ».

La deuxième preuve de l'origine divine de la dévotion au Sacré-Cœur est son essor rapide et merveilleux :

6. La version anglaise est ici plus développée que la version française.
7. Pour cette apparition, cf. E. Glotin, « Un jour de saint Jean l'evangéliste » dans le collectif *Sainte Marguerite-Marie et le message de Paray-le-Monial*, Desclée, 1993, pp. 211-267.
8. Comme le montre la version anglaise plus développée, Clorivière suit pour cette apparition le texte de Croiset (pp. 477-479).
9. Vicaire général d'Autun, il entreprend en 1715 le procès canonique de la visitandine de Paray. Devenu évêque de Soissons, il écrit en 1729 la première *Vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie*.
10. « Un homme d'une rare sainteté de vie et très connu pour son talent de prédicateur », note la version anglaise.
11. Il publie en 1689 *La dévotion au Sacré-Cœur de N.S.J.-C.* L'édition de 1691 est augmentée d'une *Vie de sainte Marguerite-Marie*.
12. Il publie d'abord en latin puis en français *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ* (1733).

« Ne voyons-nous pas la dévotion au Sacré Cœur de Jésus se répandre dans tout l'univers, jusqu'aux extrémités les plus reculées du Nouveau Monde ? Tout retentit maintenant des louanges du Cœur adorable de Jésus. Partout sont érigées des confréries en son honneur. Tous les peuples de la terre s'empressent à recueillir les fruits d'une dévotion si salutaire. Cela seul n'a-t-il pas quelque chose de prodigieux et ne marque-t-il pas bien le doigt de Dieu, surtout si l'on considère en combien peu de temps tout cela s'est opéré, et l'opposition étrange que cette dévotion trouve d'abord à son établissement non seulement de la part du monde, mais même de la part de ceux qui faisaient profession de piété ? »

Dans le progrès de la dévotion, le recours public au Sacré Cœur lors de la peste de Marseille en 1720 joue un rôle décisif :

« Comme rien ne frappe davantage que les miracles, je ne dois pas oublier de vous faire savoir que le Seigneur n'a pas voulu que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus fût privée de cette marque sensible de son approbation. Ce fut par le moyen de cette dévotion que fut arrêtée cette peste qui vers le commencement de ce siècle désola les provinces méridionales de la France ; et l'expérience que l'on fit alors de son pouvoir servit beaucoup à l'étendre et détermina les évêques et les magistrats de plusieurs villes florissantes à faire des vœux en l'honneur du Sacré Cœur qui eurent tout le succès qu'on pouvait en espérer. Ce qui arriva à Marseille en cette rencontre est fort remarquable. C'était là que la peste régnait avec le plus de fureur. L'évêque ordonna une procession solennelle à l'honneur du Sacré Cœur, et de concert avec les magistrats, mit cette ville sous sa protection et fit vœu d'en célébrer tous les ans la fête. A peine la procession était-elle achevée que le mal cessa, et ceux même qui en étaient attaqués recouvrèrent la santé. La lettre pastorale de Mr de Belsunce, alors évêque de cette ville, est un témoignage authentique de ce fait. »

La dernière et troisième preuve de la divinité de ces révélations est fournie par « l'approbation du Souverain Pontife, le Vicaire de Jésus Christ et l'Organe de l'Esprit Saint » :

« Elle avait été déclarée, il est vrai, il y a longtemps par une infinité d'indulgences accordées dès le commencement à des confréries instituées à l'honneur du Sacré Cœur. Mais cette approbation était en quelque sorte tacite, ou du moins n'avait pas cette solennité qui commande nécessairement le respect. Cela ne se peut pas dire du décret que le Saint Père publia en 1765 à la requête des évêques de Pologne pour autoriser à en célébrer solennellement la fête. Permission que sa Sainteté déclara être portée d'étendre à tous les ordres religieux qui le demanderaient, comme il le fit en effet à plusieurs qui désirèrent cette faveur. »

Après ce long développement sur l'origine divine de la dévotion au Sacré Cœur et ses trois critères vient un bref exposé de sa nature et de sa fin :

« L'objet de la dévotion au Cœur de Jésus est ce Cœur adorable dont elle prend son nom, ce Cœur le plus saint et le plus aimable qui fut jamais, formé du plus pur sang de Marie, animé par la plus sainte âme uni à la divinité dans la personne du Verbe divin, et par là même digne de nos adorations ; le siège de l'organe de l'amour du Verbe incarné, le principal instrument des miséricordes divines, et la source de toutes les grâces que nous recevons. Ce qu'elle nous fait particulièrement considérer en lui, ce n'est pas tant sa grandeur et son excellence que son amour, amour immense et payé d'ingratitude de la plupart des hommes ; ce sont ces sentiments intérieurs et ces impressions douloureuses qu'il a voulu ressentir tout le temps de sa vie mortelle, et singulièrement dans sa passion ; ce sont enfin les preuves éclatantes qu'il nous a données de son amour, surtout dans le sacrement de nos autels. »

Faisant écho aux controverses soulevées par Galliffet, Clorivière précise l'objet de la dévotion en ces termes :

« Ce n'est pas seulement cette partie du corps de Jésus que l'on nomme son Cœur que nous prétendons honorer, quoique même à le regarder ainsi il mérite tous nos hommages, mais son Cœur vivant, son Cœur rempli de tendresse et d'amour, son Cœur enfin tel qu'il est au ciel, tel qu'il était sur la terre lorsque Jésus Christ conversait avec les hommes, tel que nous le possédons dans la sainte Eucharistie. »

Par conséquent, la fin que se propose cette dévotion, « c'est d'honorer ce Cœur par toutes sortes de moyens, en lui rendant amour pour amour, en s'efforçant d'imiter ses vertus, et en réparant les outrages qu'il reçoit au Saint Sacrement ». Le sermon s'achève par une exhortation qui présente dans sa pureté le message de Paray comme antidote du jansénisme ambiant :

« Qui peut penser au Cœur de Jésus sans reconnaître tout ce qu'il lui doit, et sans se sentir intérieurement pressé de l'aimer ? Sans gémir de l'avoir si peu aimé, de l'avoir si peu servi, si fort outragé, et sans désirer en même temps de réparer autant qu'il est en lui et ses propres négligences et celles d'autrui... Seriez-vous insensibles aux outrages que notre Seigneur reçoit de toutes sortes de personnes ? N'auriez-vous pas horreur de ces irrévérences grossières, que l'on renouvelle chaque jour dans nos temples, presque sans y faire attention ? Vous-même, vous verrait-on assister avec si peu de respect au sacrifice redoutable de nos autels ? Vous éloignerez-vous tant de temps de la table du

Sauveur du monde, qui vous sollicite de venir à lui, et qui a fait tant de prodiges pour venir vous-même à lui ? Une vraie dévotion au Sacré Cœur de Jésus vous aurait préservé de tous ces vices. »

Comme l'attestent les écrits de Clorivière que nous venons d'analyser, le message de Paray a exercé une influence indéniable sur sa spiritualité du Cœur du Christ. Comment la caractériser ? Durant la première période, celle de sa formation et du début de son ministère, le jésuite persécuté et exilé découvre et fait connaître, avec certaines de ces pratiques (Heure sainte, fête annuelle du Sacré Cœur), la *redamatio* réparatrice des révélations de Paray. Il démontre l'origine divine de la dévotion nouvelle et en souligne l'essor dans l'Eglise de son temps qui aboutit à l'approbation pontificale de Clément XIII. Dans une deuxième période[13], celle du fondateur des sociétés du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, la dévotion parodienne qui suscite l'hostilité grandissante des libertins et des jansénistes, a une portée apocalyptique : révélée au cinquième âge, elle constitue pour Clorivière la marque propre des sociétés religieuses nouvelles nées pour les temps de la fin. Au milieu d'un monde impie et hostile, les membres de ces sociétés apostoliques sont appelés à reproduire dans leurs cœurs quelque ressemblance avec les Cœurs de Jésus et de Marie.

A première vue, les deux périodes que nous venons de présenter à grands traits ont chacune leur note propre. Cependant, en passant de l'une à l'autre, on saisit peut-être ce que la spiritualité du Cœur du Christ a chez Clorivière de personnel, sinon d'original. Pour lui, le Cœur de Jésus est le symbole de l'amour ; et les chrétiens, à plus forte raison les consacrés, sont appelés, pour répondre à son amour, à se conformer à ses sentiments et à ses vertus les plus intimes. Les pratiques extérieures sont accessoires. Ainsi, Clorivière apparaît comme un trait d'union entre deux époques : le monde de l'Ancien Régime où la dévotion au Cœur du Christ reçoit une impulsion nouvelle à Paray-le-Monial et le monde nouveau issu de la Révolution française où cette même dévotion est une ressource pour les temps de la fin. De par son appartenance à l'ancienne Compagnie de Jésus, Clorivière a hérité d'une dévotion qui se rattache, entre autres, aux révélations de sainte Marguerite-Marie ; mais, en fondant deux sociétés religieuses nouvelles dans la tourmente révolutionnaire, il en découvre l'actualité prophétique pour une société et une Eglise en pleine mutation.

13. La partie de l'article concernant cette période a été omise ici (NDLR).

Questionnements

La dévotion, le sacré et le cœur

Adrien DEMOUSTIER s.j. *

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus s'est répandue comme un incendie dans l'Eglise occidentale depuis les révélations faites à sainte Marguerite-Marie vers la fin du XVII[e] siècle. L'Eglise lui a conféré une autorité particulière. Les papes en ont rappelé et en rappellent encore l'importance. Mais le discours d'aujourd'hui, s'il insiste sur le Cœur de Christ, laisse de côté le mot « sacré » qui a pris un sens ambigu dans notre société sécularisée, et il emploie avec la plus grande discrétion le mot « dévotion » devenu franchement péjoratif. Par contre, le mot « cœur » reste privilégié et le dessin qui le représente connaît un regain d'actualité. Mais suffit-il de dessiner un cœur ou d'employer le mot dans une chanson pour rejoindre ce qu'exprimaient Marguerite-Marie et ses contemporains dans les années 1680 ?

Pour mieux entendre ce que demande l'Eglise quand elle invite aujourd'hui les chrétiens à se tourner vers le Cœur du Christ, il est bon de préciser ce que voulait dire Marguerite-Marie quand elle privilégia autrefois le mot « sacré » et diffusa l'emblème du Sacré Cœur de

* Centre Sèvres, Paris. A publié chez Vie chrétienne : *Vers le bonheur durable* (1992).

Jésus. L'enseignement de Vatican II insiste sur le Mystère du Christ dans son entier et encourage une vie liturgique baptismale et eucharistique plus que les dévotions. Comment faire le passage de la fin du XVII[e] siècle à la fin du XX[e] sans trahir le sens profond du message originel et sans nous mettre à contre-courant de notre culture et des orientations données par le dernier Concile ?

Un rappel de la manière dont la visitandine de Paray-le-Monial fut amenée à dessiner un Cœur, qu'elle qualifia de Sacré, pour témoigner de celui qu'elle rencontra au plus intime d'elle-même, conduira à préciser ce que signifiaient alors le substantif « dévotion », l'adjectif « sacré », et quelle était la portée de l'emploi d'un dessin emblématique pour traduire la métaphore verbale traditionnelle du « cœur ».

Révélations et dessin du Sacré Cœur

L'autobiographie de Marguerite-Marie retrace l'essentiel de son itinéraire spirituel. Depuis son plus jeune âge, elle s'entretenait intimement avec le Seigneur. Le jour de sa profession, son expérience se précisa : « Jamais je n'avais reçu une si grande grâce, pour les effets qu'elle a opérés toujours en moi depuis. Je le voyais, je le sentais proche de moi, et l'entendais beaucoup mieux que si ce fût été des sens corporels »[1]. Ainsi accède-t-elle à un « voir » capable de précision mais qui ne suscite pas d'images mentales immédiatement traduisibles par des formes extérieures.

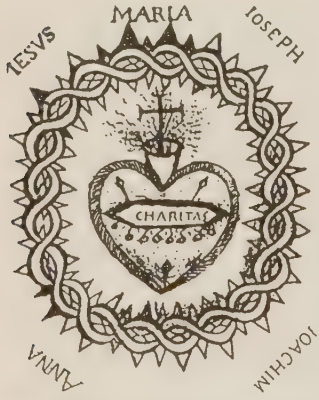
La description qu'elle fait de sa première grande révélation donne des précisions à cet égard. Saisie par la présence eucharistique sous la forme traditionnelle de l'hostie au centre de l'ostensoir, qu'on appelle à cette époque un « soleil », elle repose, comme le disciple bien-aimé, sur la poitrine du Christ qui est aussi le lieu de la sainte plaie. Il lui découvre alors son Sacré Cœur « qu'il lui ouvre pour la première fois ». L'ouverture du côté dévoile donc le mystère intérieur de l'Amour qui l'habite et qui utilisera pour s'exprimer la métaphore classique du cœur. C'est alors que, selon l'indication qui lui est donnée par l'expérience traditionnelle de « l'échange des cœurs », la métaphore prend figure emblématique. Le sien lui est en effet restitué, précise-t-elle, « comme une flamme ardente en forme de cœur ». Le sens d'abord métaphorique du mot « cœur » n'entraîne pas la nécessi-

1. *Autobiographie*, 45, t. II, éd. Gauthey, 1920 (cf. aussi *Vie par elle-même*, Saint-Paul, 1976).

té d'une forme précise. Il la reçoit de la révélation. Alors seulement apparaît l'expression « Sacré Cœur » qui sera désormais privilégiée[2].

Marguerite-Marie raconte qu'une autre fois, « devant le Saint Sacrement exposé » (c'est-à-dire en présence de l'ostensoir en forme de soleil), elle eut une révélation des cinq plaies, « comme cinq soleils » et « surtout de son admirable poitrine (...) et s'étant ouverte, me découvrit son cœur »[3]. Le Cœur désigne précisément l'intérieur découvert de la plaie du côté, non pas l'organe physique invisible mais ce qu'en signifie le dessin : l'amour du Sauveur en personne.

Comment réaliser la mission de transmettre le message reçu, expressément renouvelée lors d'une autre révélation en 1675 ? Marguerite-Marie se le demande. « Mais je ne trouvai encore point le moyen de faire éclore la dévotion au Sacré-Cœur. » Une année où sa fête tombait un vendredi[4], les novices dont elle avait alors la charge firent la trouvaille « en faisant un petit autel, sur lequel elles mirent une petite image de papier crayonnée avec une plume, auquel nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce Divin Cœur nous suggéra ». Ce dessin nous a été transmis. Selon les règles d'un jeu de société très répandu à l'époque, quelqu'un avait dessiné un emblème, c'est-à-dire un dessin stylisé associant des figures codées dont le sens, connu d'avance, permet, par leur combinaison, de faire passer un message qu'il s'agit de déchiffrer.



C'est la première fois que Marguerite-Marie emploie, semble-t-il, le mot « dévotion ». L'image ainsi dessinée devient en effet le support objectif d'une dévotion qui servira à répandre le message reçu. A partir de ce moment, sa correspondance témoigne de sa hâte à faire exécuter ce dessin par un expert, pour qu'il puisse être gravé et diffusé « pour introduire cette dévotion du Sacré-Cœur »[5].

Pour analyser de façon plus exacte ce que signifie ce mode de transmission du message, il est nécessaire de préciser ce qu'était alors une « dévotion » et ce que signifiait le mot « sacré ».

2. *Id.* 53. Un seul emploi auparavant au paragraphe 7.
3. *Id.* 55.
4. En réalité, en 1685, dix ans plus tard (cf. *id.* 94).
5. Lettre de janvier et du 2 mars 1686 : « Vous pourriez faire faire une planche des images en taille douce du Sacré-Cœur » (*id.*, pp. 302 et 305).

La dévotion et *une* dévotion

Au sens fort, la « dévotion » est un mouvement, une mobilisation de la personnalité tout entière orientée, tournée vers un autre, et principalement vers Dieu. Sans s'y réduire, cette expérience suscite une prise de conscience qui se fait par l'intermédiaire d'un « objet » qui peut être intérieur (une image mentale, une idée) ou extérieur (un geste, une image, la formulation d'une prière, ou encore une juxtaposition des deux). Cet objet, qui n'est pas essentiel à la dévotion, lui est cependant indispensable. Il permet de dire quelque chose de ce qui a été vécu et d'en parler à soi-même ou à d'autres.

Ce sens fort du mot « dévotion » est très utilisé par la littérature spirituelle de la deuxième partie du Moyen Age et encore au XVI[e] siècle. C'est un maître mot de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ignace de Loyola dira qu'à la fin de sa vie « il allait toujours croissant en dévotion, c'est-à-dire en facilité à rencontrer Dieu »[6]. A partir du XVII[e] siècle, on parle plus souvent d'une ou de « dévotions », désignant par là l'une de ces images ou pratiques qui permettent de se disposer à faire l'expérience de la dévotion, au sens fort, ou d'en parler : dire son chapelet, réciter une prière de telle ou telle manière, ou n'importe quel exercice spirituel. C'est ainsi que se multiplient des propositions de pratiques pieuses associées à des images qu'on disait de dévotion et que l'imprimerie diffusait en grand nombre. Elles pouvaient être pour certains l'occasion d'une authentique expérience spirituelle et permettre la « dévotion ». Elles pouvaient tout aussi bien servir de prétexte à une piété superficielle. Les dévotions proposent donc des supports extérieurs (prière déjà rédigée, gestes à faire, image à regarder) qu'on peut utiliser soi-même ou proposer à d'autres pour faciliter une expérience de dévotion au sens fort du terme.

Une telle image peut devenir un signe de ralliement pour des gens qui se retrouvent d'accord entre eux autour de ce qu'elle signifie, sans qu'elle prétende pour autant disposer immédiatement à la dévotion individuelle. Ainsi, l'image du saint patron ralliera tous les membres d'une confrérie, qui est aussi une solidarité de métier, sans que tous soient nécessairement des dévots de ce saint. En ce cas, l'objet de dévotion jouera le rôle d'une sorte de drapeau. Ainsi, l'image du Sacré Cœur pourra rallier un grand nombre de personnes globalement en accord avec ce qu'elle signifie, mais, chez un certain nombre d'entre elles, elle ne favorisera pas la dévotion au sens fort.

6. *Récit*, Desclée de Brouwer, coll. « Christus »,1988.

Cette particularité explique pourquoi, dès le XVII[e] siècle et plus encore par la suite, le mot « dévotion » a pris un sens largement péjoratif. Dans la mesure où une image et une pratique de dévotion font jouer un ressort psychologique déterminé, elles ne peuvent être imposées à tous. Mais ceux pour qui elle est fortement mobilisatrice risquent de la promouvoir en exerçant inconsciemment un certain chantage : vous n'êtes pas un bon chrétien si telle pratique ou telle image ne favorise pas pour vous la dévotion. La manière d'exprimer ce qui est sacré n'est pas forcément la même pour tout le monde. Cette différence est depuis les temps immémoriaux une source de malentendus dont les conséquences ont souvent été graves. Par l'objet qu'elle utilise, la « dévotion » entre en effet dans la sphère du sacré.

Le sacré et la sainteté

A l'inverse de l'hébreu ou d'autres langues comme l'allemand, le français, à la suite du latin, distingue les termes « saint » et « sacré ». Bien que ces mots puissent être employés l'un pour l'autre, et notamment « saint » pour « sacré », il semble que « sacré » soit employé de préférence lorsqu'il s'agit d'une réalité ou d'un objet concret perceptible par les sens : un objet mis à part, distingué des autres, parce qu'il signifie, d'une manière ou d'une autre, un rapport à la sainteté divine.

Dieu seul est saint. Mais tout homme, toute chose peuvent devenir saints dans la mesure où cette sainteté leur est communiquée. Les hommes signifient la présence de cette communication en privilégiant des objets ou des personnes qui ont charge de manifester cette sainteté communiquée, ou de permettre de se disposer à la recevoir. Le mot « sacré », pris en son sens précis, qualifie des objets dont la mise à part permet de signifier cette communication de la sainteté divine. Plus précisément, quand il s'agit de la sainteté chrétienne, l'effet de participation à la sainteté n'est pas produit directement par l'objet sacré, mais plutôt grâce à la distance qui sépare ce qui est sacré de ce qui est en conséquence profane. La sainteté divine ne se communique pas directement par le sacré, mais grâce à l'écart que crée dans une vie la détermination d'objets ou d'attitudes sacrées. Ainsi, aller à l'église (lieu sacré) et s'en retourner chez soi permet de se disposer à recevoir quelque chose de la sainteté divine aussi bien à l'église que chez soi. C'est le fait de sortir du profane et d'entrer dans le sacré pour retourner au profane qui est sanctifiant. Quitter l'occupa-

tion habituelle péniblement vécue pour passer quelques instants en prière devant une image sacrée à l'honneur dans un coin de la maison, marque une coupure dans la vie domestique, coupure qui dispose à l'accueil de la sainteté de Dieu partout présent, et permet ensuite de revenir à la tâche, pacifié, délivré de la colère ou de l'angoisse.

Aussi, quand Marguerite-Marie, à partir de sa première révélation, parle pour la première fois du Sacré Cœur, elle introduit quelque chose de nouveau. Avant elle, l'expression était rare et n'était pas associée à une image précise. Pour elle, le Sacré Cœur n'est pas l'exact équivalent du Cœur de Jésus ou du divin Cœur, ou encore du saint Cœur[7]. L'adjectif introduit une nuance précise et importante pour comprendre ensuite l'histoire de cette dévotion. Le Cœur est dit « sacré » parce qu'une référence est faite à une représentation précise, d'abord intérieure puis extériorisée : « en forme de cœur ». Les siècles précédents ne parlaient pas encore du Sacré Cœur pour désigner le Cœur caché et signifié par la plaie du côté. L'invisible était dit par une forme visible : la blessure. L'interprétation du terme « Sacré Cœur » suppose donc que l'on puisse lire et comprendre ce que signifie la manière dont est décrit ce Cœur qui est sacré, et donc objet représentable, signifiant de la réalité mystérieuse qu'il révèle.

Marguerite-Marie s'explique peu par écrit. Elle a cherché par contre à dessiner ce qu'elle voulait exprimer. Il faut donc, pour bien l'entendre, distinguer ce que veulent dire d'une part le simple emploi du mot « cœur », et, d'autre part, le dessin d'un cœur qualifié de sacré. Deux évolutions sont à prendre en compte : d'abord le déplacement de la symbolique du cœur dans le discours des temps modernes ; ensuite, la signification emblématique de l'emploi d'un dessin utilisant le graphisme « cœur ».

Métaphore et dessin emblématique

Le mot « cœur » est employé depuis toujours, semble-t-il, et dans toutes les littératures, pour signifier le centre, l'intime de l'être. En Occident, à partir de la fin du Moyen Age, il désigne plus particulièrement l'affectivité personnelle, l'amour. Pour nous, hommes de l'ère scientifique, le mot désigne d'abord l'organe physique et prend secondairement un sens moral, grâce à la transformation que permet la

7. L'expression « Sacré Cœur » reste relativement rare chez saint Jean Eudes. Il emploie massivement, par contre, les mots « divin », « saint », etc.

métaphore (c'est-à-dire le passage d'un sens à un autre). Pour les anciens et jusqu'au XVII[e] siècle, il n'en était pas ainsi.

Le sens métaphorique du mot « cœur »

Le sens premier désignait un aspect bien déterminé de l'expérience humaine : le lien concrètement perçu entre émotion affective et réaction corporelle. Les viscères répondent à un état d'âme, et inversement. Le mot « cœur » ne signifie en premier ni l'organe anatomique, ni l'affect intériorisé de l'amour, mais, précisément, la relation qui s'établit entre les deux, c'est-à-dire le fait expérimental qu'un sentiment a un impact corporel intérieur, et inversement. Il y a correspondance entre l'affect moral et les viscères, que l'on prenne ce mot dans sa généralité ou dans sa spécificité : le cœur, mais aussi le foie, le plexus, le diaphragme, les entrailles. A partir de la Renaissance, une lente transformation, liée au développement des sciences, anatomie et physiologie, introduisit un déplacement dans le fonctionnement de la métaphore et le sens premier devint le cœur anatomique.

Sauf pour l'Occident des trois derniers siècles, le mot « cœur » évoque donc l'idée d'un centre qui, de l'intérieur, met en relation, en les unissant, les deux aspects corporel et moral (ou affectif) de l'expérience humaine. Pour les chrétiens, il désignera donc ce qui est le centre même de l'homme, la relation concrète, à la fois morale et physique, qui l'unit à Dieu et à ses frères ; la capacité d'aimer, source de l'unité de l'homme avec Dieu, avec les autres et avec lui-même. Un tel emploi ne privilégie aucune figure déterminée. Son audition ou sa lecture entraîne la saisie du sens sans qu'il soit nécessaire de projeter mentalement une image précise. Il est pourtant possible de le faire et, jusqu'à la fin du Moyen Age, la figure privilégiée pour désigner le cœur fut soit le côté sur lequel repose le disciple bien-aimé, le « sein », soit le côté ouvert. Le cœur est l'intérieur caché qui se dit par la figuration de l'extérieur ouvert. Ces deux figures étaient présentes, superposées au début de la première expérience de Marguerite-Marie.

Un cœur : dessin emblématique

Le graphisme représentant un cœur apparaît tardivement en Occident pendant la seconde partie du Moyen Age. Cette époque voit se développer, dans la littérature écrite comme dans les arts plastiques, une tendance à allégoriser, c'est-à-dire à expliquer le contenu

du message symbolique exprimé par l'ensemble d'une œuvre, message qui était auparavant directement perçu sans explications. Des tableaux et surtout des gravures allégoriques multipliées grâce à l'imprimerie sont pour ainsi dire écrits en combinant nombre de formes détaillées, dont chacune a un sens simple, codé, c'est-à-dire connu d'avance par le public, ou facile à deviner à partir de la culture populaire ambiante.

Dans une expression symbolique, le sens est immédiatement donné par le regard global porté sur l'ensemble de la figure. Ainsi l'intériorité sera-t-elle suggérée par les proportions et les courbes d'un visage. Une expression qui allégorise explique en donnant à lire une série de détails faisant référence au savoir préalable de celui qui regarde en lisant. Ainsi en viendra-t-on à représenter l'affectivité, ou l'amour intériorisé (et non pas seulement charnel), par un cœur dessiné qui entre en combinaison avec d'autres formes pour en préciser le sens. Un seul signe codé reste indéterminé, comme le serait une phrase constituée d'un seul mot. Un cœur dessiné sur une feuille de papier ne dit pas grand-chose ; s'il est gravé sur un arbre dans une forêt, il s'agit d'un amour humain plutôt sentimental. Dans un lieu de pèlerinage, il prendra une coloration religieuse. Ce cœur est-il percé d'une flèche, une composante érotique apparaît. Deux cœurs enlacés suggéreraient une nuance de tendresse, à moins qu'une flèche ne les traverse ; mais si c'est une croix, l'interprétation partira dans une autre direction, qui ne sera pas la même s'il n'y a qu'un seul cœur, etc.

A partir de la fin du XV^e^ siècle, parallèlement au développement de l'imprimerie, toute une littérature dite « emblématique » se développe. Elle combine d'une manière semi-énigmatique de brèves maximes écrites et des dessins qui tiennent du rébus et de la devinette. Elle suppose de la part de l'amateur une complicité et une initiation préalables qui ne sont pas sans analogie avec celles des enfants commentant entre eux une bande dessinée. Ce mode d'expression est largement populaire parce qu'il fait appel à des codes visuels qui utilisent de façon simple les éléments de la culture orale dominante, celle que l'on sait par cœur.

Dès le XVI^e^ siècle, lire et composer des emblèmes est un exercice scolaire courant qui donne lieu à de véritables spectacles. On expose pour les parents les dessins fait par les élèves, et tout le monde s'amuse beaucoup à en déchiffrer le sens, ou plutôt la multiplicité des sens possibles, selon les niveaux de culture et les mondes auxquels on appartient. Tel animal signifie la ruse ou la méchanceté s'il est présen-

té à côté d'un personnage, mais il peut aussi faire partie du blason de tel notable des environs qui est alors implicitement désigné. C'est encore un jeu de société répandu dans les milieux modestes, dès que l'on accède à une première alphabétisation. L'emblème peut être lu par qui ânonne encore son alphabet. Sa portée sociale est d'autant plus grande qu'il est apparenté au blason, à la lecture des armes peintes sur les écus et les étendards des familles nobles. Il s'inspire des mêmes principes et en exploite les conventions et les codes, qu'il simplifie et élargit en fonction de la culture d'un monde moins fermé. Cette expression emblématique jouit d'une grande vogue du vivant de Marguerite-Marie et jette alors un dernier éclat avant de disparaître dès la génération suivante, au XVIII[e] siècle.

Marguerite-Marie, élevée dans une famille de notaires royaux, en marche lente vers l'anoblissement, connaissait les règles du jeu des emblèmes et n'ignorait pas totalement les principes de la lecture du blason. Tout le monde, alors, y était plus ou moins initié, comme, de nos jours, aux éléments du langage publicitaire et de la bande dessinée.

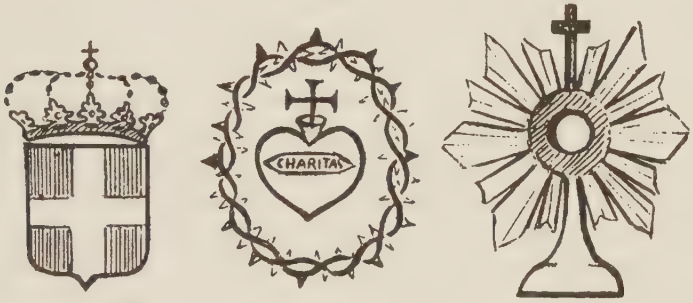
L'emblème du Sacré Cœur

D'après l'*Autobiographie*, ce sont ses novices qui trouvèrent « le moyen de faire éclore la dévotion au Sacré Cœur », en « faisant un petit autel sur lequel elles mirent une petite image de papier crayonnée avec une plume ». Le dessin emblématique, comme nous l'avons dit précédemment, a été placé sur une petite table décorée comme nous le ferions pour mettre en valeur un tableau ou une icône. A partir de ce moment, la correspondance de la sainte est remplie de la préoccupation de faire réaliser par une main experte un tel emblème pour qu'il puisse être gravé et diffusé grâce à l'imprimerie qui jouait alors le rôle que nous attribuons à la ronéotypie[8].

Jetons un regard attentif sur le premier dessin du Sacré Cœur, schématisé ci-contre au milieu. Ce dessin et les deux autres font apparaître un principe de composition intermédiaire entre celui d'un blason et celui d'un ostensoir. La figure de base du premier est l'écu, un carré dont le côté inférieur est arrondi en accolade tournée vers le bas. L'écu porte d'autres figures conventionnelles déterminant les caractéristiques de la personnalité sociale de celui qui le porte. L'emblème du

8. Cf. Lettre du 24 août 1695, de janvier du 2 mars 1686 (*op. cit.*, pp. 296, 302, 305).

Sacré Cœur adopte pour figure de base un cœur dont la forme n'est pas très différente de celle de l'écu et fait, en outre, transition avec la figure ronde de l'ostensoir. L'écu est surmonté par une couronne qui signifie la dignité sociale ou politique : baron, marquis, duc, roi. Cette couronne peut entourer l'écu lorsqu'il s'agit d'une personnalité religieuse. Marguerite-Marie remplace la couronne royale par une croix, mais elle entoure le cœur d'une couronne d'épines qui évoque aussi le soleil de gloire rayonnant autour de l'ostensoir. A l'intérieur du cœur, forme de base, prend place la plaie du côté, figure centrale qui donne sens à tout l'ensemble.



Pour un homme du XVII[e] siècle, l'écu signifie sans hésitation la personnalité sociale du noble. Il dit la dignité et la puissance de sa famille, la gloire de sa lignée. Le cœur signifiera alors sans équivoque la personne vue de l'intérieur et, puisqu'il s'agit du Christ, sa Personne divine incarnée et le mystère de sa mort et de sa résurrection manifesté par le Saint Sacrement. Le cœur renvoie aussi bien à l'hostie de l'ostensoir qu'à l'écu. La couronne d'épines qui l'entoure précise de quel ordre est la puissance du Christ et rappelle la gloire solaire de l'Eucharistie. Comme l'écu du blason, le cœur, avant de dire l'amour ou l'affectivité, dit la personne. Ainsi lu dans la rigueur de son langage, l'emblème prend une portée théologique précise. Il désigne la personne divine du Christ incarné dont la gloire de ressuscité proclame, par les insignes de sa passion et de sa mort, le rayonnement de l'Amour.

Pour Marguerite-Marie, le cœur, forme de base de l'emblème, n'est pas seulement une manière de figurer la partie pour le tout ou de dire l'amour du Christ comme une partie de son Mystère. Il dit, sous un mode précis et complexe, le Mystère du Christ tout entier, en personne — à la condition toutefois que l'emblème ne soit pas regardé comme une image muette, mais lu en tenant compte du langage qu'il

emploie, langage alors simple et profondément inscrit dans la culture du peuple.

Le message de la dévotion ainsi véhiculé, multiplié par des feuilles volantes imprimées, prend une portée pastorale majeure. La masse des fidèles était constamment tentée de réduire le christianisme à un culte des saints et, au mieux, à une adoration plus ou moins magique de l'hostie consacrée entrevue lors de l'élévation. Proposer une représentation imagée de l'humanité du Christ risquait d'en faire seulement le plus puissant des saints. L'emblème du Sacré Cœur répondait au besoin populaire de voir et lui donnait à lire, selon ses moyens, une image qui le conduisait au contenu théologal le plus central de la foi. Dieu n'aime pas seulement par ses saints, mais il aime lui-même, par l'incarnation de son Fils.

Cet emblème portait un autre message de nature sociopolitique. Ce Cœur, dit « Sacré », se réfère à la gloire solaire du Saint Sacrement. S'il est solaire et sacré, il est aussi royal. En ces triomphales années du règne de Louis XIV, le soleil comme le sacré sont des attributs principalement associés au culte du Saint Sacrement et au prestige (il faudrait presque dire : au « culte ») du roi qui est pour tous un personnage éminemment sacré. Le soleil est alors le signe emblématique du roi de France, massivement répandu par la propagande depuis le règne d'Henri IV. Cette époque associe étroitement la royauté française et le Saint Sacrement. Un certain nombre de marques leur sont communes et réservées : le dais, le soleil, ne sont utilisés que pour les entrées royales dans les « bonnes villes » de France et à la procession du *Corpus Domini*, la Fête-Dieu, où l'ostensoir représente le soleil. Le dessin de Marguerite-Marie, un siècle avant la Révolution, invite à une intériorisation et à une dépolitisation du Sacré qui n'est pas d'abord la puissance politique et religieuse du prince, mais l'intérieur du Christ, sa Personne divine incarnée. Ce langage est parlant dans cette société de l'Ancien Régime pour qui le chef naturel de la religion est le « Roi très chrétien ». Le vrai lieu du sacré est le Cœur du Christ eucharistique, mort et ressuscité, présent en celui des baptisés.

Ce message oriente donc vers une intériorisation de la dimension sacrale de la religiosité sociale. Il dirige vers le Mystère du sacrifice eucharistique du Christ l'intense besoin de « dévotion populaire » qui s'en tenait jusqu'alors au culte des saints.

D'avant-hier à aujourd'hui

Marguerite-Marie reçoit sa mission et transmet son message pendant le règne de Louis XIV, avant celui de Louis XV, avant la Révolution française. Le langage emblématique, qu'elle emploie en le recevant de la culture de sa jeunesse, est pourtant déjà en train de disparaître. Dès le XVIII[e] siècle, on ne le comprend plus. Le cœur stylisé prend alors une forme réaliste et devient le centre du réseau de la circulation sanguine, sous l'influence de l'anatomie scientifique en train de se vulgariser. Il perd alors sa correspondance avec l'écu du blason et avec le soleil du Saint Sacrement et désigne davantage l'intérieur humain du Christ que sa Personne divine. Cette insistance nouvelle répond aux besoins spirituels du temps, mais elle n'est déjà plus celle de Marguerite-Marie.

Parce qu'on ne sait plus lire le langage rhétorique qui prend la partie pour le tout, on commence à placer le cœur sur la poitrine du Christ représenté en pied, par son extérieur. Mais montrer à la fois l'intérieur et l'extérieur renvoie à une autre cohérence qui signifie surtout l'intimité humaine du Christ, son affectivité. De la même façon, la portée politique du symbolisme royal changera de sens quand on mettra le Sacré Cœur sur le drapeau d'un des camps qui s'affrontent lors des guerres civiles plus ou moins larvées qui suivirent la Révolution. La seconde moitié du XIX[e] siècle retournera à l'emblème royal pour proclamer le règne du Christ, sans parvenir à s'affranchir de la nostalgie d'un passé de chrétienté politique devenu anachronique. On ne sait plus lire, ou bien on lit autrement l'emblème que l'on continue de brandir. Il dit autre chose sans qu'on en soit vraiment conscient.

Chaque époque reçoit de l'Esprit Saint l'art de transmettre l'essentiel de l'expérience chrétienne et d'en renouveler l'expression dans les conditions nouvelles propres à chaque génération. Il importe d'être conscient des différences de sens qui peuvent se creuser sous des formes apparemment identiques, si l'on veut percevoir et la nouveauté et la permanence du message. Après l'insistance de Vatican II pour revitaliser des grands cycles liturgiques axés sur le baptême et l'Eucharistie, et inviter à leur subordonner dévotions et exercices spirituels, peut-on encore promouvoir une dévotion au Sacré Cœur sans préciser expressément ce qu'elle signifie ?

Le symbolisme du Cœur a toujours joué un rôle majeur dans la spiritualité chrétienne, et il ne peut être question de le laisser de côté.

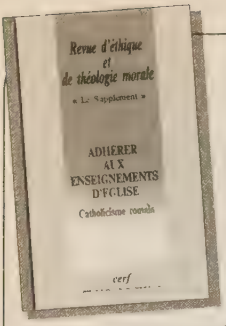
Il ne semble pas pour autant que l'on puisse dire qu'une dévotion au Sacré Cœur, au sens précis du terme, ait existé avant Marguerite-Marie et son époque[9]. Certes, depuis toujours, la dévotion chrétienne, au sens fort du terme, a privilégié le mot « cœur », mais il n'était pratiquement pas représenté par une image propre, renvoyant plutôt à la figure de la poitrine et à celle du côté ouvert. En tout cas, il n'était pas institué en objet de dévotion destiné à une diffusion populaire, comme l'ont été le chapelet et beaucoup d'autres pratiques. C'est seulement à la fin du XVII[e] siècle que commence une période de l'histoire de l'Eglise où cette dévotion joue un rôle important. Le graphisme du cœur représentant la personne du chrétien ou du Christ, vue de l'intérieur, comme centre capable de relations à l'autre, est alors abondamment utilisé par la pastorale, notamment celle des missions[10].

Continuer cette tradition ne pourra pas se faire sans une transformation des formes. Il est symptomatique, à ce sujet, que le message de Jean-Paul II à Paray-le-Monial, en 1987, ne parle pratiquement plus du Sacré-Cœur, mais du Cœur du Christ, faisant ainsi retour à la source traditionnelle du langage chrétien que le message de Marguerite-Marie a transmis en lui donnant un forme particulière, providentiellement adaptée aux besoins des temps qui nous ont précédés. Un effort est nécessaire afin d'adapter le vocabulaire et de tenir compte des besoins de notre temps pour qui l'important n'est plus l'urgence d'intérioriser un sacré socialement trop prégnant, et finalement superficiel. Ce serait plutôt l'inverse. Comment inventer à nouveau des formes sacrales adaptées aux besoins d'une mission vécue dans une société sécularisée, désacralisée ?

Le symbole du Cœur reste toujours aussi fondamental. Qu'en est-il cependant de sa figuration dessinée ? Elle joue un rôle massif dans les médias, notamment publicitaires, qui contribuent, avec la bande dessinée, à inscrire dans notre culture tout un code de significations que nous devons utiliser sans en avoir la maîtrise. Qui emploiera le graphisme du cœur pour transmettre le message chrétien regardera avec précision quel sens lui donne sa liaison avec les autres signes explicites ou implicites qui l'accompagnent et lui donnent sens. Qui dessine en s'adressant à nos contemporains doit apprendre à relire ce qu'il a dessiné pour vérifier que ce qu'ils comprennent n'est pas tout autre chose que ce qu'il voulait leur faire entendre.

9. Jean Eudes emploie abondamment le symbolisme du Cœur. Cependant, il ne semble pas en faire une « dévotion » mais un moyen privilégié d'expression d'une spiritualité.
10. Ainsi Julien Maunoir, à la suite de Le Nobletz et de bien d'autres.

Les mots « sacré » et « cœur » ne peuvent plus être employés sans tenir compte des transformations de notre culture et sans entrer dans les systèmes d'expression de l'emblématique contemporaine. Il ne faudrait pas qu'un retour à la dévotion au Sacré-Cœur encourage en fait une paresse qui dispenserait de recevoir la grâce d'invention que l'Esprit Saint a accordée à Marguerite-Marie pour parler au peuple de son temps, et qu'il nous accorde encore. Inventons donc pour pouvoir transmettre le message. Ecrivons, dessinons, proposons des pratiques spirituelles de dévotion, mais relisons ce que nous avons écrit, dessiné ou proposé pour vérifier que le message est bien reçu selon la rigueur de vérité qui fut celle de Marguerite-Marie comme de la multitude des saints qui l'ont précédée et de ceux (nous sommes mystérieusement appelés à en être) qui lui succèdent.



Revue d'éthique et de théologie morale
« Le Supplément »

N° 216 - Mars-avril 2001
180 pages, 120 F
Code Sodis 8357232
Disponible chez votre libraire religieux

Jean-Paul Durand, o.p.
Éditorial : *Quand les enjeux éthiques se politisent*

Dossier
ADHÉRER AUX ENSEIGNEMENTS D'ÉGLISE

Alphonse Borras, *La Tradition vivante, un pléonasme mal assumé ?*
Jean-François Chiron, *L'autorité du magistère infaillible de l'Église lorsqu'il se prononce sur des vérités non révélées. Dossier théologique*
Joseph Hoffmann, *Comprendre l'assentiment religieux de la volonté et de l'intelligence*

DISTANCE POUR UNE PAROLE D'ACTUALITÉ
Mathias Nebel, *Théologie, corruption et systémique : corruption, mal social ou structure de péché*

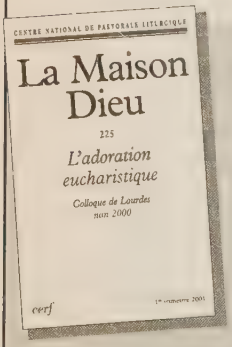
CHRONIQUE D'ÉTHIQUE SOCIALE
Fred Poché, *Dignité de la personne et lutte sociales pour la reconnaissance* (Seconde partie)

CHRONIQUE D'HISTOIRE EN ÉTHIQUE POLITIQUE
Marianne Mahn-Lot, *Jalons pour une réflexion « politique » chrétienne : De Bartholomé de Las Casas à l'abbé Grégoire*

RECENSIONS

Revues & magazines cerf Distribution SODIS

La Maison Dieu



L'adoration eucharistique

Les 21 et 22 juin 2000 s'est tenu à Lourdes un colloque organisé par Mgr Perrier, évêque de Tarbes et Lourdes, autour du thème de l'adoration eucharistique. On trouvera dans ce numéro le texte des principales conférences.

L'adoration eucharistique, archaïsme ou actualité ? Telle est la question, à laquelle tentent de répondre les intervenants, sur un plan historique, philosophique, anthropologique et théologique.

On trouvera également le compte rendu d'une table ronde réunissant, d'une manière exceptionnelle sur un tel sujet, orthodoxes, protestants et catholiques. Un ouvrage de référence pour réfléchir au bien-fondé, mais aussi aux limites d'une pratique souvent remise à l'honneur de nos jours.

N° 224 - Mars 2001
160 pages - 90 FF
Code Sodis 8357274
Disponible chez votre libraire religieux

Avec les interventions de
Mgr Jacques Perrier, évêque de Tarbes et Lourdes
Jean-Luc Marion, professeur à l'université Paris IV – Sorbonne
Dom Joël Chauvelot, abbé de Notre-Dame de Tournay
Monique Brulin, CNPL et Institut catholique de Paris
Paul De Clerck, directeur de l'Institut supérieur de liturgie
André Guitton, prêtre de la Congrégation du Saint-Sacrement
Mgr Albert-Marie de Monleon, évêque de Meaux

Revues & magazines cerf Distribution SODIS

Eucharistie et culte du Cœur du Christ

Liturgie et dévotion

Pierre Faure s.j. *

Pour les générations de chrétiens nés juste après la deuxième guerre mondiale, dont je suis, la dévotion au Sacré Cœur n'aura laissé aucune marque importante. Les chrétiens les plus engagés de ces générations ont été formés dans le renouveau biblique, catéchétique, œcuménique et liturgique, et dans les mouvements d'Action catholique, alors très vigoureux. Et il se trouve que le culte des saints, le culte marial ou la dévotion au Sacré Cœur n'ont guère trouvé leur place et souvent n'ont même pas été proposés, tellement la vie chrétienne s'appuyait sur le grand retour aux sources qui fut opéré par tous les courants qui ont fait l'avant-Concile Vatican II. Pour le Sacré Cœur, les statues qui étaient encore présentes dans beaucoup d'églises témoignaient d'un art tellement décadent, d'un sentimentalisme si fade, d'une ambiguïté affective si manifeste que sa dévotion fut suspecte aux yeux de bien des jeunes des années 50 et 60,

* Membre du Centre National de Pastorale Liturgique (CNPL) et enseignant au Centre Sèvres, Paris.

et cet obstacle n'a jamais été dépassé. Au moment où l'*aggiornamento*, déjà à l'œuvre dans l'Eglise, révélait la possibilité d'une liturgie (eucharistique notamment) vivante, communautaire et forte, l'aspect trop « dévotionnel » et sentimental du Sacré Cœur paraissait faible et ne passait plus.

Liturgie et dévotion

On peut penser, en effet, que la dévotion au Sacré Cœur s'est développée en occupant un espace affectif et symbolique que n'occupait plus la liturgie. Le mouvement de réforme né au concile de Trente (1545-1563), qui, pour la liturgie, aboutit au Missel de 1570 (celui de saint Pie V), réagissait contre les coutumes populaires souvent entachées de superstitions, contre les dévotions secondaires, les prières privées, qui ne permettaient plus une réelle participation à la célébration de l'eucharistie. Mais, devant la Réforme protestante et ses excès, les évêques durent se limiter souvent à rappeler le dogme sans promouvoir les réformes qu'ils auraient souhaitées par souci pastoral. Si bien que la véritable rénovation de la liturgie eucharistique ne se fit pas et que l'expression de la piété se porta sur le culte du Saint Sacrement, plus « dévotionnel » que liturgique, renforcé encore par la volonté de contre-Réforme.

On mesure l'importance de l'adoration du Saint Sacrement comme source et relais de la dévotion au Sacré Cœur dans la vie de Marguerite-Marie dès avant son entrée dans la vie religieuse : « A partir de ce moment, tout mon amour se tourna vers le Saint Sacrement de l'autel. C'est uniquement là que je cherchais paix et consolation » ; puis dans les récits de ses visions : « Une fois donc étant devant le Saint-Sacrement (...), me trouvant tout investie de cette divine présence, mais si fortement que je m'oubliai de moi-même... » (première vision, 1673) ; « Une fois entre les autres, que le Saint Sacrement était exposé, après m'être sentie retirée toute au-dedans de moi-même » (troisième vision, 1674) ; « Etant une fois devant le Saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives » (dernière vision, 1675)[1].

Au XVII[e] siècle, qui a été celui du plus grand développement du culte du Sacré Cœur promu par Marguerite-Marie, la participation des fidèles à la messe se limitait à une prière s'inspirant de l'Eucharistie,

1. *Vie par elle-même*, Saint-Paul, 1976, n° 8, 53, 55 et 92.

parfois aidée par des livres d'explication liturgique pour les laïcs. Ni chant, ni communion, ni écoute de la Parole de Dieu en français : la plupart des chrétiens avait peu de moyens d'entrer dans le mystère. L'essentiel était la considération de la présence du Christ sur l'autel, qui deviendra le centre des dévotions eucharistiques : salut et adoration du Saint Sacrement. Ce culte eucharistique prit une grande importance, notamment dans les églises des jésuites, et fut préconisé par les associations de laïcs qui connaissaient une grande vogue. Là, on pouvait donner libre cours à des expressions de piété qui étaient réprimées dans les célébrations ; la polyphonie y créait un climat de fête ; la prière admettait des accents plus proches du peuple ; la langue vulgaire pouvait y trouver sa place, et les exhortations des pasteurs établissaient un lien vital entre l'existence quotidienne et la présence du Christ dans le pain eucharistique.

Puis, plus proche de nous, le renouveau liturgique des années 50 et son aboutissement dans l'*aggiornamento* de Vatican II correspondent à un net recul des cultes du Saint Sacrement et du Sacré Cœur, comme s'ils étaient indissociables. A l'inverse des périodes précédentes, la liturgie eucharistique redevient un lieu accessible à tout chrétien, où la Parole de Dieu est comprise, où le corps et le sang du Christ sont partagés en nourriture, où les chrétiens vérifient qu'ils sont membres du corps du Christ, son Eglise. La présence de Dieu, du Christ ressuscité, y est sensible et articulée à la présence des autres chrétiens. Dans le meilleur des cas, les dimensions personnelle et communautaire de l'amour de Dieu reçu et de l'amour fraternel partagé s'y renforcent de manière équilibrée.

Comme beaucoup de chrétiens ont découvert et vécu ces valeurs dans l'assemblée eucharistique, ils ne vont plus les chercher dans le culte du Saint Sacrement, qui revient du coup à sa place de dévotion dérivée, complémentaire. Quant aux valeurs d'amour personnel et ardent, de connaissance intime du Christ, fruits du culte du Sacré Cœur, elles trouvent place non seulement dans la liturgie eucharistique mais dans le cycle liturgique tout entier, notamment la semaine sainte. Un peu comme si le culte du Sacré Cœur avait assuré en des temps difficiles le relais de valeurs maintenant prises en charge et assumées dans l'Eglise, sans qu'un culte régulier ou une dévotion particulière doivent lui être consacrés.

Mystère pascal et dévotion

La dévotion au Sacré Cœur centre le regard sur le Christ mort et sur son cœur ouvert d'où naissent les sacrements de l'Eglise, comme du foyer de tout amour. Mais ce qui fonde la liturgie de l'Eglise et ses sacrements, c'est la mort-résurrection du Christ, sa Pâque, son passage au Père. L'insistance sur la Passion, les souffrances, la mort, sans beaucoup de liens avec la résurrection, nous vient du Moyen Age et fut largement reprise par le culte du Sacré Cœur, qui se fête justement le vendredi, jour de la mort de Jésus. Or, depuis cinquante ans, les études bibliques, la christologie, l'histoire et la théologie de la liturgie convergent pour souligner la spécificité de la résurrection dans le mystère chrétien. Il ne s'agit là que d'un retour aux sources. La première annonce de la Bonne Nouvelle par Pierre et Jean aux foules de Jérusalem consiste à dire et répéter : « Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous tous en sommes témoins (...) Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié » (*Ac* 2,32-36).

Dans notre société sécularisée qui connaît aussi bien la croissance de l'indifférence religieuse que le retour de croyances et de pratiques sacrales les plus variées, il est de première importance que l'annonce évangélique ne se dégrade pas au rang de proposition parmi d'autres, de gestion du sentiment religieux. Trop d'insistance sur l'amour du cœur de Jésus tend à mettre au centre du mystère le fait que Dieu nous aime — sentiment fondamental, bien sûr, mais qui n'est pas le centre du mystère pascal comme événement, base de toute la liturgie chrétienne. On saisit peut-être mieux ici l'importance de la distinction entre *liturgie* et *dévotion*. La dévotion au Sacré Cœur, qui ne manque pas de fondements bibliques et patristiques, a développé et exprimé tout ce que l'image et le thème du cœur pouvaient apporter à la connaissance de l'amour de Dieu en Jésus Christ, et cette contribution est précieuse. Mais elle reste celle d'une dévotion, c'est-à-dire d'un mouvement de la piété qui dépend de (et contribue à) l'expression du mystère pascal, fondement de la communion et de la mission de l'Eglise.

On peut dire aussi que, durant les longs siècles où la liturgie eucharistique avait perdu son rôle central de nourriture et de construction de la vie chrétienne, le culte du Sacré Cœur a assuré le relais et permis aussi bien l'intégration de l'affectivité dans la vie des chrétiens que le témoignage d'un Dieu vivant, palpitant comme un cœur d'homme et pas seulement clef de voûte d'une philosophie ou

centre d'un déisme vague. Mais, aujourd'hui, la liturgie a retrouvé ses sources et son centre, elle est célébration du Christ vivant dans la communauté rassemblée en son nom pour écouter sa Parole et vivre de ses gestes d'amour : pardon des péchés, partage de son corps et de son sang, baptême, onction des malades, etc. Et, s'il y a toujours à inventer pour que l'affectivité ait sa juste place dans la liturgie, c'est en soignant la préparation et l'animation des célébrations qu'on y contribuera, plutôt qu'en réanimant des dévotions qui chercheraient à compenser ce qui manque aux liturgies.

Lutte et contemplation

Si, aux XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, l'Eglise a eu à répondre successivement aux défis de la Réforme, puis de la philosophie des Lumières, un grand défi du XXI^e^ siècle est celui de la construction d'un monde plus juste et fraternel où l'homme fasse reculer l'oppression, l'exploitation, et lutte contre toute forme d'injustice, « structures de péché »[2]. Cette lutte pour une solidarité active est le nouveau nom de la charité. Si bien que tout chrétien actif se trouve devoir articuler dans sa vie prière et action, contemplation et engagement solidaire. C'est peut-être ce que, dans un tout autre contexte, et appuyée sur d'autres valeurs, Marguerite-Marie avait compris en incluant la « réparation » dans la dévotion au Sacré Cœur[3].

Les valeurs de connaissance personnelle de l'amour du Christ qu'a su développer la dévotion au Sacré Cœur en son temps sont donc à relier aujourd'hui à celles de l'engagement et de la solidarité avec tous les « blessés de la vie ». Beaucoup d'exemples d'orientation, dans ce sens, des mouvements chrétiens et de divers courants spirituels de l'Eglise contemporaine seraient à citer ici. Par exemple, « Points-Cœur », un des plus récents, qui anime des petites communautés de jeunes vivant une prière fidèle (souvent centrée sur l'adoration du Saint Sacrement), liée à l'accueil des enfants des rues dans les pays les plus pauvres. Le mot *Cœur* dans ce titre ne renvoie pas au Cœur du Christ mais à l'amitié affectueuse et cordiale dont ces jeunes veulent témoigner. Son fondateur dit aussi : « Dieu a beaucoup de demeures, mais sa demeure de prédilection, c'est le cœur des pauvres. »

2. Encyclique *Sollicitudo rei socialis* (décembre 1987, n° 36).
3. Voir sur ce point « La théologie de la réparation dans la dévotion au Sacré-Cœur », dans Joseph Stierli, *Le cœur du Sauveur* (Salvator, 1956), excellent ouvrage qui, huit ans avant Vatican II, fait le point sur les ombres et lumières de la dévotion au Sacré-Cœur.

Ce qui se vit à Taizé, également, est assez typique d'une spiritualité qui attire des jeunes de tous les pays européens et des différentes Eglises chrétiennes. L'expression « lutte et contemplation » y est née et sert de titre quasi emblématique de la spiritualité et de l'engagement des jeunes qui y prient et échangent. Les extraits suivants me paraissent de bons exemples du meilleur de ce qu'a pu exprimer une spiritualité du Sacré Cœur, bien articulée à l'engagement dans un monde nouveau :

« Le pressens-tu ? Lutte et contemplation ont une seule et même source : le Christ qui est amour. Si tu pries, c'est par amour. Si tu luttes pour rendre visage humain à l'homme exploité, c'est encore par amour. Te laisseras-tu introduire sur ce chemin ? Au risque de perdre ta vie par amour, vivras-tu le Christ pour les hommes ? »

Comme dans beaucoup de textes chrétiens contemporains, le cœur est mentionné, mais c'est toujours celui du croyant pour un « cœur à cœur » :

« Connu ou non, le Christ est là, auprès de chacun. Il est tellement lié à l'homme qu'il demeure en lui, même à son insu. Il est là comme un clandestin, brûlure au cœur de l'homme, lumière dans l'obscurité... Laisse-toi sonder jusqu'au cœur de toi-même, et tu verras que tout homme est créé pour être habité. Là, au creux de l'être, là où personne ne ressemble à personne, le Christ t'attend. »

Enfin, la présence du Christ ressuscité est centrale, comme nous le soulignions, pour la liturgie :

« Au cœur du Concile des jeunes se trouve le Christ ressuscité. C'est lui que nous célébrons présent dans l'Eucharistie, vivant dans l'Eglise, caché dans l'homme notre frère... Le Christ ressuscité prépare son peuple à devenir tout en même temps peuple contemplatif, assoiffé de Dieu ; peuple de justice vivant la lutte des hommes et des peuples exploités ; peuple de communion où l'incroyant trouve aussi une place créatrice »[4].

Il faut souligner, pour conclure, l'équilibre qui se vit à Taizé entre prière personnelle (à toute heure, de nombreux jeunes en prière silencieuse dans l'église), prière communautaire (office des Heures et célébration eucharistique) et échanges (réflexions et analyses sur l'engagement au service des autres et au service des Eglises).

4. Frère Roger, *Vivre l'inespéré* (30 août 1974) et *Lettre au Peuple de Dieu* (1er septembre 1974).

Au-delà de cet exemple et de ce lieu, cette qualité de vie chrétienne semble bien convenir aux temps que nous vivons. Il y faudra tenir ensemble pour qu'ils se nourrissent mutuellement le « cœur à cœur » de la prière personnelle et le discernement pour l'action au service des hommes. Dans la variété des figures du Christ qui peuvent être aujourd'hui source et appui, celle du Cœur du Christ peut évidemment trouver à nouveau sa place. En s'articulant aussi de manière neuve à d'autres figures fortes : le Serviteur lavant les pieds de ses disciples, le bon Pasteur, le Crucifié, le Ressuscité à Emmaüs.

Le Sacré Cœur dans la culture politique française

Pierre VALLIN s.j. *

« Le Paris ouvrier, avec sa Commune, sera célébré à jamais comme le glorieux fourrier d'une société nouvelle. Le souvenir de ses martyrs est conservé pieusement dans le grand cœur de la classe ouvrière. Ses exterminateurs, l'histoire les a déjà cloués à un pilori éternel, et toutes les prières de leurs prêtres n'arriveront pas à les racheter. » Tel est le paragraphe final de *La Guerre civile en France*, signé par Karl Marx à Londres le 30 mai 1871 [1]. Un des combattants de la Commune lui fit écho en écrivant à propos du responsable parisien de la première Internationale, Eugène Varlin, exécuté sans jugement à Montmartre après la défaite : « Le mont des Martyrs n'en a pas de plus glorieux. Qu'il soit, lui aussi, enseveli dans le grand cœur de la classe ouvrière (...) Il fut aux barricades jusqu'au bout. Ce mort-là est tout aux ouvriers » [2].

* Centre Sèvres, Paris. A publié chez Desclée : *Le travail et les travailleurs dans le monde chrétien* (1983) et *Les chrétiens et leur histoire* (1985), et chez Nouvelle Cité : *Histoire politique des chrétiens* (1988).

1. Editions sociales, 1968, p. 63.
2. P.-O. Lissagaray, *Histoire de la Commune de Paris* (1876), Maspero, 1976, p. 377.

Nous voyons ainsi que le symbole du cœur fonctionne, dans ces textes, qu'il est disponible pour un usage politico-religieux, et, dans ce cas précis, comme un symbole qui permet de dénoncer le culte catholique des adversaires de la Commune et du Paris ouvrier.

Il est possible d'ailleurs que le symbole ait été appelé dans ces passages par le vœu de construire à Montmartre la basilique du Sacré-Cœur. Le vœu avait été proposé par la propagande catholique dès la fin de 1870, dans l'intervalle entre le siège de la ville par les Allemands et le déclenchement de la Commune. Par la suite s'imposera dans le Paris populaire, et chez les publicistes, l'idée que la basilique était une protestation catholique contre la Commune, et son érection un hymne de triomphe des « Versaillais » sur les révoltés parisiens. Comment s'est formée cette interprétation ? Des recherches en cours pourront le préciser. Jacques Benoist, dans son ouvrage *Le Sacré-Cœur de Montmartre*[3], a montré qu'un lien fort a été opéré entre l'image d'une mission rédemptrice attachée à la France catholique et la célébration du Cœur de Jésus. Il établit aussi que les principaux responsables de la construction de la basilique ont évité de se compromettre avec les campagnes politiques de la droite royaliste ou bonapartiste. De toute façon, il n'est guère contestable que, chez les catholiques d'alors, le symbole du Sacré Cœur évoquait un règne du Christ qui devrait s'établir sur la défaite de l'Internationale.

Ainsi, un apôtre de la dévotion au Cœur de Jésus, et premier fondateur de l'œuvre de l'*Apostolat de la Prière*, le jésuite François-Xavier Gautrelet (1807-1886), écrit en 1872 : « Quelle sera l'issue de la lutte gigantesque dont les excès de la Commune de Paris n'ont été que le prélude ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est que le triomphe de l'ordre sur l'anarchie n'est ni définitif, ni complet ; c'est que l'armée des travailleurs ne se regarde pas comme vaincue, et qu'au jour où elle se croira plus assurée du succès, elle entrera en campagne. L'*Internationale* le dit hautement : son succès lui paraît si certain qu'elle semble défier les gouvernements par les menaces qu'elle leur fait entendre et les plans audacieux qu'elle ne craint pas de dévoiler »[4].

Ce n'est pas, cependant, que Gautrelet ait été inconscient du problème social, de la misère des travailleurs, des nouvelles actions sociales qu'elles appelaient. Il en a parlé ailleurs avec sensibilité. Cela se retrouverait aisément dans le milieu qualifié chez nous d'*ultramon-*

3. Editions de l'Atelier (3 vol.), 1992-2000.
4. *La Franc-Maçonnerie et la Révolution*, Lyon, 1872, p. 438. Voir les notices que j'ai consacrées à Gautrelet dans le *Dictionnaire de Spiritualité* et dans *Prier et servir* (avril-juin 1986).

tain (en Italie, d'*intransigeant*) et que l'on trouve aussi dans le reste de la catholicité, là où la dévotion au pape et celle au Sacré Cœur se lient étroitement. Mais il faut ici situer des différences de situation ou d'accent.

La particularité des catholiques de France

Le mouvement de conscience et d'action sociales que l'on peut caractériser par le terme de « catholicisme social » unit assez souvent dans son monde culturel la dévotion au Cœur de Jésus et une critique de la bourgeoisie moderne. On se sent proche du peuple des travailleurs contre les dirigeants de la société industrielle de type capitaliste. En un certain nombre de pays proches de la France, ces dispositions sont devenues dominantes dans le monde catholique. En Italie et en Allemagne (sous des formes différentes en Autriche, en Belgique, en Grande-Bretagne), le siècle dernier voit la montée d'un mouvement populaire regroupant la majorité des fidèles de l'Eglise romaine. Ce mouvement promeut d'importantes réalisations sociales : mutuelles, coopératives, syndicats, œuvres d'éducation populaire... Ce réseau souple et relativement cohérent constitue ou constituera, dans la plupart des cas, la base d'une formation politique de type démocrate-chrétien.

Quoi qu'il en soit de l'histoire de ces formations politiques au XX^e^ siècle, la base catholique sociale demeurera relativement puissante. Là, une dévotion comme celle au Sacré Cœur demeurera liée à une culture populaire vivante et agissante. Une telle dévotion peut cristalliser des sentiments d'opposition au laïcisme, au rationalisme scientiste, à la franc-maçonnerie, mais aussi à la bourgeoisie capitaliste, aux traits inhumains de la société moderne. Il n'en va pas de même en Espagne, sinon au Pays Basque. En France non plus. Laissons de côté l'évolution au-delà des Pyrénées, qu'il serait trop long de préciser. Chez nous, on peut certes déceler des traces d'un catholicisme social comparable à celui que nous venons d'évoquer pour l'Italie, ou l'Allemagne catholique. La dévotion au Cœur de Jésus, à des degrés divers, n'est pas étrangère au catholicisme de plusieurs leaders d'un réformisme proche des aspirations populaires. Evoquons les figures du laïc Léon Harmel (1829-1915), du Père Dehon (1843-1925), de l'abbé Lemire (1853-1928), plus caractéristiques ou mieux connues[5].

5. Sur ces figures, voir les notices de l'encyclopédie *Catholicisme* et Yves Ledure, *Petite vie de Léon Dehon* (Desclée de Brouwer, 1992).

Malgré tout, jamais on n'a pu imposer chez nous un mouvement populaire catholique constitutif de l'image dominante du monde religieux français. Du même coup, pouvons-nous soupçonner immédiatement, la dévotion au Sacré Cœur aura un autre statut culturel du siècle dernier à nos jours.

Un paradoxe français

Le rôle dominant de la France dans le développement de la dévotion au Sacré Cœur est une évidence, évidence d'ailleurs avancée en plusieurs passages de l'encyclique de Pie XII sur le Cœur de Jésus, *Haurietis Aquas*, en 1956. Cette encyclique célèbre le centenaire de l'établissement de la fête du Sacré Cœur à l'Eglise universelle en 1856 par Pie IX, qui répondait à une demande venant en particulier de l'épiscopat français. *Haurietis Aquas* souligne par ailleurs que Marguerite-Marie est une Française, et que c'est spécialement la nation qui lui a donné naissance qui doit se livrer de façon privilégiée à des célébrations d'action de grâces et d'expiation.

Or nous pouvons constater à cette date d'autres signes, curieux, venant d'un monde particulier mais significatif à cet égard, celui des théologiens de la Compagnie de Jésus proches les uns des autres par leur engagement dans les lignes de réflexion qui seront dominantes dans le contexte du second Concile du Vatican. Ce que l'on peut appeler, pour faire bref, l'« école d'Innsbruck » (Hugo et Karl Rahner, Joseph Jungmann) a fourni d'assez nombreuses contributions doctrinales ou pastorales à la réinterprétation positive de la dévotion au Cœur de Jésus. Ce que l'on peut appeler, symétriquement, l'« école de Fourvière » a été beaucoup plus discrète, même si l'on ne doit pas oublier l'œuvre d'Henri Rondet, qui avait été écarté de l'enseignement à l'occasion de l'encyclique *Humani Generis* en 1950 et devait être ensuite un animateur de l'*Apostolat de la prière* et du *Messager*. Il semble bien que, du côté français, il y ait eu comme une gêne, non présente ailleurs au même titre. Accessoirement, il faut relever qu'*Haurietis Aquas* pourrait avoir visé plus spécialement la France, en mentionnant avec regret que nombre de militants d'Action catholique appréciaient peu la dévotion au Cœur de Jésus, la jugeant trop liée à un primat des « vertus passives » et à une apologie de l'expiation.

Il est clair que la gêne française s'enracine dans des résistances que l'on peut qualifier d'esthétiques ou de spirituelles au sens large. Prenons encore un exemple. Françoise Jacquin, dans un beau livre sur

l'histoire du Cercle Saint-Jean-Baptiste, met particulièrement en lumière l'enseignement théologique et pastoral de Jean Daniélou. Celui-ci, à en croire cette étude, ne semble pas avoir traité spécifiquement de la dévotion au Cœur de Jésus. Par contre, le Cercle aurait bénéficié sur ce point, en 1964, d'une réflexion de l'abbé Michel Hayek où on lit ceci : « Nous avons contribué à jeter le discrédit sur le cœur : un certain art chrétien d'une mièvrerie insupportable, une certaine exploitation romantique de la sentimentalité, nos dévotions des neuf vendredis successifs censés nous donner un visa de transit, à travers les vertus théologales, pour le paradis, ont fait de nous, face aux hommes "des travaux et des jours", ces "cordicoles" sans cesse dénoncés depuis les apparitions de Paray-le-Monial »[6].

La gêne esthétique est de fait générale. On peut citer le cas de l'école lyonnaise d'art religieux désignée comme « peintres de l'âme » au milieu du siècle dernier. Leur historienne actuelle, Elisabeth Hardouin-Fugier, a relevé dans cette école, peu suspecte de défiance vis-à-vis de la sensibilité, une volonté de représenter l'amour de Jésus sans utiliser l'imagerie, honnie par elle, du Sacré Cœur. Mais cela aurait pu aussi valoir chez nos voisins. Hayek touche de plus près à la situation française en évoquant l'écart de notre dévotion par rapport aux travailleurs. Il y eut la tradition concernant Montmartre rappelée au début de ces pages. Il y eut sans doute aussi, réactivant cet écart, l'utilisation de la dévotion de façon presque louangeuse, en chaire, en faveur de la Révolution nationale inspirée par le Maréchal Pétain. Le jésuite Henri Perroy, à Lyon, s'était particulièrement illustré dans ces genres littéraires — ce qui peut contribuer à expliquer la réserve des théologiens de « Lyon-Fourvière », dont l'orientation politique n'était pas exactement celle de leur confrère de « Lyon-Presqu'île ».

Le salut de la France par le Sacré Cœur

Tel est le titre d'un livre de Gautrelet, publié en 1873, et qui n'est pas sans intérêt dans l'esquisse qu'il propose d'une théologie de la nation. Quoi qu'il en soit, l'esprit du livre est bien reflété par le titre : la France est constituée en sujet, en personne, susceptible analogiquement de ce qu'est le salut pour l'individu ou la communauté entière des hommes. Ce salut, à la fois temporel et spirituel, dépend de la vigueur de la dévotion au Cœur de Jésus.

6. *Histoire du Cercle Saint Jean-Baptiste*, Beauchesne, 1987, p. 251.

Cette conviction a gardé chez nous un aspect emblématique. Porter l'insigne du Sacré Cœur implique une certaine espérance pour la France. Durant la guerre de 1914-18, les soldats français ont été exhortés à porter un tel insigne. Une propagande a aussi été menée pour que le Cœur de Jésus soit brodé sur les drapeaux que certaines églises ont gardé jusque vers le milieu du siècle. Dans une thèse récemment soutenue, « Les jésuites des provinces de l'Assistance de France et la première guerre mondiale », Marie-Claude Flageat décrit les efforts de plusieurs jésuites pour répandre le port de l'insigne du Cœur de Jésus, non sans relever les réserves exprimées à ce sujet par diverses personnalités catholiques. Quant à la débâcle de 1940, elle a été spécialement, mais non exclusivement, interprétée par Perroy comme une conséquence logique du refus par la République d'honorer une demande qui aurait été faite autrefois à Marguerite-Marie, celle d'une consécration de la France au Sacré Cœur.

Dans ces épisodes de la culture catholique au moment des guerres mondiales, l'emblème du Cœur sacré rejoint celui du drapeau tricolore. En un sens, ces pratiques emblématiques consacrent le drapeau républicain, les trois Couleurs. Les dévots du Cœur de Jésus abandonnent tacitement l'emblème du drapeau blanc, qui avait eu une fonction cruciale après 1870 — le prétendant légitimiste, le comte de Chambord (Henri V pour ses fidèles), ayant refusé de payer son retour possible par la promesse de ne pas ramener avec lui le drapeau blanc à la place du tricolore[7].

En même temps, la revendication d'unir l'emblème du Cœur Sacré à celui du drapeau républicain, hérité de la Révolution, symbolise à sa manière la parenté culturelle entre un certain catholicisme français et la tradition révolutionnaire. Des deux côtés, la France n'est pas une société humaine parmi les autres : c'est une Personne — la nation étant censée posséder une existence spirituelle autonome, unifiée. Dans les deux cas aussi, cette personne doit être régénérée, après une période de déchéance, de délabrement spirituel et moral. Il faut constamment faire, ou refaire, comme une révolution nationale. Le mouvement ouvrier lui-même participe à cette culture de la régénération collective : le Parti communiste, parallèlement au gaullisme, saisira cet héritage après la Libération. Naturellement, ces tendances ne sont pas strictement propres à la France ; de plus, en France, elles

7. Voir, par exemple, Christine de Buzon, *Henri V, comte de Chambord*, Albin Michel, 1987. Henri V avait d'ailleurs certaines orientations « populistes », et plaida en particulier pour la reconnaissance des associations syndicales.

peuvent coexister avec d'autres considérations politiques à tonalité beaucoup moins mystique. Il est significatif que des catholiques en France aient, en proportion notable, aspiré à une régénération radicale du pays. Il s'agit assez souvent d'un radicalisme verbal : la pratique effective est prudente, restant en particulier en deçà du dynamisme réformateur des mouvements catholiques populaires de nos voisins. La gauche laïque, de son côté, était fort peu imaginative dans ses pratiques, mais elle aussi faisait montre d'une sorte de messianisme social, par la voie de l'instruction publique spécialement.

Il reste à comprendre comment, dans le radicalisme du catholicisme de régénération, l'emblème du Cœur Sacré est venu jouer un rôle, et pourquoi cette forme de catholicisme qui en a privilégié l'usage.

Le cœur du Roi

En Espagne comme en France, il semble peu douteux que l'absence d'un mouvement catholique populaire puissant, socialement engagé, soit à mettre en rapport avec la longue nostalgie que les catholiques ont entretenue vis-à-vis du régime royaliste. En deçà comme au-delà des Pyrénées, la question s'est d'ailleurs compliquée, du fait que les catholiques les plus intransigeants ont été attachés à une dynastie qu'ils considéraient comme la seule légitime. Aux légitimistes français, partisans de Charles X et d'Henri V, répondent les carlistes espagnols. Inversement, c'est une autre branche dynastique qui recueille l'adhésion des catholiques d'une coloration plus libérale. Ces divisions internes renforcent la particularité royaliste globale par rapport aux autres forces du pays, et viennent ainsi s'opposer à la constitution d'un mouvement catholique plus vivace. Telles sont les vues que développe le meilleur historien de ces phénomènes, Jean-Marie Mayeur[8].

Ces vues sont pertinentes et rendent compte, pour l'essentiel, du probleme ici posé. En effet, depuis ses origines à Paray, le culte du Sacré Cœur est étroitement lié à l'image du roi en qui la nation se concentre, roi qui est lui-même le soleil autour duquel tourne, selon l'imaginaire, toute la vie sociale ou le cœur qui anime toutes les pulsations du sang vital du pays. La conjonction entre le symbole du cœur et l'image du roi terrestre a été d'autre part, fût-ce de façon un peu accidentelle, réaffirmée au cours de la Révolution, spécialement

8. *Catholicisme social et démocratie chrétienne*, Cerf, 1986.

lors de la guerre de Vendée, où l'insigne du Sacré Cœur fut une marque des fidèles du roi légitime et de la religion des pères. Après la chute de Bonaparte, les missions de l'époque de la Restauration ont à leur tour utilisé l'emblème, alors qu'elles étaient souvent colorées de mysticisme régénérateur — prédication efficace d'un retour à la vie, après les maladies meurtrières de la Révolution et de l'Empire. « Sauvez, sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur », comme on le chantera, pourra dès lors être un thème récurrent. La face d'expiation prend à cet égard une pertinence particulière : la régénération, le salut, impliquent une pénitence pour les fautes du pays, particulièrement, mais non exclusivement, celles des autres Français.

Il est évident, par ailleurs, que ces particularités de la culture politico-religieuse française colorent aussi une dévotion souvent liée à celle du Cœur : celle au Christ-Roi.

Le règne du Cœur du Christ

L'organisateur de l'*Apostolat de la Prière*, et créateur de son organe, le *Messager du Cœur de Jésus*, le jésuite Henry Ramière (1821-1884)[9] donna au mouvement un insigne et une devise : le Cœur, et la demande du *Notre Père* (*« Adveniat regnum tuum »*). Les commentaires ne laissent pas de doute sur le sens : « Que vienne le règne du Cœur de Jésus. » Plus discrètement, dans les publications du mouvement, Ramière fait entendre que ce règne du Christ est à comprendre dans le sens des traditions millénaristes : vienne, sur la terre, un règne du Christ qui soit porteur de paix sociale et de justice, à travers un triomphe des princes chrétiens, le pape et le roi.

Cette tonalité messianique n'a pas à être soulignée davantage ici. Par contre, il convient de s'attarder quelque peu à l'image du règne du Cœur. Si le Cœur règne, ou régnera, c'est qu'il est puissant. Quand il traite explicitement des symboles christiques, Ramière privilégie volontiers celui du soleil, compris de façon pleinement copernicienne. Le Christ, par son cœur, est le centre de force et d'énergie qui nous attire, nous réchauffe, nous entraîne autour de lui. Evidemment, dans le monde moral, on ne peut s'en tenir à des enchaînements mécaniques. Et le règne du Cœur de Jésus ne sera pas un équilibre entre son attraction et la force centrifuge du péché !

9. Voir l'orientation que je donne pour l'étude de sa personnalité dans le *Dictionnaire de Spiritualité*. Le contexte politique du thème du règne social du Sacré Cœur chez Ramière a été exploré par Daniele Menozzi (*Cristianesimo nella Storia*, vol. 16, 1995, pp. 79-113).

Ce qui passe cependant d'un domaine à l'autre, c'est bien l'héliocentrisme : le Cœur de Jésus est, sera, le centre du monde humain régénéré. Ajoutons immédiatement que Ramière insiste moins sur la réparation, par l'amour du Christ, des désordres du mal (ou sur la réparation que nous pourrions offrir pour les ingratitudes des hommes envers l'amour), que sur la glorification de l'amour par la réorganisation finale du monde autour du centre humano-divin qu'est le Christ. Par la prière et l'action, les chrétiens sont invités, dans la prédication de la dévotion au Sacré Cœur qui marque l'originalité de Ramière, à hâter la pleine manifestation de la gloire du Fils incarné. Les « vertus passives » ou l'expiation ne sont pas ici au premier plan, quoi qu'il en ait été par la suite dans le mouvement de l'*Apostolat de la Prière*.

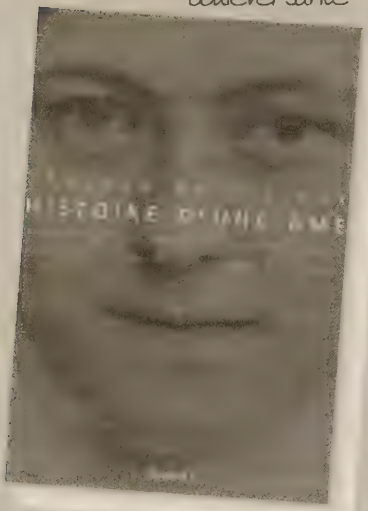
A nouveau, cette nuance spécifique de la prédication de Ramière peut être laissée de côté. Resterait plus largement caractéristique l'image du cœur comme soleil central, qui règne et régnera sur tous les cœurs dans un seul « système » — l'amour manifestant la plénitude de son pouvoir vivifiant et unifiant.

Cela appartient-il encore à ce que j'ai appelé une « culture politique » ? On pourrait à coup sûr en douter. On trouve ainsi une prédication assez comparable chez des auteurs qui ne peuvent pas, comme Ramière, être qualifiés politiquement de royalistes. Cependant, je ne pense pas que l'image d'un règne centré sur le Christ, et, dans le Christ, sur le centre qu'est le Cœur, soit politiquement neutre. La théologie chrétienne (et Ramière, pour en rester à lui, ne l'oublie certes pas) offre ici ce qu'on peut appeler des « correctifs ». Le règne demandé est celui du Père : il advient par l'action d'un Esprit dont la liturgie romaine nous rappelle qu'elle est « septiforme » *(« Veni Creator... Tu septiformis munere... »)*. Lorsque ces effets de plurification, de décalage, ne viennent plus affecter sensiblement l'héliocentrisme du Cœur sacré, celui-ci peut sans nul doute en venir à se transposer en des attachements spontanés aux formes de culture politique qui privilégient l'unité sur la diversité, l'impulsion d'un chef sur la discussion démocratique.

Certes, rien en de telles matières n'est univoque ou mécaniquement automatique. Pour que se soit constituée la culture politique particulière qui a caractérisé le catholicisme « cordicole » français, il a sans doute fallu bien d'autres circonstances que la seule adoption d'une certaine image héliocentrique du Cœur sacré. Nous suggérons seulement qu'il y a en tout cela une cohérence de fait.

Le rapide survol historique qui vient d'être proposé peut éclairer la gêne spécifique qui se manifeste habituellement de nos jours en France, chez beaucoup, face à la dévotion au Sacré Cœur. En même temps, on pourrait en conclure que la constellation historique, propre à une mise en situation politique de la dévotion, étant maintenant du domaine de l'histoire passée (définitivement ?), l'espace est libre, même en France, pour des réinterprétations moins gênées. Je pourrais alors me prévaloir d'avoir concouru à une *catharsis* libératrice !

D'une nouveauté bouleversante



Parution le 22 mai

Thérèse de Lisieux

Histoire d'une âme

Structure et textes authentiques rétablis, présentés et annotés par Conrad De Meester

Pour redécouvrir l'un des plus grands ouvrages du patrimoine spirituel de l'Église, dans la force originelle des manuscrits tels qu'ils ont été conçus et rédigés par Thérèse. Une nouvelle édition qui bouleverse les idées reçues. Elle est solidement fondée sur toute une vie d'études rigoureuses et amoureuses des écrits de Thérèse, par l'un des spécialistes les plus renommés.

Sarment
Amour et Vérité se rencontrent

Éditions SAINT-PAUL

BP 652 - 78006 Versailles Cx 6

AUTOBIOGRAPHIE
Marcel VAN
Préface de Mgr F.-X. VAN THUAN
Un grand auteur spirituel du XX[e] siècle : une révélation
456 p. – 150 F

LE SECRET DU PERE
Père Marie-Dominique PHILIPPE
C'est dans la prière de l'ADORATION que se révèle l'Amour du Père
144 p. – 75 F

QUI COMPRENDRA LE CŒUR DE DIEU ?
Père Marie-Dominique MOLINIE
184 p. – 89 F

Diff. SOFEDIS / Distribution SODIS

Amour pour amour ?

Points de vue psychanalytiques sur la réparation

Jean-François CATALAN s.j. *

« Etant une fois devant le Saint Sacrement, écrit sainte Marguerite-Marie dans son *Autobiographie*, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de Son Amour et me sentis touchée du désir de lui rendre *amour pour amour* (...) Alors me découvrant son divin Cœur : "Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes (...) ; et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes (...) C'est pour cela que je te demande (...) une fête particulière pour honorer mon Cœur, en lui faisant *réparation* d'honneur par une *amende honorable*, en communiant ce jour-là pour *réparer* les indignités qu'il a reçues." » *Rendre amour pour amour*, offrir, par amour, ses souffrances à Celui qui a souffert par amour, à Celui qui souffre de voir son amour méconnu, n'est-ce pas là l'essentiel de la spiritualité de Marguerite-Marie Alacoque, l'essentiel de son message ?

* Psychologue, Paris. A notamment publié chez Desclée de Brouwer : *L'homme et sa religion* (1994) et *Dépression et vie spirituelle* (1996), et chez Fidélité : *La dépression* (1999)...

« "Au commencement était l'amour", "Dieu vous a aimés le premier", "Dieu est amour", sont des postulats qui assurent le croyant d'une permanence de générosité et de grâce. Il lui est fait don d'un amour qu'il n'aura pas à mériter d'emblée, même si, bien sûr, la question s'en posera ultérieurement, avec une exigence d'ascèse et de perfectionnement »[1].

Très tôt, semble-t-il, sainte Marguerite-Marie a eu conscience d'être prévenue par l'amour de Dieu ; très tôt, elle a saisi que cet amour ne pouvait rester sans réponse ; très tôt se sont imposées à elle les exigences d'une telle réponse et, si cet amour était celui du Crucifié, la conviction que cette réponse ne pouvait faire l'économie de la souffrance et de la croix. Mais il n'est pas interdit de remarquer que la vie de cette sainte a été tôt *marquée par la souffrance* : deuils, séparations, revers de fortune, difficultés familiales, etc.

Psychologie humaine et grâce de Dieu

Sans méconnaître ce qu'une psychologie à courte vue pourrait avoir, en ces matières, d'exagérément réducteur, ne peut-on rappeler que Dieu se sert, pour l'accomplissement de ses desseins, des réalités et des situations humaines, des événements humains, des tempéraments humains ?

Les réserves exprimées par certains auteurs ne les empêchent pas de reconnaître que l'étude de la personnalité humaine de Marguerite-Marie n'est pas sans intérêt afin de mieux comprendre par quels chemins le Seigneur l'a fait passer pour l'amener à être la messagère de son amour douloureux :

« Sainte Marguerite-Marie avait une tendance marquée à l'introversion, en raison d'une enfance et d'une adolescence qui l'avaient condamnée au repliement sur elle-même... Très imaginative, elle eût été possessive dans ses affections si la grâce n'avait transfiguré son affectivité... Passionnée, son rythme d'existence comportait une démesure qui est la loi de cette structure. [Son] expérience mystique, tout en étant authentique et ne relevant nullement de la psychiatrie, a présenté certains modes de comportement qui *sembleraient* relever de ce domaine »[2].

Un autre auteur évoque l'analyse graphologique d'un texte de Marguerite-Marie :

1. Julia Kristeva, *Au commencement était l'amour*, Hachette 1985, p. 38.
2. Pierre Blanchard, *Sainte Marguerite-Marie*, Alsatia, 1961, p. 27.

« L'amour, note-t-on, est le centre d'intérêt essentiel de cette personnalité... Il y avait chez M. dès l'origine *un besoin de recevoir et de donner de l'affection.* Cette inclination naturelle s'est sublimée *en besoin de se sacrifier* pour un but universel. On observe *un attachement inconscient* au milieu familial et *au passé maternel* et, simultanément, *une lutte sévère* contre les instincts, désirs personnels, attachements... Douée d'une sensibilité extrême (...), de tempérament inquiet, vulnérable, hyperesthésique, elle a opéré une translation de la sensibilité et on la sent portée, soulevée par une inspiration supérieure... On la voit suivre une route difficile (...) et comme se courber, jusqu'au découragement parfois, sous le poids des souffrances et tourments, d'autant plus qu'elle est d'une exigeante sévérité envers elle-même. Nature excessivement scrupuleuse (...), le regard tourné vers la conscience profonde, elle est souvent mal à l'aise et craintive dans la vie quotidienne (...) [Mais] il y a dans cette sensibilité de la noblesse, une délicatesse incomparable, sous-tendant une volonté courageuse et un équilibre supérieur »[3].

On a certes raison de dire qu'une « psychanalyse sauvage » ou un « freudisme à bon marché » peuvent ici conduire à de singulières méprises, ravaler une authentique expérience spirituelle au rang d'une quelconque névrose d'origine infantile : il ne saurait évidemment en être question. Qui niera pourtant l'importance des toutes premières relations de l'enfant avec son entourage, avec sa mère notamment ? C'est à ces relations, à ces modes « archaïques » de rattachement que s'intéresse la psychanalyse, dans la mesure où leur influence se fera sentir tout au long de l'existence. Il ne sera donc pas inutile de rappeler la façon dont des psychanalystes conçoivent ces premiers moments de la vie : on comprendra mieux, sans doute, à quel point, dès le départ, sont inextricablement mêlés *amour* et *violence, recherche de soi* et *don de soi* ; on appréciera d'autant plus l'importance des transformations opérées, dans l'âme d'une sainte, par la grâce de Dieu.

Un cœur de mère, un cœur d'enfant

Le premier amour (nous dirions : le prototype de l'amour) n'est-il pas en effet celui de la mère pour son enfant et, plus tard, peu à peu, l'amour de l'enfant pour sa mère ? Bien sûr, il s'agit là d'un idéal : certaines mères ne sont pas mères, et certaines conditions socio-économiques ou familiales peuvent gravement perturber ces premières relations. Les conséquences en sont souvent dramatiques — ce qui prouve, d'ailleurs, l'importance de ces premiers échanges ! C'est la

3. Jean Ladaine, *La sainte de Paray : Marguerite-Marie*, Résiac, 1977, pp. 379-380.

mère qui « met au monde », qui nourrit, soigne, entoure le bébé, après l'avoir porté en elle. N'est-elle pas, pour le tout jeune enfant, source de vie, de sécurité, de chaleur, de tendresse ? N'est-ce pas sa voix qu'il entend tout d'abord ? N'est-ce pas vers elle qu'il pousse ses premiers cris, des cris qu'elle seule pourra interpréter comme des demandes à elle adressées, comme des appels auxquels elle doit répondre ? Les observations de Françoise Dolto, de Denis Vasse, de bien d'autres, rejoignent ici celles de l'école anglaise de psychanalyse, de Mélanie Klein, de Donald Winnicott et des pédiatres qui s'en inspirent.

Une « bonne mère », selon l'expression de Winnicott, n'est-elle pas « tout » pour son enfant ? Le « bon sein », dont parle M. Klein, ne symbolise-t-il pas cette source de vie et d'amour, hors de laquelle tout meurt et tout s'effondre ? Comment imaginer qu'il puisse un jour faire défaut ? Comment croire qu'il ne soit pas inépuisable ? Comment admettre qu'il faille, à certains moments, y renoncer ? Un « cœur de mère » n'est-il pas tout amour, et un « cœur d'enfant » toute confiance ? Supprimer cette certitude, n'est-ce pas supprimer tout point d'appui à l'existence ? « L'amour est exigeant. En implantant dans l'enfant le désir, comme réponse à leur désir, les deux parents déclenchent en lui *une puissance de jalousie qui exige un don sans restriction*. Et comme l'enfant vit en symbiose avec ses parents, ses expériences douloureuses lui adviennent comme manques d'amour » [4].

Envie et gratitude

Jalousie ? Le mot est fort : il est, selon M. Klein, à mettre en rapport avec deux autres : *avidité* et *envie*. L'enfant, dans les premiers moments de son existence, est avide : il a faim, il a soif ; il n'a aucun sens de la mesure : il ne saurait ni attendre, ni se limiter de lui-même. Ce n'est que progressivement, par le jeu alterné des gratifications et des frustrations, des présences et des absences, des permissions et des interdits, qu'il devra, non sans peine, accepter les inévitables privations, les pénibles moments d'attente, la douloureuse (encore que relative) solitude, etc.

Non sans peine : là où ne devaient apparaître que plaisir et jouissance surviennent la souffrance et le désarroi. Il faut cesser de croire que « tout est dû » ! Il faut se faire à l'idée que l'on dépend d'un autre

4. Antoine Vergote, *Dette et désir*, Seuil 1978, p. 79.

et que cet autre n'est pas constamment à son entière disposition. Dure expérience qui peut provoquer une sorte de révolte et mettre en branle l'agressivité.

Désormais, l'avidité se fait *envie*, au sens fort du mot latin *invidia*, et la reconnaissance, la gratitude, pour la vie donnée et reçue, se transforme en revendication, en exigence, voire en haine, à l'égard de celui ou de celle qui ne donne pas tout, qui ne satisfait pas les moindres désirs, qui ne fournit pas la jouissance escomptée. La confiance se fait méfiance : le « bon sein » devient le « mauvais sein », celui qui se retire, se dérobe, se refuse. La « bonne mère » se mue subitement en une « méchante maman », du fait qu'elle ne dit pas toujours « oui » aux caprices de son enfant. Au lieu de l'amour, c'est l'agressivité qui se déchaîne, la violence qui fait rage. Les *pulsions de mort*, les tendances destructrices, se donnent libre cours — volonté déraisonnable de détruire ce qu'on aime le plus, désir (inconscient) de « mettre à mal » ce qui est devenu source, non plus de jouissance et de vie, mais de souffrance et de déception ! Pénible retournement : « Vie et mort s'affrontent en un duel redoutable... »

De l'amour à la culpabilité

« Ma pratique psychanalytique m'a convaincue que lorsque les conflits entre l'amour et la haine s'éveillent dans l'esprit du bébé, lorsque devient active *la peur de perdre la personne aimée*, un pas très important du développement s'effectue. Les sentiments de *culpabilité* et d'*angoisse* interviennent maintenant comme un élément nouveau dans l'émotion amoureuse. Ils deviennent partie inhérente de l'amour et l'influencent profondément »[5].

C'est que, lorsque la gratitude fait place à la révolte, l'amour à la haine, l'abandon confiant à la rage destructrice, tout l'univers de l'enfant paraît basculer, tout semble perdu ! Bien plus, en détruisant, du moins en intention et sur un plan imaginaire, celui ou celle qui est source de vie, on ne peut pas ne pas se sentir en quelque sorte *responsable* à la fois du malheur de l'autre et de son propre malheur !

Rien de tout cela n'est, bien entendu, clairement conscient, rien ne se dit de façon explicite : il s'agit d'un « vécu », non d'un « savoir ». Faut-il parler, à ce sujet, de *sentiments inconscients* ? Tout en reconnaissant le caractère paradoxal de telles expressions, les psychanalystes

5. Mélanie Klein, *L'amour et la haine*, Payot 1968, p. 85.

n'hésitent pas à les utiliser. Nous avons là, en effet, comme la matrice des sentiments humains : ils sont là « à l'état naissant », avec toute l'intensité, toute la violence, des commencements.

Et ces sentiments ne sont pas seulement des sentiments de joie, de paix, de confiance : ils sont inextricablement mêlés de peur, d'angoisse, d'agressivité, et, finalement, de cette agressivité retournée qu'on appelle la *culpabilité*. L'amour, d'être trop exigeant, devient coupable, coupable de tout attendre de l'autre sans aucune réciprocité ! L'amour égoïste est mortifère !

Identification et besoin de réparation

« Même chez le petit enfant, il est possible d'observer une inquiétude à l'égard de la personne aimée qui n'est pas simplement (...) un signe de dépendance... Dans l'inconscient de l'enfant et de l'adulte, à côté de pulsions destructrices, il existe un *besoin profond de se sacrifier* afin d'aider et de *réparer* les personnes aimées auxquelles on a fait du mal »[6].

Ce « besoin profond de réparer » ne peut cependant exister qu'à deux conditions. La première est évidemment que l'enfant (et, plus tard, l'adulte) puisse suffisamment distinguer la personne aimée de sa propre personne. En d'autres termes, il importe que les phénomènes de *projection* (par lesquels on attribue à l'autre ce que l'on méconnaît en soi-même) ne soient plus trop envahissants : une certaine *décentration* est ici indispensable. La deuxième condition (complémentaire de la première, bien qu'elle lui semble à première vue contraire) est que puisse être réalisée, entre le sujet et l'autre, une certaine *identification* — ce qui signifie la possibilité de se mettre, jusqu'à un certain point, « à la place de l'autre ».

A cette double condition sera possible une véritable *sympathie* (au sens étymologique du terme), une vraie *compassion* : on peut alors souffrir de ce que l'autre souffre, ressentir le mal qu'on lui fait, tenter de lui venir en aide ou de lui manifester amour et bienveillance. C'est alors que les sentiments de culpabilité que nous évoquions plus haut, le regret de voir détruit ce que l'on aime, peuvent aussi venir colorer cette « compassion » et se transformer, selon le mot de M. Klein, en un besoin de *se sacrifier pour réparer*. Notons à ce sujet que ce besoin de réparation est lui-même à double face : en réparant ainsi le mal

6. *Ibid.*, pp. 86-89.

infligé à l'autre, on devient, par là même, son « bienfaiteur », et l'on retrouve « le droit d'être aimé par lui » et d'obtenir ses bienfaits. Il y aurait donc une manière encore narcissique de réparer le mal commis ! Ce n'est bien sûr qu'une éventualité... toujours à craindre.

« En théologie, dit le *Larousse*, la réparation est un des actes de la vertu de religion qui consiste à compenser par un amour de Dieu plus grand et plus généreux les péchés des hommes. » Amour, compensation : l'étonnant rapprochement de ces deux mots n'implique-t-il pas que, dans tout amour, joue une certaine réciprocité ? « Amour pour amour », « aimer et être aimé » : si gratuit que soit un amour, n'attend-il pas, d'une façon ou d'une autre, d'être reconnu ? Peut-on aimer sans jamais souhaiter « être payé de retour » ? « N'ayez d'autre dette entre vous que celle de l'amour mutuel », écrivait saint Paul aux Romains (13,8). L'objet d'un amour prévenant n'est-il pas « toujours en dette » ? Comment pourrait-il jamais la payer[7] ?

* * *

Les réflexions précédentes ne prétendaient nullement constituer une « psychanalyse de la spiritualité réparatrice », encore moins une « psychanalyse de Marguerite-Marie » ! Elles tentaient seulement, à la lumière de travaux récents et sérieux, de manifester toute la complexité des sentiments humains en jeu dans l'intention réparatrice, de remonter jusqu'aux racines infantiles de l'attitude en question, d'en signaler les risques d'ambiguïté. « Pas plus en religion qu'en amour, a-t-on dit, la critique psychologique des illusions n'a le premier ni le dernier mot. Mais si les conduites ou les expériences religieuses prétendent, comme c'est le cas dans l'amour accompli, faire dépasser la subjectivité, instaurer une alliance transformante pour le *moi*, elles se doivent de confirmer leurs points d'ancrage dans une Réalité qui soit *autre* que les propres besoins du sujet qui les vit »[8].

Nous avons parlé d'*identification* : une authentique spiritualité réparatrice, en dépassant le rapport *spéculaire* (« en reflet dans un miroir »), la relation purement *duelle* (en « face à face »), s'élargit *à la dimension du monde*, puisqu'il s'agit, non plus seulement d'un quelconque sentiment de culpabilité, à saveur plus ou moins narcissique, mais d'une véritable « *décentration* », d'un dépassement de tout égoïsme. Ce n'est plus simplement d'un « cœur à cœur » qu'il est question,

7. Cf. A. Vergote, *op. cit.*, p. 162.
8. André Godin, *Psychologie des expériences religieuses*, Centurion, 1986, p. 182.

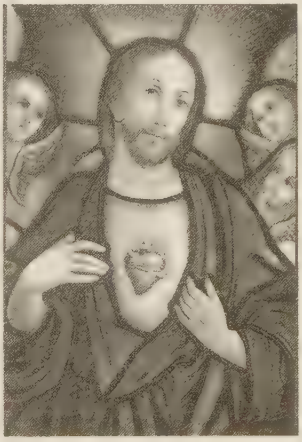
mais bien d'un cœur qui s'ouvre aux projets de l'*Autre*, qui fait sienne la Passion de l'*Autre*, l'amour du Christ *pour tous les hommes*.

N'est-ce pas là le meilleur du message de Paray-le-Monial : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé *les hommes* » ? La reprise personnelle de ce message par Marguerite-Marie, puis par tous ceux qui s'engagent dans la même voie, ne fait-elle pas retentir au cœur de chacun la question du Christ à Pierre, au lendemain de la Passion : « M'aimes-tu ? »

L'iconographie

Geneviève Roux xav.
Paris

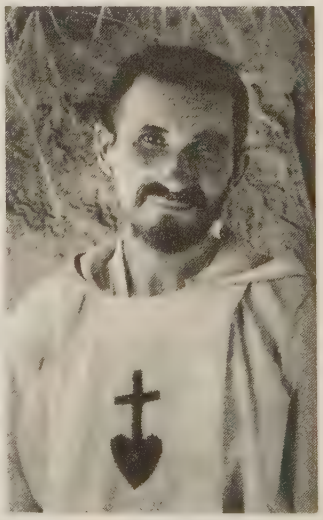
Voici la reproduction d'un vitrail représentant le Sacré Cœur. Il vient de Stockholm et figurait dans la première édition de *Pierres vivantes*. Nos églises de France en possèdent encore des centaines d'identiques, créés au cours du XIX^e^ siècle ou dans la première moitié du XX^e^. Jusque dans les années 70, chaque lieu de culte possédait aussi sa statue dans le meilleur style Saint-Sulpice. Le symbole du cœur était par ailleurs reproduit à foison dans les images pieuses qui servaient de marque-pages dans les livres de prières, les *Paroissiens* de nos arrières grands-mères. Telle cette image, parmi tant d'autres. Croix, couronne d'épine, gouttes de sang évoquent la Passion du Christ, tandis que le Soleil symbolise la gloire de la Résurrection et la flamme, l'amour.



Dans la crise iconoclaste des années 1950-70, les statues ont souvent été détruites ou mises au rebut. Les vitraux ont moins souffert, étant plus difficiles à détruire. Les images demeurent encore dans les familles — objets d'étonnement, voire de dérision, au moins dans les milieux les plus cultivés. Cette iconographie n'a cependant pas totalement disparu, témoin cette photo prise au Salon *Religio* à Paris en 2000. Le Sacré Cœur est proposé en toutes tailles à la dévotion des fidèles. Mais la liste des accusations portées contre ces images est longue : sentimentalisme, mièvrerie, dolorisme, exhibitionnisme. Planent aussi sur elles le souvenir de la guerre des Chouans et l'annexion qui en fut faite à des fins politico-religieuses. Beaucoup aimeraient « briser » ce cœur, le faire disparaître des églises, des livres, des musées où il se trouve encore. Et pourtant, il subsiste.

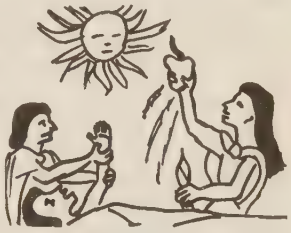
Rejet et adhésion

Voici une autre image. Il s'agit d'une photo du frère Charles de Foucauld, datée de 1905. On y voit un cœur surmonté d'une croix et cousu à points grossiers sur le scapulaire du frère Charles. Un cœur, une croix comme il s'en trouve sur l'image du Sacré Cœur. La tête de frère Charles est légèrement penchée vers son épaule gauche, tout comme celle du Christ du vitrail. L'un et l'autre portent même barbe courte et même moustache. Bien sûr, il y a dans la photo de frère Charles une intensité de regard, une présence qui n'apparaissent pas dans le dessin du vitrail, qui, par contraste, paraît apprêté et efféminé. Cependant, l'un et l'autre sont sous le même signe du cœur et de la croix. D'où vient donc que, d'entrée de jeu, le premier suscite allergie et rejet et l'autre admiration et adhésion ? S'agit-il seulement d'une question de traitement et de graphisme ?



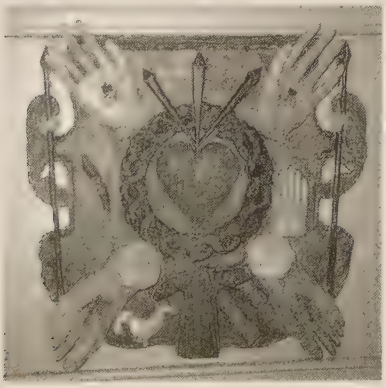
Le cœur et la croix de tissu sur le vêtement de frère Charles font clairement de ces éléments un emblème. La stylisation provoque une distance, une abstraction. Le relief du cœur, les flammes, la couronne d'épines, le vêtement écarté par les mains du Christ induisent une approche à la fois réaliste et surréaliste. L'image éveille des impacts sensoriels. Un cœur charnu est un organe vivant qui achemine le sang : le mettre à nu — en dehors d'un contexte chirurgical —, c'est provoquer la mort. Le collage surréaliste obtenu en exposant le cœur sur la poitrine en fait une image inquiétante qui doit toucher en chacun à des fantasmes primitifs.

Une image venue d'une autre culture peut alors être évoquée. Il s'agit de la représentation d'un sacrifice aztèque. Le sacrificateur a ouvert la poitrine de la victime : le cœur arraché est brandi en offrande au soleil. Le sang des sacrifices humains devait redonner au soleil l'énergie qu'il perdait en chauffant la terre et les hommes. Cœur exposé ou cœur brandi, soleil ou flamme, épines ou poignards, les éléments symboliques sont les mêmes que dans l'image du Sacré Cœur. Pouvons-nous parler de réalisme à propos du sacrifice aztèque et seulement d'allégorisme en ce qui concerne la représentation du Sacré Cœur ?



Mythologie et histoire

D'une certaine manière, la différence n'est qu'apparente, puisque la représentation du Sacré Cœur trouve son origine en *Jn* 19,34.37 : « Un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau (...) Ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé. » Un panneau sculpté polychrome provenant d'une église de Bretagne manifeste bien cette source. Nous y découvrons les instruments de la passion (tunique, clous, couronne d'épines, fouet...) disposés autour des mains et des pieds transpercés de Jésus. Au



centre : le cœur. Il ne s'agit pas seulement de symbolisme : le sang a coulé et le cœur a été transpercé. Derrière l'image du Sacré Cœur, qui peut paraître mièvre par son graphisme, nous pressentons une réalité profonde, un jeu de la vie et de la mort. « Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne. » Les mains écartant le manteau font la grande différence avec l'image aztèque. Dans celle-ci, il s'agit d'un meurtre rituel. Dans celle-là, le Christ donne lui-même à voir son cœur marqué de la croix, buisson ardent où Dieu se révèle, offrande volontaire d'où jaillit toute lumière. Les éléments symboliques ont beau être semblables entre la première et la troisième image, leur signification n'est pas comparable, tant il est vrai que celle du Christ trouve son origine dans un récit et une histoire. Même si nous pouvons regretter la mièvrerie du graphisme, la symbolique déployée trouve sens dans l'histoire de Jésus Christ et le récit de la Passion-Résurrection : c'est irréductible à toute mythologie.

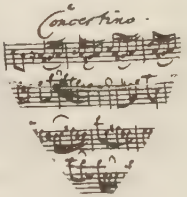
Si les représentations du Sacré Cœur n'apparaissent guère qu'au XVII[e] siècle, après les révélations faites à Marguerite-Marie Alacoque, le thème du côté transpercé — marque de l'amour infini du Christ — est très présent dans les écrits des mystiques et les images des siècles précédents. Cette enluminure, conservée dans une collection privée, en témoigne. Lorsque frère Charles coud sur son vêtement le cœur surmonté d'une croix, de nombreuses représentations du Sacré Cœur habitent sa mémoire. Ce geste est une déclaration d'intention. Il veut suivre le Christ. Il est résolu à ne pas se dérober à l'appel entendu un jour dans la pénombre de Saint-Augustin alors que parlait l'abbé Huvelin. Un appel à aimer à la manière du Christ, d'un amour qui brûle celui qui s'y engage et éclaire ceux qui passent sur le chemin : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant tandis qu'il nous parlait en chemin et nous enseignait les Ecritures ? » (*Lc* 24,32). Explication qui justement porte sur la croix et sur la Résurrection.

Nous voici pris dans une symbolique du cœur, du feu, de la lumière et de la croix, qui n'en finit pas de déployer ses harmoniques. Si nous nous arrêtons pour regarder, nous sommes pris à notre tour dans cet appel. Comme dans le colloque des Exercices de la première semaine, nous nous interrogeons aux pieds du Christ en croix : « Qu'ai-je fait pour le Christ ? Qu'est-ce que je fais pour le Christ ? Que ferai-je pour le Christ ? »

Le cœur ne fait pas défaut

La mise en rapport de ces images nous a peut-être permis d'entrer dans la compréhension de la symbolique du Sacré Cœur. Se posent alors d'autres questions : « Cette symbolique n'est-elle pas anachronique ? Peut-elle s'adresser à tous ? Les jeunes peuvent-ils y être accordés ? » Pour y répondre, il ne suffit pas de signaler que les vieilles images du Sacré Cœur, notamment celles d'Epinal, se vendent à prix d'or chez les antiquaires. Mais un regard sur les images qui circulent dans la culture d'aujourd'hui nous convaincra vite que si nous ne faisons plus appel au cœur, d'autres s'en chargent.

Non, le cœur n'a pas disparu de la symbolique moderne. Depuis plusieurs années, nous voyons fleurir les autocollants : « *I ♥ New-York* ». Faut-il lire « *love* » ou « *like* » ? Peu importe, sans doute. La Saint-Valentin voit fleurir les cœurs. A la carterie du Bon Marché à Paris, un plein rayon de cœurs est proposé tout au long de l'année pour que chacun trouve un moyen de « déclarer sa flamme ». Oui, le cœur se vend bien. La publicité l'utilise bien souvent : *coups de cœur* pour tel ou tel produit, tel spectacle, telle voiture... Les connotations peuvent paraître légères : sentimentalisme, sensualité, impulsivité. Toutefois, faire appel au cœur n'est pas « ringard ». Et pas non plus seulement volage. Lorsque Coluche invente les *Restos du cœur*, il touche à une soif de solidarité qui préoccupe beaucoup de nos contemporains. Et ceux-ci répondent avec conviction. Nous continuons à « prendre les choses à cœur », nous aspirons au « cœur à cœur »... Le langage est bien loin d'avoir oublié ces expressions.



Oserons-nous encore ?

Le groupe chrétien ne se fourvoie donc pas s'il reprend la symbolique du cœur pour qu'elle soit porteuse de l'annonce de l'amour infini de Dieu pour les hommes, manifesté en Jésus Christ. Au cours du temps, les symboles naissent et meurent, disparaissent ou resurgis-

sent. Ce sont les groupes qui sont maîtres du sens. Ils ont un rôle capital dans la signification des symboles. Leur vie et leur mort sont de la responsabilité des groupes et de leur histoire.

Prenons un exemple avec un autre élément symbolique : le *svastika*, très ancien symbole de vie européen, qui a donné naissance à la croix basque et à la croix gammée. Un sarcophage mérovingien de l'abbaye de Jouarre est orné de médaillons frappés de svastikas en signe de résurrection. Devant ce sarcophage, j'ai pu constater combien il était impossible à un groupe de touristes français, qui passait par là, de recevoir ces croix comme des symboles de résurrection. L'histoire récente du groupe nazi les a pour longtemps transformées pour l'Europe en symboles de mort. Oui, ce sont les groupes et leur histoire qui imposent un sens aux éléments symboliques. Si la symbolique du Sacré Cœur n'a plus de sens, cela manifeste simplement que le groupe chrétien ne la prend plus à son compte.

La représentation du Sacré Cœur, d'apparition récente, a peut-être déjà terminé sa course. Faut-il en prendre simplement acte ? N'y a-t-il pas là, pourtant, un paradoxe en cette fin de siècle où tant de personnes, notamment de jeunes, souffrent dans leur cœur ? Foyers divisés, avenir fermé, dynamismes impossibles... Il suffit d'écouter pour que monte comme une grande rumeur le cri de ceux qui sont blessés, dans les ténèbres, et qui cherchent la chaleur.

Un regard sur images et logos dans l'Eglise aujourd'hui laisse espérer que des groupes chrétiens ont perçu ce paradoxe et s'efforcent d'y remédier. Ainsi, les sœurs du Sacré-Cœur, à l'occasion du bicentenaire de leur fondation, viennent de travailler à une représentation renouvelée de leur emblème. Une carte du monde se trouve au centre d'un cœur stylisé ; une croix discrète apparaît à l'entrée de ce cœur et le qualifie comme celui du Christ. Les noms de quarante-cinq pays forment un rayonnement autour du motif central, tandis que le titre de « Société du Sacré-Cœur 1800-2000 » trace une oblique qui pénètre dans ce cœur ou en jaillit. Le monde est dans le cœur du Christ et les sœurs du Sacré-Cœur veulent en témoigner dans ces quarante-cinq pays où elles sont présentes...

Sur le site internet de l'Eglise de France (www.cef.fr), le diocèse de Luçon arbore un logo tout neuf. Les vagues de la mer, le vol des goélands, les sillons du blé en herbe entrent en harmonie avec deux cœurs sommés d'une unique croix. Ici, l'Eglise se souvient de son histoire et s'appuie sur le passé pour fonder l'avenir. Et c'est avec élan.

Deux réalisations qui laissent augurer un retour à cette symbolique du cœur pour annoncer l'amour dont Dieu nous aime en Jésus le Christ.

La tradition revisitée

Le Cœur du Christ et la Compagnie de Jésus

Daniel DIDEBERG s.j.

La dévotion au Cœur du Christ est née et s'est développée dans l'Eglise bien avant la fondation de la Compagnie de Jésus au XVI[e] siècle et, bien sûr, avant les révélations à sainte Marguerite-Marie au XVII[e] siècle. Mais c'est à Paray-le-Monial que la Compagnie comme la Visitation ont reçu la mission de propager cette dévotion.

De 1688 à nos jours

Le 2 juillet 1688, en la fête de la Visitation, le Seigneur se manifesta une dernière fois à Marguerite-Marie :

« La Sainte Vierge était d'un côté et saint François de Sales de l'autre avec le saint Père de la Colombière (...) Se tournant vers le bon Père de la Colombière, cette mère de bonté lui dit : "Pour vous, fidèle serviteur de mon divin fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; s'il est donné aux filles de la Visitation de le connaître et de le distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de votre Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur afin

qu'on en profite, en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source de bénédictions et de grâces, les répandra si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au-delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier" »[1].

Quelque deux cents ans plus tard, la Compagnie, qui avait connu les vicissitudes de la suppression (1773-1814), reconnut officiellement cette mission confiée par le Seigneur à Paray-le-Monial. En 1883, les Pères de la 23e congrégation générale approuvèrent le décret 46 : « Nous déclarons que la Compagnie de Jésus accepte et reçoit avec un esprit débordant de joie et de gratitude la charge très douce *(munus suavissimum)* que lui a confiée notre Seigneur Jésus Christ de pratiquer, promouvoir et propager la dévotion à son très divin Cœur. » Un an après cet acte officiel mourait le Père Henri Ramière qui a peut-être le mieux accompli cette mission, en organisant l'Apostolat de la prière, cette « Internationale » de l'intercession apostolique[2]. Une trentaine d'années plus tard, la 26e congrégation générale (1915) allait lier, dans son décret 21, la mission de la Compagnie à l'égard du Cœur du Christ au développement de l'Apostolat de la prière.

Dans la suite, la plupart des congrégations générales et les différents Pères généraux traitèrent cette question[3]. Nous ne ferons état ici que des deux décrets de la 31e congrégation (1965-66), auxquels renvoient les deux dernières, la 32e (1974-75) et la 33e (1983)[4] :

• Le décret 15 est une sorte d'*aggiornamento* du « culte du Cœur de Jésus » à la lumière de Vatican II. En voici les idées essentielles : le cœur transpercé du Christ est le symbole de l'amour du Verbe incarné pour l'Eglise née de la Croix. Dans le culte du Cœur de Jésus est célébré l'amour de Dieu pour nous et s'exerce notre amour pour Dieu et le prochain. Du Cœur de Jésus viendra le renouveau tant espéré par le Concile. Pour adapter cette dévotion, il faut chercher une meilleure présentation qui, en laissant tomber les modalités accidentelles, sauvegarde les éléments essentiels.

1. Lettre 90 (juillet 1688), éd. Gauthey, Paris, 1915, t. 2, pp. 406-407.
2. Cf. Peter-Hans Kolvenbach, « Evolution historique de l'Apostolat de la prière », *Prier et servir*, octobre 1985, pp. 263-280.
3. Cf. Joseph Schaak, « Le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus », dans *Cor Iesu*, t. II, Herder, 1959, pp. 179-185.
4. Cf. Simon Decloux, « La dévotion au Sacré-Cœur et la Compagnie actuelle », *Prier et servir*, octobre 1985, pp. 337-353 (voir pp. 165-173 du présent numéro).

• Le décret 27 précise, pour certaines œuvres propres à la Compagnie, l'incidence pastorale de ce culte. Le mystère du Cœur de Jésus est placé immédiatement après les *Exercices spirituels* en ce qui concerne le réajustement pastoral de la Compagnie. Il est aussi intégré aux notions de « charisme » et de « tradition » ignatiens. Il est profondément ecclésial et correspond — parmi les diversités de charismes — à ce qui est profondément jésuite.

A l'occasion du tricentenaire de la vision de Paray-le-Monial, une double question se pose : la mission reçue par la Compagnie en 1688 a-t-elle encore sa raison d'être et de quelle manière peut-elle être remplie aujourd'hui ? A ces questions, les deux interventions de Jean-Paul II apportent des éléments de réponse : en premier, le discours tenu à Rome, le 13 avril 1985, devant les secrétaires nationaux de l'Apostolat de la prière[5] ; en second, le « Message à la Compagnie de Jésus », adressé de Paray lors de son pèlerinage du 5 octobre 1986[6].

Un esprit nouveau

Le discours aux congressistes de Rome expose la manière dont le pape invite la Compagnie à remplir aujourd'hui sa mission, principalement par l'Apostolat de la prière. Les orientations proposées se rattachent à une affirmation : « Chaque chrétien peut être intimement uni au Christ Rédempteur par l'offrande de sa propre vie au Cœur du Christ. » Comme le précise le paragraphe précédent du discours, cet « esprit de la rédemption » est l'idée-force de la pastorale de Jean-Paul II. Pour vivre pleinement la spiritualité de l'offrande, il faut, remarque plus loin le pape, que « [les] adhérents [de l'Apostolat de la prière] soient conscients, en même temps, de la valeur sanctifiante et apostolique de *leur travail* quotidien, conçu comme collaboration à l'œuvre de Dieu, Créateur et Rédempteur, et de *leurs souffrances* par lesquelles ils sont appelés à compléter dans leur chair ce qui manque aux épreuves du Christ (*Col* 1,24) » (*D* 4,1 ; 5,1). Sans cette conviction, l'offrande quotidienne de l'Apostolat de la prière ne serait qu'une formule.

Enfin, « l'offrande de sa propre vie » est faite au Cœur du Christ. Ce point mérite d'être éclairé. Déjà, Pie XII écrivait dans son encyclique *Haurietis Aquas* : « Le Cœur du Christ est le Cœur d'une Personne divine, c'est-à-dire du Verbe incarné, et par conséquent

5. *Acta romana s.j. XIX*, 1985, pp. 205-209. Ce texte sera désormais désigné par la lettre *D*.
6. Ce message, désigné ici par la lettre *M*, est reproduit intégralement ci-après (NDLR).

représente et met en pratique presque sous les yeux tout l'amour qu'Il a eu et a encore pour nous. » Ce Cœur est, précise Jean-Paul II, « le Cœur du Rédempteur (...), le Cœur du Fils transpercé (...) qui a aimé l'homme et le monde, s'offrant sur la croix pour eux jusqu'à ce coup de lance du soldat » (*D* 4,1). « Dès le début, rappelle le pape, l'Eglise a porté son regard vers le Cœur transpercé sur la croix » : ce Cœur est un symbole particulièrement expressif de l'amour du divin Rédempteur[7].

« Cette conscience de collaborer avec le Christ Rédempteur, par l'offrande de sa propre vie unie et vécue avec le Cœur du Christ » implique une attitude fondamentale : la « *consécration totale* à son amour et en réparation des péchés du monde ». Ici sont repris les deux aspects traditionnels de la *redamatio* au Cœur du Christ : consécration et réparation. L'accent est mis sur l'offrande totale et libre au Cœur de Jésus. Cette offrande est à la fois réponse de l'amour de l'homme à l'amour du Christ et réparation des péchés du monde qui méconnaît et refuse cet amour. Cette consécration au Cœur du Christ se réalise, poursuit Jean-Paul II, « par l'intermédiaire du Cœur immaculé de la Très Sainte Vierge Marie » (*D* 4,1). L'idée de la « médiation » du Cœur immaculé de Marie dans la dévotion au Sacré Cœur de Jésus n'est pas propre à Jean-Paul II : elle se lit déjà dans l'encyclique *Haurietis Aquas* (n° 79). Le Cœur immaculé de Marie est le cœur humain qui a le mieux répondu à l'amour du Cœur du Christ transpercé sur la croix. Grâce à son intercession maternelle, l'homme pécheur peut revenir au Cœur du Rédempteur et s'offrir à lui.

Mais comment les fidèles peuvent-ils vivre concrètement cette consécration au Cœur du Rédempteur, « à son amour et en réparation des péchés du monde » ? Dans la lettre de Paray comme dans le discours de Rome, Jean-Paul II recommande la pratique mensuelle des « premiers vendredis » : « S'exprimant notamment par la pratique de l'heure sainte, de la confession et de la communion des premiers vendredis, [la dévotion au Cœur de Jésus] a contribué à inciter des générations de chrétiens à prier davantage et à participer plus fréquemment aux sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie. Ce sont là des voies qu'il est souhaitable de proposer aux fidèles aujourd'hui encore » (*M* 8). Cette pratique a produit des fruits spirituels abondants : une prière plus assidue, une réception plus fréquente des sacrements, et finalement une union plus intime au Cœur du Christ, à son acte d'offrande et de réparation (*D* 4,4).

7. *Acta romana s.j. XIX*, 1986, pp. 421-422.

Pour sa part, l'Apostolat de la prière, « inculquant la spiritualité de l'"offrande" en communion avec l'oblation du Christ à la Sainte Messe », a présenté « dans le sillage conciliaire (...) le sacrifice eucharistique, comme source, centre et sommet de toute la vie chrétienne » et placé « à sa juste valeur "la prière des fidèles" que l'Eglise a rétablie dans la célébration eucharistique et dans la liturgie des Heures » (*D* 1,3). Ne faudrait-il pas aussi, par le biais du sacrement de la pénitence, réfléchir une approche du Cœur du Rédempteur et de sa miséricorde ? Selon l'encyclique *Dives in misericordia* (n° 13), « l'Eglise semble professer d'une manière particulière la miséricorde de Dieu et la vénérer, en se tournant vers le Cœur du Christ ».

Ainsi, pour diffuser la dévotion au Cœur du Christ, le pape a donné à la Compagnie « une mission » (promouvoir l'Apostolat de la prière) et insufflé à cette association un esprit nouveau (« l'esprit de la Rédemption »).

* * *

La mission reçue du Christ et de son Vicaire impose à la Compagnie de Jésus une tâche difficile et délicate : inculturer dans la modernité cette spiritualité du Cœur du Rédempteur. Pour découvrir aujourd'hui son mystère, plusieurs voies sont ouvertes : la démarche christocentrique des Exercices spirituels, l'offrande quotidienne de l'Apostolat de la prière, l'adoration eucharistique, la célébration de la réconciliation et de l'Eucharistie... Cette recherche requiert discernement et créativité sur la plan de la théologie et de la pastorale. Si la Compagnie réussit à diffuser dans le peuple chrétien une spiritualité renouvelée du Cœur du Christ, elle aura pris part, de manière significative, à « la nouvelle évangélisation ».

Message de Jean-Paul II à la Compagnie de Jésus

Paray-le-Monial, 5 octobre 1986

Au cours de mon pèlerinage à Paray-le-Monial, j'ai désiré venir prier dans la chapelle où est vénéré le tombeau du bienheureux Claude La Colombière. Il fut « le serviteur fidèle » que, dans son amour providentiel, le Seigneur a donné comme directeur spirituel à sainte Marguerite-Marie Alacoque. C'est ainsi qu'il fut amené, le premier, à diffuser son message. En peu d'années de vie religieuse et de ministère intense, il se révéla un « fils exemplaire » de la Compagnie de Jésus à laquelle, au témoignage de sainte Marguerite-Marie elle-même, le Christ avait confié la charge de répandre le culte de son Cœur divin.

Je sais avec quelle générosité la Compagnie de Jésus a accueilli cette admirable mission et avec quelle ardeur elle a cherché à la remplir le mieux possible au cours de ces trois derniers siècles ; mais je désire, en cette occasion solennelle, exhorter tous les membres de la Compagnie à promouvoir avec plus de zèle encore cette dévotion qui correspond plus que jamais aux attentes de notre temps.

En effet, si le Seigneur a voulu dans sa Providence qu'au seuil des temps modernes, au XVII[e] siècle, parte de Paray-le-Monial un élan

puissant en faveur de la dévotion au Cœur du Christ, sous les formes indiquées dans les révélations reçues par sainte Marguerite-Marie, les éléments essentiels de cette dévotion appartiennent aussi de façon permanente à la spiritualité de l'Eglise au long de son histoire ; car, dès le début, l'Eglise a porté son regard vers le Cœur du Christ transpercé sur la croix dont il sortit du sang et de l'eau, symboles des sacrements qui constituent l'Eglise ; et, dans le Cœur du Verbe incarné, les Pères de l'Orient et de l'Occident chrétiens ont vu le commencement de toute l'œuvre de notre salut, fruit de l'amour du divin Rédempteur dont ce Cœur transpercé est un symbole particulièrement expressif.

Le désir de « connaître intimement le Seigneur » et de « faire un colloque » avec lui, cœur à cœur, est caractéristique, grâce aux *Exercices spirituels*, du dynamisme spirituel et apostolique ignatien, tout entier au service de l'amour du Cœur de Dieu.

Le Concile Vatican II, tandis qu'il nous rappelle que le Christ, Verbe incarné, nous « a aimés avec un cœur d'homme », nous assure que « son message, loin de diminuer l'homme, sert à son progrès en répandant lumière, vie et liberté, et, en dehors de lui, rien ne peut combler le cœur humain » (cf. *Gaudium et spes*, 21-22). Auprès du Cœur du Christ, le cœur de l'homme apprend à connaître le sens véritable et unique de sa vie et de son destin, à comprendre la valeur d'une vie authentiquement chrétienne, à se garder de certaines perversions du cœur humain, à joindre l'amour filial envers Dieu à l'amour du prochain. Ainsi — et c'est la véritable réparation demandée par le Cœur du Sauveur —, sur les ruines accumulées par la haine et la violence, pourra être bâtie la civilisation de l'amour tant désirée, le règne du Cœur du Christ.

Pour ces motifs, je désire vivement que vous poursuiviez par une action persévérante la diffusion du véritable culte du Cœur du Christ, et que vous soyez toujours prêts à apporter une aide efficace à mes frères dans l'épiscopat, afin de promouvoir ce culte partout, en prenant soin de trouver les moyens les plus adaptés de le présenter et de le pratiquer, afin que l'homme d'aujourd'hui, avec sa mentalité et sa sensibilité propres, y découvre la vraie réponse à ses interrogations et à ses attentes.

De même que l'an dernier, à l'occasion du congrès de l'Apostolat de la prière, je vous avais particulièrement confié cette œuvre étroitement liée à la dévotion au Sacré-Cœur, aujourd'hui également, au cours de mon pèlerinage à Paray-le-Monial, je vous demande de déployer tous les efforts possibles pour accomplir toujours mieux la

mission que le Christ lui-même vous a confiée, la diffusion du culte de son Cœur divin.

Les fruits spirituels abondants qu'a produits la dévotion au Cœur de Jésus sont largement reconnus. S'exprimant notamment par la pratique de l'heure sainte, de la confession et de la communion des premiers vendredis du mois, elle a contribué à inciter des générations de chrétiens à prier davantage et à participer plus fréquemment aux sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie. Ce sont là des voies qu'il est souhaitable de proposer aux fidèles aujourd'hui encore.

Que la protection maternelle de la Sainte Vierge Marie vous assiste : c'est lors de la fête de la Visitation que cette mission vous fut confiée en 1688 ; et, dans votre labeur apostolique, que soit pour vous soutien et réconfort la bénédiction apostolique que je donne de grand cœur à toute la Compagnie de Jésus, depuis Paray-le-Monial !

Les cinq plaies du Christ

Une autre fois, le jour où je célébrais l'office des saints martyrs Processus et Martinien, je méditais avec assez de profit sur les cinq plaies du Christ ; cela me venait à la vue d'un crucifix. Je contemplais ces plaies des mains et des pieds, et il me semblait qu'elles m'invitaient surtout à progresser en œuvres et en désirs dans le bien, pour que notre travail se fît avec ferveur et se traduisît en actes, pour que nous soyons pleins de zèle, et que, sans craindre d'endurer des marches et des voyages à pied, nous vivions de manière que nos mains et nos pieds portent les marques de nos travaux, comme saint Paul l'a dit de son corps tout entier : « Je porte dans mon corps les marques de mon Seigneur. »

Je remarquai que la plaie du côté fut faite après la mort du Christ : une fois que tout fut accompli et que furent accumulés tous les mérites du Christ, à la fin, le sang s'écoula pour nous avec de l'eau, répandant toute la richesse de ces mérites et nous enseignant que si nous ne mourions pas, nous ne pourrions pas goûter ces dons intérieurs qui parachèvent le salut des cœurs. C'est avant sa mort que nous furent d'abord ouverts, sources de trésors, ses mains et ses pieds ; et après, le côté droit et le cœur.

Pierre Favre
l'un des premiers compagnons d'Ignace
(juillet 1543)

Mémorial, Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1960 , p. 379

La dévotion au Sacré Cœur dans la Compagnie actuelle

Simon Decloux s.j. *

S'il nous faut en venir à la situation actuelle de la Compagnie, et à la manière dont y est vécue la dévotion au Sacré Cœur, il me semble qu'il convient avant tout de nous référer au décret 15 de la 31e congrégation générale. Tel est en effet le texte le plus autorisé dans lequel la Compagnie de l'après-Concile a voulu affirmer sa prise de position à l'égard du culte du Cœur de Jésus. Il y a bien, dans la 32e congrégation, réunie dix ans plus tard, un rappel bref de la dévotion au Sacré Cœur, mais il ne s'agit là que d'une confirmation et non d'une reprise nouvelle de la question. On lit en effet : « Pour la vie spirituelle des Nôtres et pour notre apostolat, la 32e congrégation générale confirme ce qui est exprimé dans les décrets de la 31e congrégation générale sur le culte du Sacré Cœur et sur la dévotion à la Bienheureuse Vierge Marie ; elle recommande de les adapter avec fruit à la diversité des lieux et des pays » (11,43).

* Centre Pierre Canisius, Kinshasa. Nous reproduisons ici un long extrait de l'intervention du père Decloux au congrès mondial de l'Apostolat de la prière tenu à Rome en avril 1985 (*Prier et servir*, octobre 1985). Il a notamment publié : *La voie ignatienne* (Desclée de Brouwer, 1983), *Inactualité de la vie religieuse* (Vie consacrée, 1993)...

Les insondables richesses du Christ

Que trouve-t-on, dès lors, dans le décret 15 de la 31e congrégation, décret qui fait immédiatement suite au décret sur la prière ? Partant du Concile Vatican II et de son accent mis sur l'ecclésiologie, le décret insiste tout d'abord sur l'amour du Verbe incarné qui a fait de l'Eglise son Epouse au terme d'une vie toute faite d'immolation par amour. Ainsi, « l'Eglise considère le Cœur transpercé du Christ comme un symbole très expressif de cet amour humain et divin : le sang et l'eau qui s'en épanchèrent signifient et manifestent la naissance et la croissance de l'Eglise et appellent la réponse de notre amour ».

Citant alors l'encyclique *Haurietis aquas*, le décret souligne combien dans le culte du Sacré Cœur à la fois est célébré l'amour dont Dieu nous aime en Jésus et s'exerce notre propre amour pour Dieu et pour le prochain. Il s'agit donc pour la Compagnie, « et pour elle surtout », de promouvoir une forme authentique de piété fondée sur la relation interpersonnelle d'amour avec le Christ Jésus, et cela « aussi bien en ce qui concerne ses membres que dans son ministère, en raison non seulement de la tradition vénérable de nos devanciers, mais aussi de la recommandation toute récente du Souverain Pontife ».

Dans cette lumière, la 31e congrégation a voulu à son tour faire siens les décrets des congrégations générales antérieures concernant le cœur du Christ et, citant la Lettre apostolique *Diserti interpretes* du pape Paul VI (25 mars 1965), elle a voulu s'avancer davantage encore en exhortant tous les religieux de la Compagnie « à répandre de plus en plus l'amour envers le Cœur de Jésus, et à démontrer à tous par la parole et par l'exemple que c'est de ce Cœur que le renouvellement tant attendu des esprits et des mœurs et l'accroissement d'efficacité des diverses institutions d'Eglise, comme le demande le second Concile du Vatican, doivent recevoir leur inspiration et leur plus vigoureux élan ».

C'étaient là des affirmations qui, aussi bien sous la plume de Paul VI que dans la reprise qu'en faisait notre 31e congrégation, allaient loin : concevant la place de choix à prendre, dans le monde et l'Eglise actuelle, y compris et surtout en face des difficultés que traverse leur histoire, par la dévotion au sacré cœur de Jésus. Ainsi la congrégation générale espérait-elle offrir aux jésuites eux-mêmes un renouvellement de vie spirituelle et la promesse d'une efficacité plus grande dans l'annonce des « insondables richesses du Christ », tout en contribuant « à établir dans la vie des chrétiens le primat de la charité ».

En relisant aujourd'hui ce texte, on ne peut pas éviter, me semble-t-il, d'être à la fois frappé par la justesse de la perspective qu'il développe, et d'autre part par les obstacles qu'a rencontrés en fait la dévotion au Sacré Cœur dans les vingt dernières années de l'histoire de la Compagnie. Si bien que nous pouvons nous demander si l'espérance exprimée par le 31e congrégation a véritablement pu s'inscrire dans notre vie et dans notre histoire de jésuites.

Mais, notons-le, le décret 15 faisait déjà allusion aux difficultés et obstacles que je viens de rappeler. Ceux-ci, en effet, étaient déjà perceptibles en 1965. « Tout le monde sait pourtant, énonçait le texte du décret, que le culte du Sacré Cœur de Jésus, en certains pays du moins, et parce qu'il y revêt des formes peut-être moins adaptées, exerce aujourd'hui moins d'attraits sur nos religieux et sur les autres chrétiens. » Une fois cette constatation faite, et en vertu même de la place centrale prise par le Cœur de Jésus dans l'histoire de notre salut, place qui fut rappelée auparavant, le décret croit devoir solliciter diverses catégories de jésuites à se mettre au travail pour faire face aux difficultés nouvelles et, dans toute la mesure du possible, pour essayer de les dépasser : « Aussi invite-t-on instamment les théologiens, les spécialistes de la théologie spirituelle ou pastorale et les promoteurs de l'apostolat du Cœur de Jésus à rechercher avec soin la meilleure façon de présenter ce culte en l'adaptant aux endroits et aux personnes. » Et, précisant davantage l'idée selon laquelle pourraient se faire ce renouvellement et cette adaptation du culte, le texte poursuivait : « Il faut, semble-t-il, tout en sauvegardant toujours la nature même du culte, laisser tomber des modalités accidentelles et l'adapter aux exigences de notre époque, pour le rendre plus intelligible à nos contemporains et plus conforme à leur sensibilité. »

Enfin, comme il est fréquent dans des cas semblables, où une évolution est en cours et qu'il s'agit d'étudier plus attentivement et de suivre de plus près, le décret terminait en recommandant au Père général « de promouvoir les études et recherches dont on vient de parler, afin de pouvoir mieux aider la Compagnie tout entière à rénover à la fois son esprit religieux et son zèle apostolique ».

Surmonter les difficultés

L'évolution a suivi son cours, les difficultés se sont en bien des endroits accentuées. Ce qui n'a pas nécessairement refroidi l'ardeur d'un bon nombre de jésuites ni leur conviction concernant l'impor-

tance décisive de la dévotion au Cœur de Jésus et de ce qu'elle exprime. De son côté, le Père général s'est efforcé d'encourager partout où il le pouvait le culte du Sacré Cœur, en stimulant aussi la recherche et la réflexion théologique. Le Père Arrupe ne nous a-t-il pas confié quelle place la dévotion au Sacré Cœur, et notamment la consécration des familles, avait tenu dès les débuts de son apostolat au Japon ? N'a-t-il pas rappelé à plusieurs reprises, et souvent avec force, l'importance que revêt dans sa vie spirituelle le culte du cœur de Jésus ?

Ajoutons que les théologiens, à leur tour, n'ont pas chômé. On peut dire, je pense, que les œuvres théologiques de valeur n'ont pas manqué, au cours de ces années, pour expliquer la dévotion au Sacré Cœur, en soulignant son enracinement scripturaire, sa valeur symbolique, sa qualité dogmatique et spirituelle. Parler de tel ou tel écrit inclurait ici le risque de ne pas faire droit à d'autres qui mériteraient tout autant d'être cités.

Si nous voulons nous en tenir plus directement aux textes officiels pour faire le point de la situation au cours de cette époque plus récente, je vous inviterai tout d'abord à nous référer à une lettre du Père Arrupe envoyée à toute la Compagnie le 27 avril 1972. Dans cette lettre, le Père général annonçait que le 9 juin, dans l'église du Gesù à Rome, il renouvellerait la consécration de la Compagnie au Cœur de Jésus faite un siècle auparavant par le Père Beckx. Mais il profitait de cette communication à la Compagnie sur le Sacré Cœur pour faire état des difficultés rencontrées par plusieurs jésuites à l'égard de cette dévotion au Cœur du Christ. Relire ces pages, ou les parcourir même rapidement comme nous allons le faire, remet en face de questions, de difficultés et d'exigences qui, pour une bonne part, me semble-t-il, valent encore aujourd'hui. C'est donc aussi stimuler à la fois notre réflexion et notre responsabilité.

La première difficulté dont parle le Père Arrupe est celle qu'il éprouve lui-même à parler de la dévotion au Sacré Cœur en face des positions subjectives très diverses qu'ont prises à son égard les jésuites. Il veut donc, comme général, « aider à trouver la solution du problème ascétique, pastoral et apostolique que nous présente aujourd'hui la dévotion au Sacré Cœur ».

Ce qu'une tradition pluriséculaire, soutenue par le magistère de l'Eglise, représente dans le Cœur de Jésus, c'est l'amour du Christ suscitant notre propre réponse. Et on ne peut certes mettre en doute le caractère christocentrique de notre spiritualité et de notre apostolat, totalement enracinés qu'ils sont dans la connaissance et l'amour pro-

fond de Jésus Christ, Dieu et homme, notre rédempteur consumé par l'amour de son Père et de tous ses frères les hommes.

Et pourtant, lorsqu'on évoque la dévotion au Sacré Cœur, voici que se dressent l'une en face de l'autre deux positions antagonistes. Alors que les uns la considèrent comme indispensable à la vie et à l'activité de tout bon jésuite, d'autres éprouvent une sorte d'indifférence ou même d'inconsciente aversion à l'égard de cette forme de dévotion, qu'ils évitent dès lors de mentionner. C'est qu'ils y voient avant tout une série de pratiques de dévotion dépassées et anachroniques, et le mot « cœur » lui-même s'est chargé à leurs yeux d'une note sentimentale excessive. D'autres enfin, et peut-être plus nombreux, se sentent désorientés, convaincus qu'ils sont de la valeur représentée par le culte du Sacré Cœur, mais ne sachant comment le proposer aujourd'hui d'une manière acceptable. C'est donc à un discernement que le Père Arrupe croyait devoir inviter les représentants des deux positions adverses.

Il serait certes bien difficile de tenir, et plus difficile encore de prouver, que les fondements du culte véritable du Cœur du Christ sont aujourd'hui moins sûrs et que leur manque une base théologique authentique. Ce qu'a toujours cherché à comprendre et à souligner la dévotion au Sacré Cœur, c'est le « mystère de l'amour divino-humain symbolisé dans le Cœur du Christ ». Comment ne pas reconnaître la centralité de ce message « dans un monde toujours plus assoiffé d'amour et ayant toujours plus besoin de compréhension et de justice » ? Ne serait-ce pas dès lors une certaine crise du sens théologique concernant l'humanité du Christ qui aurait parfois conduit à moins saisir la valeur symbolique de son cœur humain ? Aussi le Père Arrupe pensait-il devoir inviter tous les jésuites à une prise en considération lucide et forte de ce que représente le véritable culte du Cœur de Jésus.

Je cite un peu plus longuement ce texte qui me paraît central dans sa pensée :

« Dépassant les obstacles d'ordre psychologique que les formes extérieures de ce culte peuvent présenter, le jésuite doit le revitaliser par la spiritualité christocentrique solide et virile des *Exercices*, lesquels par leur christocentrisme intégral et en débouchant sur l'offrande totale de soi, nous préparent à "sentir" l'amour du Cœur du Christ comme point d'unité de tout l'évangile. La vie du jésuite est parfaitement unifiée dans la réponse à l'appel du Roi éternel et dans ce "Prenez, Seigneur, et recevez", de la *Contemplation pour obte-*

nir l'amour qui couronne les *Exercices*. Vivre cette réponse et cette offrande sera pour chacun de nous et pour toute la Compagnie la vraie réalisation de l'esprit de la consécration au Cœur du Christ, à la manière ignatienne.

C'est en vivant intensément l'esprit des *Exercices* que surgit, comme urgence apostolique inévitable, l'engagement à vivre et à offrir notre prière et notre travail en union au Cœur du Christ et à réaliser ainsi une existence intimement centrée sur le Christ et sur l'Eglise. L'Apostolat de la prière a vivifié et continue à vivifier ainsi la perspective sacerdotale de tant d'existences chrétiennes, en les faisant s'accomplir dans l'offrande eucharistique du Christ et dans la consécration du monde à Dieu (*LG* 34). Ce moyen de l'Apostolat de la prière, qui a tellement aidé le peuple de Dieu, peut aujourd'hui, valablement renouvelé et adapté, rendre un service nouveau et accru, alors qu'on perçoit tellement la nécessité de créer des groupes apostoliques de prière et d'engagement spirituel sérieux. »

Retrouver l'essentiel

Faisant à nouveau le point de la situation, le Père Arrupe rappelait ces deux faits paradoxalement vérifiables aujourd'hui dans la vie de la Compagnie : d'une part, une conscience théologique renouvelée des richesses contenues dans la dévotion au Sacré Cœur et leur relation indéniable aux drames et aux attentes de l'humanité d'aujourd'hui ; et d'autre part, le manque d'attraction spéciale éprouvé par beaucoup de bons jésuites à l'égard du culte du Sacré Cœur. Sans doute cela doit-il s'expliquer en référence aux évolutions de notre époque marquée par un sens critique de contestation et de rejet de certains éléments traditionnels. A côté du danger que contient cette critique, il faut bien reconnaître qu'elle oblige aussi à retourner à l'essentiel.

Tel doit donc être l'effort infatigable des jésuites : étudier l'essence de la dévotion au Cœur de Jésus et chercher le moyen de l'utiliser et de la présenter au monde d'aujourd'hui. Et, plus spécifiquement, la lettre du Père Arrupe se portait à contempler la plaie ouverte de Jésus sur la croix, dont — peut-on ajouter — la contemplation fut au centre de tant d'efforts de réflexion théologique et spirituelle, y compris au cours des dernières années :

« L'étude profonde du côté transpercé de Jésus sur la Croix (*Jn* 19,34) est un thème de réflexion théologique extrêmement féconde et très actuelle. L'évangéliste, qui avait souligné expressément l'amour du Christ dans sa passion et dans sa mort (13,1 ; 15,13) paraît vouloir attirer notre attention sur cet amour clef de l'œuvre rédemptrice, en nous montrant le côté ouvert de

Jésus, d'où sortent le sang et l'eau, annonce mystérieuse des dons de l'Esprit à l'Eglise. »

Cette lettre du Père Arrupe, écrite en 1972, me semble dépeindre une situation qui reste encore globalement la nôtre aujourd'hui. Et c'est sans doute à cause de la constance de cette situation que, sans jamais taire sa profonde dévotion personnelle au Sacré Cœur, le Père Arrupe crut devoir user de discrétion dans le langage qu'il utilisait en s'adressant à la Compagnie. Il y eut, nous l'avons dit, le renouvellement de la consécration au Cœur de Jésus, avec la rédaction d'une nouvelle formule exprimant la consécration de la Compagnie. Il y eut aussi, en 1974, une réunion du congrès international des secrétaires nationaux de l'Apostolat de la prière, après l'approbation de ses nouveaux statuts. Il y eut plusieurs homélies en 1965, 1973, 1975, 1979. Il y eut, en 1981, la publication en anglais d'un article daté du 6 janvier 1980 et rédigé à l'occasion du premier centenaire des missionnaires du Sacré Cœur (« Le Cœur du Christ, centre du mystère chrétien et clef de l'univers »). Il y eut aussi, en cette même année 1981, à la fin de la conférence prononcée au *CIS* (« Enracinés et fondés dans la charité »), quelques pages présentant la dévotion du Sacré Cœur comme le « centre » du charisme ignatien[1].

C'est en tout cas comme si, en cette fin de son généralat, le Père Arrupe avait voulu revenir avec une insistance et une conviction nouvelles sur la dévotion au Sacré Cœur, à laquelle, depuis toujours, il avait cru, non seulement pour lui-même mais aussi pour la vitalité de la Compagnie. Et c'est dans ce contexte, me semble-t-il, que prend aussi sa claire signification la confidence faite à ce sujet par le Père Arrupe dans ses entretiens avec Jean-Claude Dietsch publiés en 1982 sous le titre : *Itinéraire d'un jésuite* (Bayard Editions).

Rappelant sa forte conviction que dans la « dévotion au Sacré Cœur » est contenue une expression symbolique de l'esprit ignatien et que peut en découler une extraordinaire efficacité pour la perfection personnelle et pour la fécondité apostolique, le Père Arrupe en arrive à expliquer pourquoi il n'a pas abordé ce thème plus souvent pendant ses années de généralat. La raison, dit-il, en fut pastorale à l'égard de la Compagnie. Etant donné les réactions émotives suscitées par l'expression même de « Sacré Cœur », il lui a paru nécessaire d'attendre que disparaisse ce type de réactions suscitées en partie par des manifestations affectives excessives dans l'expression de la dévotion.

1. Nous reproduisons ces pages ci-après (NDLR).

En dépit de cela, sa certitude n'a jamais été ébranlée concernant la valeur de la spiritualité du Sacré Cœur et du recours qu'elle fait à un symbole humain universel. Si l'on veut bien éviter les insistances et répétitions intempestives, pense-t-il, on ne tardera pas à retrouver la valeur fondamentale de ce culte. Si nous voulons nous identifier aux pauvres et aux simples dont parle l'évangile (cf. *Mt* 11,25), n'y a-t-il pas dans ce culte une porte ouverte et une possibilité offerte d'adopter davantage leurs attitudes devant le mystère profond de Jésus, Fils de Dieu et fils de homme ?

Un travail de mise à jour

Sans doute sera-t-il utile maintenant de revenir aux réflexions offertes par le Père Arrupe aux secrétaires nationaux de l'Apostolat de la prière le 4 mai 1974. Je ne m'attarderai bien sûr qu'à la partie de ces « conclusions » qui concernent plus directement le culte du Sacré Cœur de Jésus. Les conclusions les plus précises, la chose est indéniable, se trouvent pourtant avant cette dernière page plus directement centrée sur le Sacré Cœur. Elles invitent les responsables de l'Apostolat de la prière, et la Compagnie tout entière, à réfléchir sur l'apport qui pourrait être le leur dans la situation du monde moderne. « C'est à ces suggestions et aux questions qu'elles vous posent que vous préférez sans aucun doute vous reporter, mais il ne m'appartient pas d'en parler. »

Je commence donc par rappeler la dernière suggestion présentée à la Compagnie sur ce qu'elle pourrait faire aujourd'hui afin d'aider à répondre aux exigences apostoliques de notre époque. Il lui faut, disait le Père Arrupe, persévérer dans l'étude et dans l'exposé de la dévotion au cœur de Jésus. Non pas seulement, précisait-il, dans une étude théologique, aussi nécessaire qu'elle soit pour continuer à approfondir la connaissance des « richesses de la sagesse et de la science de Dieu » (*Rm* 11,13), mais aussi dans une étude pastorale cherchant à mettre à jour la manière d'exposer aujourd'hui la doctrine et la manière de pratiquer le culte du Sacré Cœur. On ne pourra résoudre les difficultés pédagogiques que rencontre aujourd'hui la catéchèse sur ce point sans chercher à en éclairer tous les aspects : théologique, psychologique, symbolique, affectif et esthétique. Ce qui suppose, en même temps que la patience, l'ouverture d'esprit et la prudence, le désir de comprendre la mentalité d'autrui et d'en tenir compte.

Certes, poursuivait le Père Arrupe, il nous faut rendre grâces à Dieu pour le don qu'Il a fait à la Compagnie de cette dévotion, laquelle constitue pour nous un vrai trésor. Caractéristique de l'Apostolat de la prière, la dévotion au Sacré Cœur donne figure personnelle à son mouvement de transformation des individus, de l'Eglise et du monde. Si nous portons notre attention aimante sur le Christ glorifié et blessé par amour *(« agnus tamquam occisus »)*, nous découvrons aussi l'aspect sacrificiel que contient toute vie de prière et d'action pour la transformation du monde, tel que veulent s'y consacrer les membres de l'Apostolat de la prière. C'est dans le sacrifice, dans l'oubli total de soi et la mort à soi-même, dans le don de soi sans réserve dans l'amour le plus divinement généreux, que se trouvent nos plus profondes assurances. Car, en retour, à l'amour qui se donne, le Seigneur désire offrir, au-delà de toute espérance *(« ultra quam speraverint »)*, des grâces extraordinaires pour le salut et la sanctification du monde d'aujourd'hui — ce qui est la fin même de la Compagnie.

* * *

Citons ce dernier paragraphe par lequel se terminaient les réflexions du Père Arrupe en 1974 : « L'esprit chrétien de sacrifice en arrive à être finalement un lieu d'amour dans lequel l'homme crie (pour emprunter les mots très forts et presque durs du Père Teilhard) : "Seigneur, enferme-moi dans le plus profond de ton Cœur, et quand je m'y trouve, brûle-moi, purifie-moi, enflamme-moi, sublime-moi, jusqu'à la satisfaction parfaite de tes goûts, jusqu'au plus complet anéantissement de moi-même." »

Texte

Le plus profond de l'esprit ignatien

Pedro Arrupe s.j. *

Voyant que l'amour est ce qui est au plus profond de la spiritualité chrétienne et, par là même, de la spiritualité ignatienne, je me sens, en quelque sorte, obligé de proposer une dernière réflexion. Ce qui a été dit jusqu'ici pourrait se résumer en quelques points :

■ **L'amour (le service)** des hommes, du Christ, du Père est l'objet unique et indivisible de notre charité.

■ **L'amour résout les dichotomies et les tensions** qui peuvent se présenter dans une spiritualité ignatienne imparfaitement comprise. Par exemple :

• *La tension entre foi et justice* se résout dans la charité. La foi doit être informée par la charité *(fides informata caritate)* et tout autant la

* Ce texte est conclusion d'une conférence prononcée en 1981 à Rome, dans le cadre du « mois ignatien » organisé par le Centre Ignatien de Spiritualité, quelques mois avant l'accident de santé qui devait mettre fin à son généralat. Intitulée « Enracinés et fondés dans la charité », cette conférence a été publiée dans *Ecrits pour évangéliser* (Desclée de Brouwer, coll. « Christus », 1985, pp. 489-511).

justice, qui devient ainsi une justice supérieure : c'est la charité qui exige la justice.

• *La tension entre perfection personnelle et perfection des autres.* L'une et l'autre doivent être la perfection d'une même charité, laquelle tend à grandir, aussi bien intensivement en elle-même qu'extensivement en atteignant le prochain et en travaillant à sa perfection.

• *La tension entre oraison et apostolat actif* se résout en étant *contemplativus in actione*, en cherchant Dieu en toutes choses (contemplation pour obtenir l'amour).

• *La tension entre les trois vœux de religion* disparaît quand leur fondement et leur mise en pratique sont inspirés et mus par la charité (on peut dire la même chose du quatrième vœu).

• *La tension entre discernement et obéissance.* La charité doit être l'origine et la fin du discernement : cette présence de l'*agapè* permet de discerner la volonté de Dieu (cf. *Rm* 12,2). Elle est une intuition de la charité (cf. *Ep* 3,18-19 ; *Col* 2,2). L'obéissance, de son côté, est l'expression de cette même volonté de Dieu. Le supérieur, aussi bien que l'inférieur, doivent être informés par la charité, animée par l'intuition propre à l'amour.

■ **L'amour est la solution des problèmes apostoliques** créés par l'iniquité moderne.

■ **L'amour est ce qui est au plus profond de toute la personne et de l'œuvre du Christ** et ce qui donne leur unité.

■ **L'amour est aussi ce qui est au plus profond de notre vie et de nos activités**, puisqu'entre Jésus Christ et nous il y a un même esprit commun (la Personne, qui est amour) ; c'est l'amour qui nous fait nous écrier, comme le Christ : « Abba, Père ! »

L'amour, ainsi entendu dans toute sa profondeur et dans toute son extension (charité et miséricorde), est le résumé de toute la vie de Jésus Christ et doit l'être aussi de toute la vie du jésuite. Or le symbole naturel de l'amour est le cœur ; de là vient que le Cœur du Christ est le symbole naturel représentant et inspirant notre spiritualité tant personnelle qu'institutionnelle, nous conduisant à la source de l'amour humano-divin de Jésus Christ et à ce que celui-ci a de plus profond. Aussi, en achevant ces pages, je veux dire à la Compagnie quelque chose que je pense ne pas devoir taire. Depuis mon noviciat,

j'ai toujours été convaincu que, dans ce que l'on appelle la « dévotion au Sacré Cœur », était renfermée une expression symbolique de ce qui est le plus profond de l'esprit ignatien, et que s'y trouvait une efficacité extraordinaire *(ultra quam speraverint)* aussi bien pour la perfection personnelle que pour la fécondité apostolique. Cette conviction est toujours la mienne aujourd'hui.

Certains auront pu s'étonner de ce que, pendant mon généralat, j'aie relativement peu parlé du sujet. Il y avait à cela une raison que nous pourrions dire pastorale. Au cours des dernières décennies, l'expression même de « Sacré Cœur » n'a pas été sans provoquer, en certains lieux, des réactions de caractère passionnel et allergique, peut-être, en partie, parce qu'on réagissait à des formes de présentation et à une terminologie trop en lien avec des époques dépassées. C'est pourquoi il m'a paru préférable de laisser passer quelque temps, persuadé que cette attitude, plus passionnelle que rationnelle, viendrait à s'apaiser.

Je nourrissais et nourris encore la certitude que la valeur très haute d'une spiritualité si profonde, que les Souverains Pontifes ont dite suprême, qui recourt à un symbole biblique (*Ep* 1,18) si universel et si humain, et à un authentique « mot-source » *(Urwort)*, « cœur », ne tarderait pas à réapparaître de nouveau. C'est pour cette raison qu'à mon grand regret j'ai relativement peu parlé et écrit sur ce sujet, bien que j'en aie fréquemment traité à l'occasion de conversations à titre personnel, et que je regarde cette dévotion comme l'une des sources les plus intimes de ma vie intérieure.

En terminant ce cycle de conférences sur le charisme ignatien, je ne pouvais pas ne pas donner à la Compagnie une explication de ce silence, lequel, je l'espère, sera compris. En même temps, je ne pouvais pas taire ma profonde conviction que tous, en tant que Compagnie de Jésus, nous avons à réfléchir et à discerner en présence du Christ crucifié ce que cette dévotion a signifié et doit, précisément aujourd'hui, signifier pour la Compagnie. Dans les circonstances actuelles, le monde nous propose à la fois des défis et des questions auxquels nous ne pouvons pleinement faire face qu'avec la force de cet amour, qui est celui du cœur du Christ.

Tel est le message que je voulais vous transmettre. Il ne s'agit pas de forcer les choses, ni de rien commander en une matière au centre de laquelle est l'amour. Mais je dis pourtant : « Pensez-y » et « parcourez tous ce qui s'offre à vous » (*Ex. sp.* 53). Il serait triste qu'ayant dans notre spiritualité, même institutionnelle, un si grand trésor nous le

laissions de côté pour des raisons peu valables. Si vous vouliez un conseil, après cinquante-trois ans de vie dans la Compagnie et presque seize de généralat, je vous dirais que dans cette dévotion au Cœur du Christ se cache une force immense ; il appartient à chacun de la découvrir — s'il ne l'a pas encore fait —, de l'approfondir et de l'appliquer à sa vie personnelle selon ce que le Seigneur lui montre et lui accorde. Il s'agit là d'une grâce admirable que Dieu nous offre.

La Compagnie a besoin de la *dynamis* enfermée dans ce symbole et dans la réalité qu'il nous annonce : l'amour du Cœur du Christ. Peut-être nous manque-t-il une attitude d'humilité ecclésiale pour accueillir ce que les Souverains Pontifes, les congrégations générales et les généraux de la Compagnie ont sans cesse répété. Néanmoins, je suis persuadé que peu de preuves pourraient être aussi claires de la rénovation spirituelle de la Compagnie qu'une dévotion vigoureuse et générale au Cœur de Jésus. Notre apostolat y trouverait une nouvelle vigueur et nous ne tarderions pas à en voir les effets, aussi bien dans notre vie personnelle que dans nos activités apostoliques.

N'ayons pas la présomption de nous croire au-dessus d'une dévotion qui s'exprime en un symbole ou une représentation graphique de ce symbole. N'allons pas rejoindre « les sages et les prudents de ce monde » à qui le Père cache les réalités mystérieuses, alors qu'Il les enseigne à ceux qui sont ou se font « petits » (*Lc* 11,21 ; *Mt* 11,25). Ayons la simplicité de cœur qui est la condition première de toute conversion profonde : « Si vous ne changez et ne devenez comme des petits enfants... » (*Mt* 18,3). Ce sont là des paroles du Christ que nous pourrions traduire de la manière suivante : « Si vous voulez, personnellement et comme Compagnie, entrer dans les trésors du Royaume et contribuer à sa construction avec une grande efficacité, rendez-vous semblables aux pauvres que vous désirez servir. Vous répétez si souvent que les pauvres vous ont plus appris que beaucoup de livres : apprenez d'eux cette leçon si simple, reconnaissez mon amour dans mon cœur. »

Litanie du Sacré Cœur

Nom de Jésus,
Le Nom du Bien-Aimé,
Le Nom du Premier-Né,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus,
Brûlé de tant d'amour,
Meurtri par le péché,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus,
Le Nom du Vrai Pasteur,
Le Nom du Prince-Agneau,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus,
Repos des cœurs blessés
Et grâce des pécheurs,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus
Plus beau que tous les noms,
Le Nom qui nomme Dieu,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus
Qui dis le cœur de Dieu,
Plus grand que notre cœur,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus,
Le Nom des baptisés,
Seul Nom des justifiés,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus,
Le cœur de l'Homme Dieu,
Le cœur de Dieu en croix,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus
Qui blesses notre cœur
Et creuses tout désir,
Loué sois-tu !

Cœur de Jésus
Qui calmes toute soif
Et combles toute faim,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus,
Puissance de salut
Qui marques notre front,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus
Qui mènes vers la joie,
Qui gardes dans la paix,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus,
Soleil en plein minuit,
Fraîcheur en plein été,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus,
Printemps en plein hiver,
Fontaine en plein désert,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus,
Plus clair que n'est le jour,
Plus doux que n'est le miel,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus,
Etoile du chemin,
Rocher qui donnes l'eau,
Pitié pour nous !

Nom de Jésus,
La perle de grand prix,
Trésor qui passes tout,
Loué sois-tu !
Cœur de Jésus,
Violent comme est l'amour,
Puissant comme est le feu,
Pitié pour nous !

Didier Rimaud s.j. *

* Cette litanie, que nous reproduisons avec l'aimable autorisation de l'éditeur, est extraite d'*A force de colombe* (Cerf, 1994, pp. 159-161). Sa musique, composée par Jacques Berthier, est disponible aux Editions Bayard Presse Liturgie Y 22-83.

Tous les mois

choisir

Revue culturelle d'inspiration ignatienne propose

réflexions, études, dossiers, chroniques, documentation
sur des questions actuelles

ÉGLISES - ÉTHIQUE - SPIRITUALITÉ - POLITIQUE - SOCIÉTÉ
PSYCHOLOGIE - THÉOLOGIE - SCIENCES - LETTRES - CINÉMA

Publiée par les jésuites de Genève, Suisse

*Revue **choisir** 18, rue Jacques-Dalphin, CH-1227 Carouge / Genève*
☎ 4122 / 827 46 76 administration fax 4122 / 827 46 70
e-mail : administration@choisir.ch www.choisir.ch
Abonnement (11 numéros par an) : FF 340.– ; € 53.– (port compris)

EVANGILE AUJOURD'HUI
Revue de spiritualité franciscaine

N° 189 **Être présent** **47 F**

Que veut dire « être présent » ? - Est-ce dans l'instant, dans la durée, le souvenir, l'espérance du retour ? - Comment Dieu est présent aux hommes - Comment saint François était présent à ses frères, aux pauvres, au monde créé.

N° 190 **La Parabole du semeur** **47 F**

Évangile de saint Luc relu à plusieurs voix - Diverses lectures comme un miroir renvoie plusieurs rayons de lumière - Saint François citait volontiers cette parabole.

e / - Les Éditions Franciscaines - *editofmc@club-internet.fr*

Les Cœurs de Jésus et de Marie dans les fondations de Clorivière

Chantal Reynier *

Le Père de Clorivière (1735-1820), jésuite, fondateur de deux sociétés religieuses sous la Révolution, restaurateur de la Compagnie de Jésus en France de 1814 à 1818, a une perception originale des Cœurs du Christ et de Marie. Fruit d'une expérience spirituelle peu commune, son œuvre porte la marque de cette dévotion dont il contribue à renouveler les bases théologiques et à ouvrir les perspectives en un temps où la confusion est grande à ce sujet.

Une expérience spirituelle

C'est à l'aide d'une terminologie riche et variée que Clorivière exprime son expérience spirituelle du Cœur du Christ. Il emploie rarement l'expression « Sacré Cœur » qui n'apparaît que dans ses premiers écrits (1763-1770). Par la suite, cette expression est toujours spécifiée : « Sacrés Cœurs de Jésus et/ou de Marie ». Il utilise souvent le

* Fille du Cœur de Marie, Centre Sèvres, Paris. Rédactrice en chef de *Traces*, elle a notamment publié : *L'évangile du Ressuscité* (Cerf, 1995), *Les épîtres de Paul* (avec M. Trimaille, Bayard, 1997), *Le Christ au cœur de l'histoire* (Bayard, 1999)...

terme « Cœur » sans qualificatif. Dans la plupart des cas, il précise : « Cœur du Fils », « de l'Homme-Dieu », « du Christ », « de Jésus », « de la Mère ». Il use de nombreux adjectifs tels que « divin », « adorable », « si grand, si beau, si saint »... Il diffère de ses prédécesseurs et de ses contemporains en ne faisant pratiquement jamais référence à l'image transmise par Marguerite-Marie, dont le nom n'est jamais cité. Ce n'est pas là signe de son ignorance, car il a une excellente connaissance des sources de la dévotion et de sa propagation : il a lu l'ouvrage du Père Croiset, confident de Marguerite-Marie : *La dévotion au Cœur de Notre Seigneur Jésus Christ* (1690), l'ouvrage du Père de Galliffet : *De l'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus Christ* (1773), et a fréquenté avec beaucoup de goût la *Retraite* du Père La Colombière.

Ces connaissances intellectuelles sont harmonieusement intégrées dans la prière. Sa vie mystique ardente modèle sa dévotion au Cœur du Christ et lui donne une coloration propre. Son journal spirituel, qui couvre la période de sa formation et le début de son apostolat, en révèle quelques traits caractéristiques[1].

Au moment où le Parlement de Paris, en 1762, décrète la fermeture des collèges jésuites de son ressort, Clorivière, qui effectue alors sa régence, entre en retraite avec ses compagnons. A la fin de cette retraite, il fait le vœu « de ne proférer avec advertance et délibération aucune parole mauvaise, inutile ou oiseuse » (*NI* 1,53). Il poursuit : « Je Vous demande cette grâce au nom de votre Sainte Passion et Résurrection, au nom de votre Cœur Sacré, transpercé par l'amour non moins que par le fer de la lance. » Ce vœu est vécu au fil des jours avec beaucoup de générosité et de rigueur.

En 1766, il met sa retraite de troisième an sous la protection du Cœur de Jésus et de Marie : « Je m'y tiendrai comme renfermé dans le Sacré Cœur de Jésus ; je m'étudierai à conserver avec Jésus la plus intime union de sentiments et d'affections, union d'actions et de souffrances (...) Je Vous offre [ô mon Dieu] le Cœur de votre Fils, je m'unis à Lui pour Vous honorer, Vous aimer, Vous servir et ne veux plus m'en séparer jamais. » Son ardeur le porte à désirer être configuré effectivement au Christ et à ne plus vivre que dans son Cœur. Il le dit à plusieurs reprises : « O Cœur de Jésus, soyez-moi toujours ouvert afin que je puisse me cacher en Vous, m'y reposer en sécurité, y vaquer à l'oraison, et y accomplir une utile pénitence. » Une telle attraction vers le Cœur de Jésus lui fait éprouver la nécessité d'une purification

1. *Le Père de Clorivière, d'après ses notes intimes* (éd. Henri Monier-Vinard, Spes, 1934). Nous citons de nombreux extraits de cet ouvrage en utilisant le sigle *NI*.

toujours plus grande : « Que mon cœur impur soit purifié, ô Jésus, qu'une petite étincelle sorte de votre Cœur très pur et qu'elle vienne dans le mien : il s'enflammera alors et sera ainsi purifié. » Dans le programme de vie qu'il établit à la fin de son troisième an, il écrit : « En union avec eux [Jésus et Marie], je dois prier, souffrir et faire toutes choses. Ces deux Cœurs Sacrés seront mon lieu de repos, mon oratoire, mon école, mon refuge, mon centre. Rien ne sera capable de me retirer de là » (*NI* I,168-171,177,193). Désormais, le Cœur de Jésus et celui de Marie sont l'objet de sa contemplation et l'origine de son action. Il en reçoit beaucoup de consolations.

La retraite de 1771, appelée par un de ses biographes la « retraite du Sacré Cœur », montre comment le thème du Cœur prend toute la place dans sa vie jusqu'à en devenir le centre[2] : « Le fruit que j'entends retirer de ces Exercices est un plus grand amour de Notre Seigneur, ainsi qu'une union et une conformité plus totales avec Lui (...) Ma retraite doit se faire dans le Sacré Cœur de Jésus. » Le regard qu'il porte sur le Cœur du Christ le conduit à une intériorité toujours plus grande et à une configuration plus étroite aux sentiments du Christ qui passe par l'association au mystère de la Passion : « Pour aimer comme je le devrais, il faudrait que mon cœur et le Cœur de Jésus ne fassent qu'un (...) Avec quelle ferveur ne faudrait-il pas poursuivre cette fin ! L'ardeur intérieure et le désir ne sont jamais trop grands. Je dois les modeler sur ceux du Cœur de Jésus (...) S'il est en mon pouvoir de faire un choix, je me déciderai pour ce que le Sacré Cœur a préféré » (*NI* II,46-47). Un tel élan n'excepte rien pour s'incarner dans la réalité quotidienne : mortifications, service des autres... L'intériorité affective s'unit à la disponibilité active requise par les Exercices. Sa contemplation du Cœur est profondément ignatienne.

Son journal spirituel ne nous a pas été conservé au-delà de cette période. Intériorité, conformité, unité : tels sont les traits principaux d'une expérience qui ne cesse de s'approfondir en prenant corps dans une œuvre apostolique non moins originale.

Une dévotion en actes

C'est dans un contexte de controverses suscitées à la fois par les jansénistes, les libertins et les catholiques eux-mêmes qu'il donne forme à sa dévotion dans la fidélité à l'Eglise.

2. Jacques Terrien, *Histoire du R. P. de Clorivière*, Paris, 1891, p. 186.

Dès 1764, alors que la Compagnie est supprimée en France, le Père de Clorivière s'engage dans un projet de vengeance évangélique dont il n'est pas l'auteur mais dont il se fait le propagateur zélé. Il s'agit de prier pour les ennemis de la Compagnie, en passant par le Sacré Cœur, spécialement le vendredi, jour qui lui est dédié — manière de rester fidèle à la Compagnie et à son charisme (cf. *NI* 1,81-87).

En 1766, il fait vœu de « promouvoir en toute occasion le culte du Sacré Cœur aussi bien que la dévotion à la Bienheureuse Vierge » (*NI* I,187-188). Son ministère lui donne l'occasion de réaliser ce vœu, notamment à Paramé (1779-1786) où, en tant que recteur, il favorise ce culte dans la chapelle de Madame des Bassablons, première chapelle du diocèse de Saint-Malo à être consacrée au Sacré Cœur.

A partir de 1790, en pleine période révolutionnaire, sa dévotion revêt toute son ampleur dans les fondations qu'il entreprend sous la conduite de l'Esprit de Dieu. En effet, la suppression des ordres religieux par la Constituante prive l'Eglise d'un bien précieux : la vie religieuse. Clorivière reçoit l'inspiration de fonder deux sociétés religieuses (une masculine et une féminine) d'un type nouveau, sans signe distinctif ni apostolat spécifique, dans le but de conserver à l'Eglise et au monde l'essentiel religieux. En 1791, il leur donne respectivement le nom de « Société du Cœur de Jésus » et de « Société des Filles du Cœur de Marie ». Elles sont une des premières congrégations religieuses à porter dans leur nom le terme « Cœur »[3].

Si rien ne distingue les membres de ces sociétés des personnes du monde, ils portent cependant, de façon non ostentatoire, une médaille reproduisant sur l'avers l'image du Cœur de Jésus et sur le revers celle du Cœur de Marie. Ces Cœurs sont rayonnants, ouverts, entourés de flammes et d'épines. L'un est surmonté d'une croix, l'autre transpercé d'un glaive, avec une inscription propre à chacun : « *Ego dilexi vos in finem* » et « *Doloris pertransivit gladius* ». Bien que l'origine de cette médaille soit obscure, il est évident qu'elle n'est pas la reproduction exacte de l'imagerie de Paray[4].

Paradoxalement, ces Sociétés n'ont pas comme fin propre le culte du Sacré Cœur. Toutefois, cette dévotion y tient une place fondamen-

3. Ces deux Sociétés ont connu une histoire différente. Avec le rétablissement de la Compagnie de Jésus, la Société du Cœur de Jésus disparaîtra au cours du XIX[e] siècle. Elle resurgira dans les années 1920 et prendra ensuite la forme d'un institut séculier : l'« Institut du Cœur de Jésus ». La Société des Filles du Cœur de Marie, quant à elle, s'est développée jusqu'à nos jours et continue à vivre selon la forme et l'esprit hérités de Clorivière.
4. Plusieurs origines semblent possibles : la médaille diffusée par Vincent Huby (1608-1693) ou les cœurs votifs de Madame Elisabeth.

tale. Une relation profonde et dépouillée aux Cœurs de Jésus et de Marie leur donne les racines indispensables pour vivre en plein monde la radicalité des vœux avec sa richesse et ses exigences. Certes, les pratiques (vendredi, jeûnes, prières), dans la mesure où elles sont recommandées par l'Eglise, ne sont pas exclues, mais elles demeurent subordonnées à l'essentiel : « Etre de la Société des Filles du Cœur de Marie, c'est être appelée à la pratique des vertus intérieures à la suite de cette Sainte Mère et surtout à la charité fraternelle dont le Cœur de son divin Fils est le centre, le trône et le symbole »[5].

Le Cœur de Jésus et le Çœur de Marie sont très liés dans la pensée et la prière de Clorivière. Les membres des deux Sociétés leur appartiennent : « Dieu vous a donnés à ces Cœurs Sacrés et ces Cœurs se sont donnés à vous. Vous devez en publier la gloire, en retracer en vous les vertus, être embrasés de leur amour et en embraser, autant qu'il est en vous, tous les cœurs »[6]. L'appartenance à ces Cœurs communique une ressemblance attractive qui est la spécificité du ministère apostolique de ces Sociétés : « C'est surtout par ce double amour [pour Dieu et pour les hommes] que nous devons nous efforcer de retracer en nous l'image de ces deux Cœurs ; ce doit être le caractère distinctif des deux Sociétés qui se décorent de leur nom » (*LC* 9,366). Une telle appartenance engage sur la voie de la Croix : « Tous les membres qui composent ces Sociétés doivent arborer l'étendard de leur Chef, planter sa Croix dans leur cœur, l'estimer, l'embrasser étroitement, et la choisir, par préférence comme Il l'a choisie lui-même » (*LC* 1,25).

C'est dans le creuset de la dynamique ignatienne des deux Etendards, telle qu'elle est vécue par Clorivière, que sa relation aux Cœurs du Christ et de Marie — conçus comme lieu de l'intériorité et source de la configuration au Christ — s'est vivifiée et incarnée dans un charisme.

Des perspectives nouvelles

La richesse de l'expérience spirituelle de Clorivière transmise dans son œuvre lui confère une originalité qui le démarque de ses sources. Il donne une définition claire de sa dévotion : « La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est surtout intérieure, car elle a pour objet les sentiments les plus intimes de l'Homme-Dieu, et elle se propose, comme

5. P. de Clorivière, *Sommaire des Constitutions de saint Ignace et réflexions*, Paris, 1919.
6. P. de Clorivière, *Lettres circulaires*, Paris, 1935, p. 118. Sigle *LC*.

fin principale, d'inspirer aux âmes les mêmes sentiments »[7]. Pour lui, l'objet de la dévotion est rarement le cœur considéré comme un organe tel que le présentait avec insistance Galliffet. Il ne nie pas cet aspect, mais il le situe dans une christologie équilibrée : « Le Cœur de chair, la partie la plus noble du Corps de Jésus, tout adorable qu'il est, n'est que l'objet extérieur et sensible de notre dévotion ; l'objet spirituel et principal, c'est l'amour de Jésus dont ce Cœur est le symbole, C'est Jésus lui-même tout brûlant d'amour »[8]. Le cœur de chair n'est qu'un symbole chargé de révéler l'amour du Christ pour le Père et pour les hommes. Il renvoie au Christ dans son humanité.

C'est en référence au mystère de la Trinité et à l'histoire du salut considéré dans son ensemble qu'il situe le Cœur de Jésus :

« Les Trois Personnes de la Sainte Trinité aiment le Cœur de Jésus. Le Verbe incarné, Dieu le Fils, l'aime parce que c'est son Cœur, parce que c'est la partie la plus noble de l'humanité qu'il s'est unie et au moyen de laquelle il a glorifié le Père, satisfait pleinement sa justice et racheté le monde. Dieu le Père à son tour aime le Cœur de Jésus comme le Cœur de son Fils unique parce qu'il y retrouve la ressemblance et les perfections qu'il a communiquées à son Fils dans la génération éternelle, et que ce même Fils, en se faisant homme, a transmises à son Cœur. Dieu le Saint Esprit aime le Cœur de Jésus comme le Cœur de celui dont il procède comme le plus parfait de ses ouvrages, le centre de tous ses dons, l'instrument universel de ses miséricordes et son plus auguste sanctuaire » (*NSC* 17).

Clorivière souligne comment la deuxième Personne de la Trinité nous conduit à son Cœur essentiellement dans le mystère de sa Passion. Il n'en fait pas le lieu unique de la découverte du Cœur. Il situe la Passion par rapport à l'ensemble de l'histoire du salut. Il met l'accent sur la conformité aux sentiments et aux choix du Christ souffrant plutôt que sur l'aspect de la réparation si développé depuis Marguerite-Marie. L'Eucharistie est le lieu par excellence, avec la Passion, où se révèle le Cœur du Christ :

« Nulle part, toutefois, ils [les effets de son amour] n'éclatent avec plus de magnificence que dans sa douloureuse Passion et dans l'adorable Sacrement de nos autels. Voilà les deux grandes marques, les deux monuments et on peut dire les deux chefs-d'œuvre de son Cœur. C'est là que nos esprits doivent reposer et nos cœurs s'enflammer d'amour. La Croix et l'autel nous diront

7. *Neuvaine en l'honneur du Sacré Cœur* (copie dactylographiée, Paris, 1987). Sigle *NSC*.
8. *Lettres* II, Paris, 1948, 895-896.

combien le Cœur de Jésus nous a aimés et combien nous devons l'aimer à notre tour » (*NSC* 6).

La place du Cœur de Marie est très finement perçue par Clorivière. Cette place est liée à celle de son Fils dans l'économie du salut : « C'est dans le Cœur de Marie que sont traitées les grandes affaires qui concernent le salut du genre humain »[9]. L'Incarnation passe par le consentement de Notre Dame. C'est par elle que nos prières montent vers Dieu : « C'est dans le Cœur de Marie que le divin Roi se plaît à accueillir favorablement toutes nos demandes. » Ceci est possible, car « les deux Cœurs sont essentiellement l'un dans l'autre : le Cœur de Jésus se trouve tout entier dans celui de Marie (...) Le Cœur de la Mère est l'image la plus accomplie du Cœur de son Fils » (*LC* 1,18).

En renouvelant les bases théologiques de cette dévotion dont il saisit les ambiguïtés, Clorivière ouvre des perspectives pour l'avenir[10]. Cette perception nouvelle des cœurs du Christ et de Notre Dame n'est possible qu'en raison de sa grande connaissance de l'Ecriture et de son expérience authentique des Exercices de saint Ignace.

* * *

Aujourd'hui, et ceci depuis bientôt deux cents ans, les Filles du Cœur de Marie vivent de ce charisme dans lequel les Cœurs du Christ et de Marie tiennent une place fondamentale, même si elle n'est pas toujours explicite[11]. Leur vie s'enracine dans cette contemplation du Cœur de Jésus et de sa Mère, mystère d'intériorité, de conformité et d'unité. Leur personnalité se trouve ainsi entièrement assumée. En effet, elles sont appelées à mettre tous leurs talents humains, si divers soient-ils, toutes leurs énergies au service du monde et de l'Eglise, dans une écoute attentive des besoins les plus urgents. L'absence de signe distinctif et d'apostolat particulier leur permet d'être présentes en plein monde et en tous milieux, aussi bien dans les pays où la vie religieuse n'est pas reconnue que dans des domaines peu favorables, voire fermés à celle-ci. De même, elles ne sont pas liées à des œuvres propres. Elles les créent, les ferment, les transmettent à d'autres, avec discernement, dans l'unique but d'annoncer Jésus Christ.

9. *Commentaire de l'Apocalypse* (copie dactylographiée, Paris, p. 632).
10. Cf. C. de la Martinière et J. de Charry, « Omniprésence du courant du Sacré Cœur (1800-1930) », *La dévotion au Cœur du Christ*, Paray-le-Monial, 1987, p. 15.
11. Leur vie de prière qui les rend capables de « voir Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu » est affectée par les orientations données par Clorivière telles que nous les avons présentées précédemment.

Cette souplesse et cette liberté sont le fruit d'une configuration croissante au Seigneur. Leur vie communautaire tend également à porter la marque de cette conformité : si elles ne vivent pas toujours sous le même toit, elles sont invitées à être « un seul cœur et une seule âme » à l'exemple des premiers chrétiens [12]. Les relations aux Cœurs du Christ et de Notre Dame, telles qu'elles ont été perçues et vécues par le Père de Clorivière, ouvrent aux Filles du Cœur de Marie le chemin qui leur permet de vivre aujourd'hui encore l'essentiel religieux, en toutes circonstances, en tous milieux, à la mesure sans mesure de l'Evangile.

12. La possibilité de vivre en maison commune ou individuellement est une caractéristique de la Société, et ceci depuis les origines. L'option pour l'un ou l'autre mode de vie s'effectue dans l'obéissance, avec discernement, en vue de la plus grande gloire de Dieu.

Religieuse du Sacré-Cœur

Françoise Greffe *

Faire une consécration au Sacré Cœur le 21 novembre 1800 était un acte audacieux — toute appartenance à un groupe lié à cette dévotion étant perçue comme contre-révolutionnaire. C'est ce que fit pourtant Sophie Barat, notre fondatrice [1], avec trois autres compagnes, dans un hôtel particulier du quartier du Marais, à Paris. Elle dut cependant renoncer jusqu'en 1815 à faire porter officiellement le nom de « Société du Sacré-Cœur » à l'institut naissant, bien que ce soit le nom qu'il reçut dès l'intuition originelle et qu'il porte encore aujourd'hui.

Sans m'engager sur le terrain des différentes cultures où nous vivons, je ne pense pas que le fait de porter le nom de « religieuses du Sacré-Cœur » puisse dire grand-chose à nos contemporains. Ce nom donné au Christ, Sacré Cœur, qui parlait encore à beaucoup de chrétiens au début du XX[e] siècle, les laisse indifférents ou, tout au plus, étonnés. Il y a donc un écart entre l'identité exprimée par ce nom, ce

* Aumônier d'étudiants, Lille. A publié dans *Christus* : « A qui donner les Exercices ? », « La prière préparatoire » et « Le colloque » (n° 170 HS, mai 1996).

1. Madeleine-Sophie Barat (1779-1865) a été canonisée en 1925.

qu'il cherche à dire de notre mission propre, et sa réception. N'est-ce pas dans cet écart que se situe la tâche apostolique d'une religieuse du Sacré-Cœur depuis les origines de son institut, à travers les déploiements d'une tradition vivante ?

Une spiritualité en mouvement

Essayons de la décrire à grands traits telle que nous l'exprimons aujourd'hui.

La tradition biblique nous donne un langage pour exprimer la fin de notre institut : « Par notre charisme, nous sommes consacrées à glorifier le Cœur de Jésus »[2]. Dans l'Ancien Testament, la « gloire de Dieu » est la manifestation de l'intensité de sa vie, l'éclat de sa sainteté (*Ex* 33,18-23) ; elle est le rayonnement de son amour miséricordieux et fidèle (34,5-6). Glorifier Dieu, c'est révéler cet amour miséricordieux et fidèle, le laisser peser de tout son poids en nous et dans le monde. Dans son évangile, saint Jean parle souvent de la gloire du Christ : elle s'est donnée à voir, elle a été l'objet de sa prière, et ses disciples en deviennent les artisans (cf. *Jn* 17). « Glorifier le Cœur de Jésus », c'est rendre gloire à « l'amour de Dieu dont le Cœur du Christ est pour nous la source et le symbole ». Il s'agit d'une action : faire la gloire du Christ en manifestant sa vie de Ressuscité.

A cette fin, un double mouvement nous entraîne à travailler à découvrir cet amour miséricordieux et fidèle pour nous-mêmes, à le manifester aux autres et, en le manifestant, à continuer à le découvrir. Découvrir cet amour, c'est nous laisser transformer progressivement par l'Esprit Saint pour qu'il nous « unisse » et nous « conforme » au Christ. Manifester cet amour, c'est voir que le Cœur du Christ « est la source de la croissance de la personne » et désirer tout mettre en œuvre pour que des jeunes favorisés ou défavorisés grandissent dans leur dignité d'hommes et d'enfants de Dieu, à partir des exigences de l'Evangile. Nous avons la conviction que la Bonne Nouvelle peut « humaniser ».

Dans notre service d'éducation, le développement du corps et de l'affectivité, de l'intelligence et de la capacité de créer ou de prendre des décisions, est pris aussi bien en compte que celui de la foi, car « la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant » (saint Irénée). Dans une perspective d'incarnation, nous sentons ainsi un lien très fort entre « glo-

2. Les citations sans référence sont toutes extraites des *Constitutions* de 1982.

rifier le Cœur du Christ » et « éduquer ». Notre pédagogie s'enracine dans la dynamique de notre spiritualité.

Mais comment faire nôtre cette spiritualité du Cœur du Christ dans une vie religieuse apostolique ? Les chemins concrets passent par les rythmes qui marquent nos vies : la contemplation du Christ dans les scènes évangéliques, où nous étudions et découvrons, « à travers ses paroles, ses attitudes, sa relation aux personnes, sa manière d'être en contact avec la nature et les choses, son Cœur tout livré au Père et aux hommes », pour y être unies et conformées ; d'autre part, l'Eucharistie, où le Christ nous entraîne à sa suite dans le don de lui-même au Père pour la vie du monde ; enfin, une manière de contempler activement le monde dans les rencontres, les gestes et les attitudes de la vie quotidienne, pour y expérimenter l'amour du Christ à l'œuvre.

Spiritualité du mouvement, elle nous conduit sans cesse de l'intimité d'une présence à l'extériorité d'une annonce, de la vie intérieure à l'expansion apostolique ; elle va d'un attachement très fort aux personnes à une dépossession totale, de la conversion personnelle à l'annonce du salut. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore « nous cherchons en toute circonstance à glorifier le Cœur de Jésus ».

Enracinée dans ses origines

« Glorifier le Cœur de Jésus », tel que nous avons essayé de le décrire, n'aurait-il rien à voir avec la « dévotion » et le « culte » du Sacré Cœur tels qu'on les rencontre au XIX[e] siècle ? En partie seulement.

La première fois que Sophie Barat formule le *Plan abrégé de l'Institut*, elle écrit : « Cette petite Société s'est consacrée au divin Cœur de Jésus et à la propagation de son culte. » Elle a conscience que se dévouer au Sacré Cœur, c'est entrer dans un courant d'Eglise, en particulier celui de Paray, dans lequel elle voit un signe de la Providence pour les temps post-révolutionnaires qu'elle vit. Face à l'impiété destructrice et l'influence janséniste, la dévotion au Sacré Cœur est tout à fait propre à ranimer la foi et la charité dans tous les cœurs. Elle propose cette même fin aux premières missionnaires de Louisiane, parties avec Philippine Duchesne[3], dès 1818, « faire connaître le culte chéri de son divin Cœur parmi les nations qui n'en avaient pas connaissan-

3. Philippine Duchesne (1769-1852) a été canonisée le 3 juillet 1988.

ce ou bien une superficielle » (lettre du 12 juin 1827). Tout pourrait donner à croire qu'en s'inscrivant dans l'inspiration d'une dévotion populaire elle en embrasse, avec le même empressement que les fidèles, toutes les « pratiques ». Il n'en est rien. Sophie Barat synthétise des éléments propres à différents courants de la dévotion au Sacré Cœur et nous propose une manière nouvelle de la vivre.

Dans la lecture suivie des *Constitutions* de 1815, nous cherchons en vain l'énumération des exercices que notre Seigneur a recommandés à sainte Marguerite-Marie : messe et communion réparatrice, pratique du premier vendredi du mois, heure sainte, adoration eucharistique. Aucune de ces pratiques n'est « constitutive » de la société du Sacré-Cœur, si ce n'est l'adoration eucharistique. Cependant, nous en retrouvons un certain nombre dans le *Cérémonial* qui seront effectivement en usage dans toutes les maisons du Sacré-Cœur à travers le monde jusqu'à la fin des années 1960. Leur rapide disparition n'empêcha pas l'institut de demeurer. Ces pratiques semblent donc avoir été plus pour nous des moyens d'expression d'une dévotion au Sacré Cœur liés aux pratiques ecclésiales de l'époque que son chemin d'accès, même si nous y avons trouvé appui et soutien. Ce qui nous a fait vivre depuis les origines, c'est une spiritualité du Sacré Cœur essentiellement fondée sur l'oraison et la vie intérieure, l'adoration du Saint Sacrement et une véritable « liturgie de la vie ».

Les *Constitutions* parlent peu de l'oraison, si ce n'est pour inviter à s'y affectionner, à y « étudier les dispositions intérieures du Cœur de Jésus » pour s'y « unir » et « conformer ». Le réflexe, pour ainsi dire, d'une religieuse du Sacré-Cœur est de chercher dans ce Cœur, comme dans un « livre ouvert » (la référence à l'Ecriture est explicite), la manière concrète de vivre ses vœux et sa vie apostolique. Par ailleurs, si l'esprit d'oraison venait à s'affaiblir ou à se perdre, ce serait la « ruine » de la Société. L'oraison est donc un des piliers de l'Institut.

L'adoration eucharistique est le porche d'entrée de cette spiritualité où se rencontrent Ecole française et courant de Paray-le-Monial. L'adoration perpétuelle du Saint Sacrement, propre aux maisons de noviciat, exprime bien cette valeur initiatique forte. Dans les autres maisons, elle n'aura lieu qu'aux fêtes où l'Eglise la pratique et aux fêtes propres à l'institut. Cet exercice ne comporte aucune pratique particulière, aucune prière à réciter, par exemple. Mais elle est regard sur la gloire du Cœur du Christ, dans sa présence eucharistique de Ressuscité à son Eglise. Elle est contemplation, dans la foi, de cette trace de la Passion qu'est son cœur ouvert par un extrême d'amour et

écoute de sa plainte de ne recevoir qu'outrages en retour. Elle est effort pour le dédommager de cette ingratitude, et, finalement, entrée dans le mouvement du mystère pascal et de la célébration eucharistique. Ne s'agit-il pas alors d'« adoration réparatrice » ? Si, mais pas uniquement. Car l'effort proposé à l'adoratrice est engagement de toute sa personne non seulement dans la louange et l'expression de son amour, mais aussi dans un service inconditionnel du prochain dont elle aime parler au Ressuscité[4].

Dans cette dynamique même, elle est invitée ensuite à entrer dans une véritable « liturgie de la vie quotidienne »[5]. Expression paradoxale, car la liturgie est culte rendu à Dieu par des paroles et des gestes rituels. Elle se déroule dans un espace et un temps à part. Cette expression veut désigner que toute la vie, dans ses manifestations les plus banales et ordinaires, se veut culte rendu au Cœur du Christ. Les *Constitutions* renvoient sans cesse à la vie quotidienne faite de prière, de relations et de travail, comme à un désir constant de « glorifier le Cœur de Jésus en toute circonstance ». Le *Coutumier* y insiste, presque avec humour : « Nous devons nous rappeler que notre sainteté dépend de nos actions ordinaires, celles qu'on appelle extraordinaires revenant trop rarement pour composer l'état habituel de notre vie. »

C'est aussi dans cette vie quotidienne que le désir de réparation de Sophie Barat devient action apostolique. Elle en reçut l'intuition en priant devant un tabernacle : reconstruire les fondements de la foi dans un monde croyant détruit et travailler à refaire un tissu social dans une société bouleversée, surtout à partir des femmes. Des pensionnats de jeunes filles issues de milieux influents, des écoles populaires gratuites pour les enfants pauvres, « œuvre chérie du Cœur de Jésus », les exercices de retraites, les conversations spirituelles au parloir, seront les moyens choisis. Elle rêve de former ainsi de nouvelles adoratrices de la gloire du Cœur du Christ à travers le monde entier. Dans le cadre d'une clôture imposée par la tradition canonique de l'époque, oraison, adoration eucharistique et liturgie de la vie quotidienne ont engendré chez beaucoup de religieuses du Sacré-Cœur une passion mystique et apostolique forte, qui les a envoyées parfois jusqu'au bout du monde. Un certain nombre de récits de la vie de nos aînées en témoigne.

4. Cf. Pierre Gervais et Dominique Sadoux, *La vie religieuse* (Beauchesne, 1985).
5. L'expression est de Jean-Yves Calvez à notre chapitre général de 1982, après lecture des *Constitutions* de 1815.

Une tradition vivante

Nous sommes pétries de cette tradition pour le meilleur et pour le pire. Une tradition vivante est à la fois ce qui nous est livré, ce en quoi nous entrons, et ce que nous désirons transmettre à d'autres quand nous y croyons vraiment. Mais, entre les deux, elle est pour ainsi dire « ré-engendrée » parce que vécue dans un monde nouveau. Elle est à la fois ancienne et neuve, connue et à connaître. Ainsi, certains points de notre patrimoine spirituel, à la suite du renouveau demandé par Vatican II et des transformations du monde, connaissent des mutations et des déploiements dynamiques. Je n'en retiendrai que trois : l'extension de la contemplation eucharistique, les formes nouvelles de la réparation et le développement du rôle du discernement.

• Le lieu de la *contemplation* de la gloire du Cœur du Christ s'élargit, si l'on peut dire. L'adoration eucharistique reste pour nous lieu privilégié et initiatique pour la novice, mais le monde devient aussi objet de contemplation : « Le Christ est là, caché au cœur du monde où sa mort l'a enseveli et d'où jaillit sa vie de ressuscité, envahissant peu à peu l'histoire » (chapitre général de 1970).

La comparaison entre le sceau primitif de la Société, encore en usage, et un nouveau « logo » qui marque un certain nombre de nos circulaires internes, illustre bien ce déplacement :

La créativité à laquelle il donne lieu suivant les événements accentue encore sa dynamique. Voici, par exemple, celui choisi en 2000 pour toutes les circulaires de notre bicentenaire :

Par ailleurs, une dimension eucharistique marque de plus en plus tous les aspects de notre vie — attitude de fond qui consiste à livrer sans cesse sa vie au Père et aux hommes dans un grand désir d'être

consacrée par l'Esprit. Notre service d'Eglise, notre prière personnelle et communautaire, notre vie de communauté comme notre manière de vivre les vœux ou de concevoir le gouvernement de l'institut sont marqués par cette dynamique.

• Eduquer tout l'homme et assurer des fondements solides de la foi demeurent une urgence, mais la situation du monde provoque à donner de nouvelles formes à la *réparation*. Nos *Constitutions* de 1982 insistent sur l'engagement pour la justice et la construction de la communion autour de nous. Nos sœurs du tiers-monde nous ont fortement aidées à prendre collectivement conscience de cette urgence. Des déplacements de nos insertions éducatives vers des lieux plus défavorisés et une nouvelle dimension de notre présence, où que nous soyons, en sont la conséquence. La double option des origines à travers les pensionnats et les écoles des pauvres (milieu influent/milieu pauvre) se retrouve aujourd'hui. Elle est souvent vécue dans une tension entre les différents engagements d'un même pays ou entre ceux de pays différents — tension à vivre et assumer, si nous voulons que le visage de l'institut soit complet.

Dans ce monde divisé et injuste, ces mêmes *Constitutions* nous engagent aussi à « être des femmes qui créent la communion ». L'expression est peut-être grandiose et les réalisations modestes, mais cette exigence veut marquer toutes nos relations dans une équipe de travail comme dans nos relations internationales. La rédaction même des *Constitutions* a été un lieu privilégié pour s'y exercer : un texte en français, rédigé mot à mot par une centaine de capitulantes de cultures et de langues maternelles très différentes. Elles sont symbole que, par grâce de Dieu, l'impossible peut advenir aujourd'hui encore ! Parabole prophétique pour notre temps ? De toute manière, cette communion se veut dialogue entre les cultures, car seule l'acculturation d'un charisme dans les cinq continents permet l'annonce adaptée de la Bonne Nouvelle.

• Enfin, dans la ligne d'une tradition ignatienne constitutive de l'institut dès l'origine, dans le choix d'une forme de vie religieuse apostolique comme dans la formation donnée, le *discernement* joue un rôle de plus en plus explicite. Nos vies personnelles et communautaires, nos engagements apostoliques et le dialogue d'obéissance sont marqués par cette écoute et cette recherche. Très lié à notre appel à la contemplation, le discernement est pour nous une attitude en même temps qu'un processus pour arriver, quand c'est nécessaire, à une décision. Il devient dynamique de vie personnelle et apostolique.

Ce parcours rapide à travers un patrimoine complexe a retenu seulement des traits caractéristiques de notre spiritualité ; d'autres ont dû rester dans l'ombre, par exemple la manière de constituer le corps apostolique qui l'incarne ou la place discrète et forte de Marie. Nous avons souvent fait référence aux *Constitutions* de 1815 et de 1982. Le décret d'approbation, en date du 1er janvier 1987, porte sur les deux textes. La continuité et la nouveauté de notre tradition spirituelle s'inscrit dans ce rapport des deux textes entre eux et dans leur rapport à l'Eglise et au monde actuel. En nous les livrant, Helen McLaughlin, notre supérieure générale, écrivait :

« Cette approbation est une confirmation de notre fin : glorifier le Cœur de Jésus par toute notre vie. Je voudrais qu'elle prenne pour chacune de nous force de confirmation et de nouvel envoi. Confirmation de notre spiritualité : union et conformité au Cœur de Jésus dans la disponibilité à l'Esprit. Confirmation de notre mission : découvrir et manifester l'Amour du Cœur du Christ. Confirmation de notre service d'Eglise : l'éducation. »

Depuis, trois chapitres généraux ont eu lieu. Dans un va-et-vient constant entre notre vie et les appels souvent criants des mondes divers qui nous façonnent, plusieurs points de notre tradition spirituelle ont trouvé de nouvelles explicitations. Parmi les plus forts, je noterai l'appel à devenir des femmes de communion, de compassion et de réconciliation, pour faire croître la vie en éduquant à la réconciliation, ainsi que la dimension eucharistique de notre spiritualité. Un autre aspect a été creusé, comme dans toute l'Eglise d'ailleurs, celui de l'inculturation. Après avoir nettement posé la question en 1988, nous sommes invitées en 2000, à passer, comme corps apostolique, de l'internationalité à l'interculturalité — défi dont les chemins sont à explorer. Enfin, notre service d'éducation, en pointant vers « une éducation qui transforme », explicite davantage la dimension sociale et politique de notre engagement, tout en gardant bien la personne au centre de nos préoccupations. Comme les capitulantes l'ont exprimé :

« Ces appels nous interpellent profondément pour repenser et ré-exprimer notre spiritualité dans les années à venir (...) Nous sommes convaincues, comme chapitre, que nos vies données par amour sont l'expression la plus forte de notre spiritualité et que vivre ces appels jour après jour fera naître un nouveau langage. Par l'art, la parole ou le symbole, nous exprimerons ainsi dans l'Eglise notre spiritualité du Cœur ouvert du Christ pour le monde.

Le chemin continue... »

La famille *Cor unum*

Au cœur du monde

Jean-Hugues Soret *

Qui sommes-nous ? La famille *Cor unum* regroupe trois instituts séculiers (sacerdotal, masculin, féminin) et une société de vie évangélique comprenant prêtres, laïcs, célibataires ou mariés. Cette famille est elle-même issue des *Groupes Evangile et Mission (GEM)*, nom donné en France en 1969 à l'institut des *prêtres du Cœur de Jésus (PCJ)*. Cet institut, fondé en 1918, reprenait l'intuition du Père de Clorivière (1735-1820), en pleine tourmente révolutionnaire, d'un « genre de vie nouveau » dans lequel nous voyons aujourd'hui l'origine des instituts séculiers. Ces différentes dénominations disent à la fois notre enracinement dans la spiritualité du Cœur de Jésus et notre vocation missionnaire au cœur du monde. Et, en dépit de ces modifications successives, les continuités l'emportent sur les changements. Cette spiritualité demeure la source vive de notre présence dans le monde. Elle constitue une voie privilégiée pour annoncer aux pauvres la Bonne Nouvelle, développer l'intériorité de chacun sans renoncer à l'exigence du bien commun.

* Prêtre du Cœur de Jésus, Séminaire interdiocésain de Nantes.

Une double fondation

« Nous sommes des personnes, soit ecclésiastiques, soit séculières, qui désirons, en restant dans le siècle (...), remplir tous les devoirs de l'état dans lequel la divine Providence nous a respectivement placés, en joignant à la perfection propre de chaque état la pratique des conseils évangéliques dont cet état est susceptible. C'est un moyen de perfection ouvert à tous les états de la société civile qui ne sont pas incompatibles avec cette pratique »[1].

C'est en 1790, alors que l'Assemblée constituante a interdit les vœux religieux et supprimé ordres et congrégations, que Clorivière, dernier jésuite français à avoir prononcé ses vœux solennels, reçoit une inspiration qu'il juge venir de Dieu : l'idée d'un « genre de vie nouveau ». Son projet est celui d'une société apostolique dont les membres s'engageront à la perfection évangélique par les trois vœux, tout en vivant dispersés dans le monde, sans signes extérieurs, réunis seulement par un lien intérieur dans le Christ. Parallèlement à ce plan élaboré pour une société masculine, il se sentit poussé à fonder avec Adélaïde de Cicé (1749-1818) une société féminine du même type. La société des Filles du Cœur de Marie, va se développer en tant que congrégation religieuse jusqu'à nos jours. L'élan de l'institut masculin ne survivra pas à la mort de Clorivière.

Il faut attendre un siècle pour que le flambeau soit repris par l'abbé Daniel Fontaine. Prêtre zélé, ancien frère de Saint-Vincent de Paul, incardiné au diocèse de Paris, il reste tiraillé entre les vœux religieux qu'il a prononcés et le sentiment d'être fait pour le ministère diocésain. Pourrait-il y avoir des « religieux diocésains » ? Il cherche pendant de nombreuses années. Une fille du Cœur de Marie lui suggère de reprendre l'intuition du Père de Clorivière. Les temps sont sans doute devenus favorables, puisque des prêtres répondent rapidement à son invitation. La société du Cœur de Jésus se constitue en 1918. La mort de Daniel Fontaine, dès l'année suivante, n'arrête pas son développement. Les premiers prêtres du Cœur de Jésus sont donc des « prêtres diocésains vivant en religieux », car, à l'époque, il n'y a pas d'autre modèle de vie entièrement donné que celui des religieux. Formule peu satisfaisante. Aussi la création des instituts séculiers par Pie XII, en 1947, intéresse-t-elle immédiatement la Société, en officialisant l'aspiration à vivre un engagement radical à la suite du Christ, tout en restant dans le milieu naturel de sa famille et de sa profession.

1. Lettre de Clorivière à Antoine de Lange (14 novembre 1806), *Lettres*, Durassié, 1948, pp. 500-501.

Dès 1952, la Société est approuvée par Rome comme institut séculier. Cette approbation rapide permit une réflexion neuve sur le lien entre démarche religieuse et démarche apostolique. La *sécularité* allait devenir centrale pour l'institut. Ce mot a été défini en 1970 par le cardinal Antoniutti, préfet de la Congrégation des religieux et des instituts séculiers :

« La sécularité s'identifie au contenu positif et substantiel de celui qui vit comme un homme parmi les hommes, un chrétien parmi les chrétiens du monde, qui a conscience d'être un parmi les autres et en même temps la certitude d'être appelé à une consécration totale et stable à Dieu et aux âmes, sanctionnée par l'Eglise »[2].

Si notre institut a adopté ce mot, c'est donc en fidélité aux orientations de l'Eglise. Pauvreté, chasteté, obéissance, prière prennent un contenu et une expression nouvelle à cause de cette vocation à la sécularité qui nous caractérise. La mission reçue et acceptée de travailler à construire un monde selon l'Evangile nous engage à témoigner, au cœur de ce monde, de valeurs et de choix qui nous viennent de notre fréquentation de l'Evangile. Notre consécration nous rend plus sensibles à tout ce qui se vit dans le monde. Nous pouvons nous appliquer de manière particulièrement adéquate ce que le Concile dit de tout chrétien : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur » (*Gaudium et spes*, 1).

Cette solidarité nous conduit à éprouver fortement les sentiments qui animent les hommes de bonne volonté et à partager leur engagement pour plus de dignité et de justice. C'est bien au cœur du monde que nous avons, par vocation, à vivre l'Evangile, et non pas en nous retirant du monde. Certes, ce monde bouscule notre système de valeurs et ne cesse de nous déstabiliser. Pourtant, nous ne voulons ni tout condamner, ni tout accepter, mais faire œuvre de discernement, selon la tradition ignatienne qui est celle de notre fondateur.

La sécularité n'est pas accidentelle dans notre vie, elle caractérise notre vocation — à condition de la comprendre comme une présence évangélique au monde et de la référer à l'incarnation même de Jésus Christ qui en est la source et l'exemple. Elle nous conduit à

2. « Discours d'ouverture à la première rencontre internationale des instituts séculiers » (*Documentation catholique*, n° 1572, octobre 1970, p. 917).

comprendre la « re-vision » de vie (exercice spirituel caractéristique de notre institut) comme appel à contempler le Seigneur Dieu à l'action dans le monde par son Esprit et à nous laisser interpeller par Celui qui nous envoyés pour être *dans* le monde sans être *du* monde.

La spiritualité du Cœur de Jésus

En quoi notre consécration séculière est-elle marquée par la dévotion au Cœur de Jésus ? Elle tenait une place fondamentale dans la société voulue par le Père de Clorivière. Mais, comme tous les instituts et congrégations nés dans ce courant spirituel, nous n'avons pas échappé à une remise en cause de son langage traditionnel. Lorsqu'en 1969 l'institut des prêtres du Cœur de Jésus se donne en France le nouveau nom de « Groupes Evangile et Mission » (GEM), il s'agissait de donner une « expression actuelle » à deux accents du charisme originaire de Clorivière : *vie évangélique* et *rayonnement missionnaire*. C'était également une tentative pour sortir d'un vocabulaire considéré alors comme désuet.

Aujourd'hui, la présence en grand nombre de laïcs et l'internationalisation de l'institut ont nécessité une diversification canonique. Le regroupement des instituts et de la société de vie évangélique nouvellement constitués s'effectue au sein d'une même famille spirituelle, appelée « famille *Cor unum* ». Là encore, cette nouvelle dénomination ne vise pas à prendre position sur la spiritualité du Cœur de Jésus. On peut cependant y voir à bon droit une inflexion qui se retrouve dans les *Constitutions* approuvées à cette occasion. Elles ne poursuivent pas dans la voie explorée à partir des années 60, mais réaffirment clairement le caractère central de la contemplation du Cœur du Christ pour une vie consacrée dans la *famille Cor unum*.

■ **Contemplation et mission.** Avant d'être caractérisée par un ensemble de dévotions, la spiritualité du Cœur de Jésus est contemplation. Elle naît du regard porté sur le côté transpercé du Christ en croix. Selon Yves Ledure, c'est au Moyen Age que la vie religieuse devient le creuset de cette organisation spirituelle particulière. Dans le nouveau dynamisme créé par la réforme de saint Bernard et les ordres mendiants, « cette spiritualité du Cœur de Jésus prend corps et devient tradition mystique »[3]. S'opère alors une véritable complicité

3. « Spiritualité du Cœur de Jésus et anthropologie », *La spiritualité du Cœur du Christ*, 1995, La Salle de Vihiers, p. 78.

entre vie consacrée et spiritualité du Cœur du Christ, qui traduit une maturation du message chrétien, perçu et vécu à un certain niveau de profondeur. Il faut y voir le fruit d'une exigence de perfection qui engendre, chez le consacré, une véritable montée spirituelle. Et cette constante se maintiendra jusqu'à nos jours.

Clorivière s'inscrit dans cette tradition. Nos *Constitutions* font d'emblée référence à la visée spirituelle de leur fondateur :

« Le Cœur de Jésus est le symbole vivant et vivifiant de la charité divine ; il est tout amour et pour Dieu et pour les hommes (...) L'amour du Cœur de Jésus pour Dieu est l'amour que le Fils de Dieu a pour son Père ; l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes est formé sur le modèle de l'amour que son Père a pour lui : "Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimé", il n'a point eu d'autres bornes que l'immense capacité du Cœur de l'Homme-Dieu »[4].

A notre tour, nous aimons contempler le Cœur du Christ comme le centre de sa personne, le lieu de son amour pour son Père et pour le monde. Nous aimons contempler le Cœur du Christ tout entier donné au Père et tout entier livré aux hommes. La signification profonde et essentielle de ce don apparaît à la croix lorsqu'il fut transpercé par la lance : « Par cette plaie d'amour, nous trouvons l'entrée du Cœur divin ; le sang et l'eau en jaillissent pour armer et enrichir l'Eglise, pour purifier et vivifier nos âmes. Approchons, enivrons-nous, puisons la joie sainte et la force de l'Amour divin »[5]. Le Christ anime son Eglise aujourd'hui comme hier. De son cœur, il fait jaillir en elle l'eau vive du baptême et le sang de l'Eucharistie. Ainsi, l'Eglise continue de porter l'amour de Dieu, tendresse et vie éternelle, à notre monde en quête de libération. La contemplation du Cœur du Christ est la source vive de cette mission. La prière des psaumes, la récitation du bréviaire, procèdent de la même attitude fondamentale. Au terme d'un partage, une équipe écrit :

« C'est une évidence ! Chacun(e) d'entre nous se retrouve dans les psaumes avec tout ce qui agite nos cœurs incertains en quête d'un salut : révoltes, angoisses, épreuves, mais aussi joies, espérances, cris et appels vers cet Autre dont nous devinons ou découvrons la solidité (mon rocher, mon libérateur, mon défenseur...). En lisant, en psalmodiant ou en méditant les psaumes, nous nous identifions par bien des traits au Christ en son

4. Lettre du 14 février 1799, *Lettres circulaires (1799-1808)*. Cf. *Constitutions de l'institut séculier des prêtres du Cœur de Jésus*, n° 8.
5. P. de Clorivière, *Les Exercices de trente jours*, Paris, 1924, p. 329. Cf. *Constitutions*, n° 10.

Incarnation et en sa Passion. Nous sommes amenés à contempler, à travers les psaumes, *les sentiments du Cœur de Jésus*, notre compagnon de route, "icône de Dieu" (...) Si les psaumes sont, pour Jésus, le livre de sa prière et de sa mission dans la lignée des prophètes et des justes de la première Alliance, nous aimerons à contempler le Cœur du Christ tout entier donné au Père et tout entier livré aux hommes. Et dans le mystère de sa Pâque, initiatrice de la nôtre, nous nous laisserons porter à être solidaires du monde en vivant l'Evangile, pour que le monde vive de l'Evangile »[6].

■ **Pauvreté et langage du cœur.** Le langage du cœur est spontanément disponible pour évoquer l'engagement avec les plus pauvres :

« [Jésus] me forme à le préférer à tout à travers les incompréhensions, le mépris ; il m'apprend à remettre toutes mes misères dans son Cœur, torrent d'amour et de miséricorde. Long chemin où il me montre que lui est resté pauvre au milieu des pauvres ; que sa révolte contre les injustices ne fut qu'une révolte d'amour ; qu'il est resté fidèle à sa mission d'amour pour montrer aux hommes tout l'amour du Père ; qu'il n'est pas entré dans les tentations de gloire. Seuls les pauvres comprennent les pauvres. Une trop grande sécurité étouffe la compréhension de ceux qui vivent des situations difficiles. Jésus dit : "Celui qui ne renonce pas à tout ne peut pas être mon disciple." Rien ne peut être comme avant si je dis "oui" à Jésus. Mon cœur doit bouillonner d'amour vrai, pas de fausse charité, de compassion vraie, de zèle, au risque de tout perdre, spécialement pour ceux qu'on méprise »[7].

Cette forme de relecture me semble représentative des témoignages qui accompagnent le dossier de chaque numéro de notre revue. C'est dans cette rubrique que vibre le cœur de la famille *Cor unum*, où chacun, sans distinction de rang ni de compétence, peut être invité à rendre compte d'une expérience vécue et relue personnellement ou en équipe. On y découvre que le langage spirituel du cœur est en affinité profonde avec le langage populaire quand il veut évoquer idéal de vie, respect des autres, générosité et courage.

« On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » Cette phrase du *Petit prince* me revient spontanément à la mémoire. Encore aujourd'hui, ce livre inspire beaucoup d'hommes et de femmes de bonne volonté, alors qu'il suscite facilement l'ironie des élites littéraires. De même, les célèbres « Restos du cœur » montrent au moins la capacité d'hommes et de femmes à faire la distinc-

6. Revue *Cor unum*, n° 7, août 2000, p. 27.
7. *Id.*, n° 6, juin 1997, pp. 30-31.

tion entre la dérision et l'engagement, à surmonter la première pour durer dans le second. Certes, « les foules sont sentimentales », et les lignes citées plus haut n'y échappent pas tout à fait. Mais le langage du cœur ne se limite pas au registre affectif. « Mettre du cœur à l'ouvrage », « mettre tout son cœur à... », évoquent plutôt un engagement de toutes les dimensions de la personne. Etre un « homme » ou une « femme de cœur », c'est précisément « avoir l'intelligence du cœur », quand celui qui « n'a pas de cœur » est un être limité, borné — expressions reprises ici de lycéens qui veulent conserver l'estime d'eux-mêmes en récusant la dure logique des classements intellectuels.

Mais si le *langage du cœur* est particulièrement apte à exprimer le meilleur de l'âme populaire, cela ne lui est pas réservé. On connaît les effets pervers de toute initiative spécifique en faveur des pauvres n'aboutissant qu'à renforcer leur particularisme, et donc leur exclusion. Le langage du cœur vaut pour tous, car il est impossible de présenter un Dieu d'amour selon le seul langage de la rationalité. Notre rapport à lui est un rapport de personne à personne. Il engage donc toute notre personnalité et considère Dieu comme un être éminemment personnel qui veut entretenir avec nous des rapports d'alliance jusqu'au « cœur à cœur » de la contemplation. A l'image de cette relation, le langage du cœur est celui qui définit le mieux l'homme comme être tourné vers les autres et reliés à eux. Nous aimons alors parler de *cordialité* chaleureuse pour caractériser les liens qui unissent les membres de la famille et la qualité des relations que nous souhaitons entretenir avec ceux que le Seigneur nous donne de rencontrer.

■ **L'intériorité spirituelle : réponse à l'exigence contemporaine d'accomplissement de soi.** Même si, historiquement, le christianisme a assumé dans notre société une fonction de cohérence sociale, il s'adresse en priorité à l'individu comme tel. Il l'invite à entrer dans une relation directe avec le Dieu transcendant, lui donnant par là une valeur personnelle intrinsèque. Comme le souligne encore le père Ledure, « la spiritualité du Cœur de Jésus (...) implique la personne dans un processus religieux d'intériorisation qui ne se satisfait pas d'une expression cultuelle ou d'un ensemble de pratiques. Elle ne peut se réaliser que dans une démarche de contemplation qui nourrit une vie intérieure intense »[8]. Intériorisation et exigence évangélique vont de pair. Une telle spiritualité ne s'accorde pas à la médiocrité,

8. *Op. cit.*, p. 87.

aux demi-mesures. Elle intègre cependant la faiblesse et les défaillances humaines dans une dynamique spirituelle qui lui procure la force de rester toujours en éveil :

« Notre institut nous invite, nous laïcs en particulier, à l'amour généreux et universel ; il nous appelle à comprendre, à apprendre à aimer, à partager, à chercher à être fidèles au Cœur de Dieu qui aime sans mesure (...) Sans le Cœur du Christ auquel nous voue notre institut, nous serions en recherche d'un lieu pour "déposer" nos cœurs, afin qu'agités ils s'apaisent et se tranquillisent : "A qui irions-nous, Seigneur ? En ton Cœur est la Source de Vie éternelle" »[9].

L'intériorisation ainsi mise en œuvre est une réponse particulièrement adaptée au monde contemporain. L'exigence d'« être soi », d'assumer sans cesse par soi-même initiatives et responsabilités, caractérise notre société jusque sous la forme dominante de ses pathologies mentales. La dépression est la contrepartie de l'énergie que chacun doit mobiliser aujourd'hui pour devenir soi-même. La spiritualité du Cœur de Jésus participe, elle aussi, de cette démarche d'approfondissement de l'« être-soi ». Mais elle donne la possibilité de surmonter l'écart entre le moi idéal et le moi réel, entre ma vie limitée et la vie illimitée à laquelle j'aspire. Car l'illimité n'est pas indéfini, il est réponse d'amour de Celui qui ne cesse de nous précéder sur nos chemins d'humanité.

■ **L'engagement social.** Si la spiritualité du Cœur de Jésus favorise d'abord une vie intérieure intense, on ne saurait oublier la dimension politique qu'elle a prise à partir des dernières apparitions à Marguerite-Marie Alacoque, et plus encore dans l'atmosphère contre-révolutionnaire du XIX^e^ siècle. Certes, nous ne rêvons plus à la restauration d'une société monarchique et corporative. Mais c'est toujours *Ac* 5,32 qui structure l'imaginaire de notre famille spirituelle quand elle se projette dans une dimension collective : « La multitude de ceux qui étaient devenus croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et nul ne considérait comme sa propriété l'un quelconque de ses biens ; au contraire, ils mettaient tout en commun. » Nous sommes les héritiers de ces catholiques intransigeants dont Emile Poulat s'est attaché à décrire les métamorphoses de la Révolution jusqu'à nos jours. Répondant aux vœux de Léon XIII, ils sont catholiques sociaux

9. *Cor unum*, n° 8, novembre 1988, p. 317.

comme le père Dehon, fondateur des prêtres du Sacré-Cœur et théologien du mouvement social catholique [10]. A l'appel de Pie XI, ils se lancent dans l'Action catholique et découvrent la dimension missionnaire de l'apostolat au cœur même des pays de « chrétienté ».

Aujourd'hui, nous restons attentifs aux théologies de la libération. Notre dernière rencontre internationale avait pour thème « Justice et partage », et nous ne ménageons pas nos efforts pour une solidarité plus effective entre le Nord et le Sud, y compris dans notre propre institut. D'un siècle à l'autre, c'est la même opposition de fond à l'individualisme libéral qui modèle nos jugements politiques et nos initiatives sociales, qui nous rend attentifs et disponibles pour répercuter les engagements de nos frères et sœurs dans les banlieues difficiles, avec les prisonniers, affrontés aux défis de l'éducation, originaires de pays dominés.

* * *

Les prêtres qui se sont rassemblés dans l'institut des prêtres du Cœur de Jésus n'ont pas voulu garder pour eux seuls le don précieux qu'ils recevaient de leur consécration séculière. La dynamique missionnaire renouvelée par Vatican II les a naturellement poussés à partager les fruits de leur spiritualité avec des laïcs ayant répondu au même appel. Ainsi s'est créée la famille *Cor unum*. Le même élan missionnaire, en particulier grâce aux prêtres *fidei donum*, a permis de proposer dans l'Eglise entière une forme de vie consacrée auparavant réservée à l'hémisphère nord. Pour tous les membres de la famille, le Cœur du Christ est le centre où notre action missionnaire puise force et lumière.

10. Cf. *Rerum novarum en France* (dir. Y. Ledure), Editions Universitaires, 1991, pp. 133-145.

La Communauté de l'Emmanuel

L'Esprit et le Cœur

Edouard MAROT *

La spiritualité du Cœur de Jésus a profondément nourri la Communauté de l'Emmanuel. Celle-ci a ainsi été amenée à réfléchir d'une façon précise au message de Paray-le-Monial et à ses implications [1]. La Communauté étant encore, d'une certaine manière, en fondation, la réflexion se poursuit. Cependant, il est possible de donner ici quelques lignes de force de ce qu'elle vit en ce domaine [2].

* Supérieur des chapelains du pèlerinage de Paray-le-Monial.

1. En organisant en particulier trois colloques scientifiques : *Sainte Marguerite-Marie et le message de Paray-le-Monial* (1990), dir. R. Darricau et B. Peyrous (Desclée, 1993) ; *Le Cœur de Jésus pour un monde nouveau* (1995), dir. B. Peyrous (Editions de l'Emmanuel, 1998) ; *Pour une civilisation du Cœur* (1999), dir. J.-L. Bruguès et B. Peyrous (Ed. de l'Emmanuel, 2000).

2. Les *Statuts de la Communauté de l'Emmanuel et de la Fraternité de Jésus*, tels qu'approuvés par le Saint-Siège en 1992, et le *Coutumier de la Communauté de l'Emmanuel* (juin 1999), qui est encore un document de travail, sont des sources importantes en ce domaine. Voir aussi E. Jacquinet et B. Peyrous, « La Communauté de l'Emmanuel et le Cœur du Christ », dans *Le Cœur de Jésus pour un monde nouveau*, pp. 261-275.

Paray-le-Monial et la Communauté de l'Emmanuel

La Communauté de l'Emmanuel[3] a connu la spiritualité du Cœur du Christ grâce à son implantation à Paray-le-Monial. Avec d'autres communautés nouvelles, elle avait organisé un premier rassemblement du renouveau charismatique catholique en juillet 1974 à Vézelay. L'année suivante, l'idée s'imposa à Pierre Goursat, fondateur de l'Emmanuel, d'aller à Paray. Il l'exprimait ainsi à l'un de ses frères : « Tu comprends, l'an dernier, nous sommes allés à Vézelay, comme des pécheurs, pour nous mettre avec Marie-Madeleine aux pieds du Seigneur. Maintenant, Jésus nous appelle à son Cœur »[4].

Aussi, en 1975, pour le 300e anniversaire de la grande apparition du Cœur de Jésus à Marguerite-Marie, la Communauté organisa ses premières sessions à Paray-le-Monial. Celles-ci devaient acquérir un tel rayonnement international que, dix ans plus tard, Mgr Le Bourgeois, évêque du diocèse d'Autun, lui confia la responsabilité du pèlerinage. Toute une série d'initiatives se développèrent dans ce contexte, et la Communauté entra de plus en plus profondément dans le sens du message de Paray, dont elle tenta d'assurer la transmission partout autour d'elle. Marthe Robin avait d'ailleurs dit à Pierre Goursat que Paray deviendrait le « cœur » de la Communauté.

Progressivement, en effet, les membres de l'Emmanuel qui y venaient découvraient combien les événements qui s'étaient déroulés trois siècles auparavant les renvoyaient à leur propre expérience de l'effusion de l'Esprit Saint, c'est-à-dire à leur rencontre de Jésus vivant et de son amour miséricordieux. Aujourd'hui, ils continuent d'approfondir ce lien profond entre le Cœur de Jésus et leur appel communautaire.

L'effusion de l'Esprit et l'union au Cœur de Jésus

Comme on le sait, le Renouveau charismatique repose sur l'expérience de l'effusion de l'Esprit. Or le Cœur de Jésus est le temple de l'Esprit Saint. Lorsqu'il est transpercé sur la Croix, « ils sont trois à rendre témoignage l'eau, le sang et l'Esprit » (*1 Jn* 5,7-8). Nous pouvons constater des points communs entre l'expérience de l'effusion de

3. « La Communauté rassemble des fidèles *(Christi fideles)* de tous les états de vie qui désirent s'engager ensemble dans une vie à la fois contemplative et apostolique au sein de l'Eglise catholique » (*Statuts*, n° 1).
4. Hervé-Marie Catta et Bernard Peyrous, *Le feu et l'espérance*, Ed. de l'Emmanuel, 1995, p. 87.

l'Esprit et l'expérience spirituelle de Marguerite-Marie : manifestation de l'amour de Dieu pour nous, découverte nouvelle du salut qu'apporte Jésus par amour de tous les hommes, envoi en mission pour participer au salut du monde. A Paray-le-Monial, de nombreuses personnes ont reçu l'effusion de l'Esprit et sont parties dans le monde entier pour en témoigner. Cette effusion de l'Esprit les a introduits dans une vie spirituelle nouvelle.

Une des manifestations de cette vie nouvelle est la suivante : de nombreux membres de la Communauté reçoivent une union progressive avec le Cœur de Jésus[5]. Entrer dans le Cœur de Jésus, c'est accepter d'être conformé au Christ pour pouvoir dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ! » (*Ga* 2,20) ; « Et nous savons qu'avec ceux qui l'aiment Dieu collabore en tout pour leur bien (...) Car ceux que d'avance il a discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères » (*Rm* 8,28-29). Sainte Marguerite-Marie dit elle-même très bien que Jésus veut nous unir à son Cœur pour que nous lui ressemblions, et sainte Thérèse de Lisieux, patronne des missions, portait sur son cœur jour et nuit la prière suivante : « Fais que je te ressemble, Jésus ! »

Or, avoir une dévotion pour le Cœur de Jésus implique toujours, d'une manière ou d'une autre, de revêtir les sentiments qui sont dans ce Cœur : « Ayez entre vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus » (*Ph* 2,5). Quels sont ces sentiments ? Un amour brûlant pour son Père et un amour de miséricorde pour tous les hommes.

Adoration, compassion, évangélisation

La spiritualité de l'Emmanuel repose sur trois piliers : l'adoration, la compassion, l'évangélisation. En premier lieu, l'amour du Fils pour le Père le pousse à être en adoration perpétuelle : dans cette adoration, il se reçoit du Père et il se donne au Père. Jésus, Fils unique de Dieu, est le modèle de l'adoration parfaite. A son image, les membres de la Communauté sont invités à entrer dans l'adoration. L'amour de

5. Comme le reconnaissent bien les *Statuts* (préambule, IIa), en parlant spécialement de la Fraternité de Jésus : « Pour être frère de Jésus, il faut avoir le Cœur de Jésus ; pour cela, prendre Marie chez soi et laisser l'Esprit Saint renouveler notre cœur. "J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit en vous" (*Ez* 36,26-27). » Au sein de la Communauté, certains membres sont appelés à se consacrer dans la « Fraternité de Jésus ». Cette consécration se fait à Jésus, présent dans l'Eucharistie, dans la grâce du Cœur de Jésus, selon la tradition de Paray-le-Monial.

miséricorde infinie de Jésus pour les hommes s'exprime par la compassion et l'évangélisation : il s'est fait homme pour nous sauver par amour. Découvrir le Cœur de Jésus, c'est découvrir de quel amour nous sommes aimés et c'est être brûlés d'amour pour attirer autant que possible tous les hommes à Lui. Pierre Goursat l'affirmait avec force :

« Demandons au Seigneur de nous brûler d'amour pour les pécheurs. Vous savez que saint Dominique passait ses nuits en disant : "Mais, Seigneur, que vont devenir les pécheurs ?" Cela facilite l'oraison, parce qu'au lieu de nous endormir ou de rester dans la sécheresse, quand vous voyez que les gens souffrent, vous n'avez plus de sécheresse, vous dites : "Aie pitié, Seigneur, aie pitié, je te demande de m'aider à souffrir pour eux, prends mes petits sacrifices pour convertir les pécheurs" ; et c'est une question d'habitude, car ces petits sacrifices engendrent en nous une présence du Seigneur, et, petit à petit, nous arrivons à la prière continuelle, c'est une prière concrète, ce n'est plus une prière faite de sentiments, d'impression, de nombrilisme… C'est simplement l'amour. Plus on reçoit, plus on donne ! Et ça va se communiquer ! Si l'Esprit Saint est un feu dévorant, en même temps, il est la paix, la douceur qui vient en nous et nous donne une force paisible d'abandon pour que nous brûlions d'amour pour le Père, le Fils et les pécheurs. Cet amour n'est pas naturel. Il nous est donné. »

Avoir compassion du pécheur, de celui qui souffre, c'est entrer dans le Cœur de Jésus et aimer l'autre de l'amour même de Jésus. L'amour pour le prochain, reçu dans l'adoration, est le moteur de l'évangélisation. Comme l'affirmait encore Pierre Goursat : « Il nous faut trouver ce dynamisme de l'amour qui nous donne cette joie d'entreprendre pour sauver les âmes. Nous sommes là pour sauver les âmes et le Seigneur nous en demandera compte. » L'évangélisation est un mouvement qui déborde du cœur : l'abondance de l'amour que nous avons reçu et que nous ne pouvons contenir rayonne autour de nous. Nous sommes brûlés pour le salut des âmes :

« Il faut demander d'être doux et humble de cœur, et ensuite, s'approchant du Cœur transpercé de Jésus brûlant d'amour pour nous, se faire blesser d'amour à notre tour par Lui, et de là se laisser embraser, brûler, emporter… Vous savez, mes petits enfants, c'est magnifique et c'est tout simple ! »

Cette douceur et cette humilité qu'évoque Pierre Goursat sont celles du Cœur de Jésus (cf. *Mt* 11,29). Elles procèdent aussi de ce double mouvement de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu. Dans l'adoration, la douceur du Cœur de Jésus se révèle à nous et

nous est donnée. L'adoration nous amène aussi à grandir en humilité en prenant conscience de notre condition de créature devant le Créateur de toute chose. Dans ce double mouvement, la charité divine se répand jusqu'à nous et, si nous le voulons, à travers nous, vers tous les hommes. Ainsi, chaque membre de la Communauté est appelé à donner Jésus au monde par l'évangélisation en lui ressemblant. En faisant connaître aux hommes l'amour dont ils sont aimés, les membres de l'Emmanuel ouvrent les portes de l'espérance aux hommes d'aujourd'hui : « Le Christ qui est mort pour tous les hommes veut que, dans son Eglise, les portes du pardon soient toujours ouvertes à quiconque revient du péché »[6].

La réparation

La *réparation*[7] est un des points importants du message de Paray. Elle est demandée avec insistance par Jésus et peut prendre plusieurs formes. Dans la Communauté de l'Emmanuel, la réparation se traduit notamment par la prière de louange. Jésus souffre de l'ingratitude des pécheurs et des âmes qui lui sont consacrées. Comment le consoler, sinon en lui rendant grâce et en le louant pour son œuvre de salut ? Par la louange, nous exprimons notre reconnaissance, et contribuons ainsi à réparer les ingratitudes qu'il subit. Dans la Communauté, les membres s'engagent à « une prière quotidienne de louange célébrée joyeusement et communautairement quand c'est possible »[8]. Comme le montrent notamment les psaumes, la louange est le cri de joie de la créature devant le Créateur. Elle exprime la gratitude de l'homme qui reconnaît la perfection de son Créateur qui l'a créé par amour. La louange est ainsi vécue à de multiples occasions : en famille, au cours des rencontres communautaires, dans les services... Les membres de l'Emmanuel désirent en effet vivre chaque instant de leur journée dans la louange.

L'ingratitude de notre monde face à l'amour divin se traduit par de la tiédeur, de l'indifférence, voire de l'hostilité des uns ou des autres. La réparation par la louange apparaît ici comme une offrande d'amour des hommes en réponse à son infinie miséricorde, oubliée ou méprisée.

6. *Catéchisme de l'Eglise catholique*, § 981.
7. Cf. Yves Le Saux, « Aspect pastoraux de la réparation », dans *Le Cœur de Jésus pour un monde nouveau*, pp. 233-237.
8. *Statuts*, art. 15.

L'appel des membres de la Communauté à l'adoration eucharistique participe aussi de cet esprit de réparation, car Jésus se plaint de n'être pas assez aimé dans le Saint Sacrement : « J'ai une soif ardente d'être honoré et aimé des hommes dans le Saint Sacrement, et je ne trouve presque personne » (sainte Marguerite-Marie, lettre 133). A Paray-le-Monial, une chapelle a été édifiée spécialement pour l'adoration eucharistique. Le Saint Sacrement y est exposé tous les jours, de 8h30 à 19h. Des membres du pèlerinage et des pèlerins se succèdent toute la journée pour adorer. Cette adoration dans un esprit de réparation s'exprime également lors de l'« Heure sainte », la veille de chaque premier vendredi du mois. A Paray, et en d'autres lieux du monde où se trouve la Communauté, une soirée de prière est alors proposée pour consoler Jésus de sa solitude à Gethsémani, la veille de sa passion. Elle est souvent suivie d'une nuit d'adoration.

On constate donc, dans la pratique des membres de l'Emmanuel, un lien entre leur vie spirituelle et la notion de réparation. Une réflexion a été entreprise en ce domaine, mais nous n'en sommes sans doute qu'aux débuts[9].

* * *

Paray-le-Monial est ainsi un lieu trinitaire où chacun peut découvrir l'amour du Père, le don du Fils et le feu de l'Esprit. Dans le sanctuaire, nous voyons chaque jour combien le message du Cœur de Jésus est d'actualité. C'est ce qu'on peut appeler un « lieu de grâce ». Cette grâce se définit tout spécialement par la découverte de la miséricorde de Dieu et son amour particulier pour chaque homme. C'est un lieu de conversion personnelle où l'adoration et le sacrement de réconciliation sont vécus de façon forte par des pèlerins venus de partout. On peut le voir lors des grandes fêtes du pèlerinage ou des rassemblements d'été, où des dizaines de prêtres confessent des heures durant, dans le Parc des Chapelains ou sur le site des sessions. A travers la liturgie et les sacrements de l'Eglise, Dieu continue d'agir avec force. Il rappelle ainsi combien le message du Cœur de Jésus n'est pas lié à la seule période des apparitions mais toujours adapté à notre temps.

9. Cf. Yves de Boisredon, Eric Jacquinet, Bernard Peyrous, *Découvrir Paray-le-Monial* (Ed. de l'Emmanuel, 1995) ; E. Jacquinet et B. Peyrous *(op. cit.)* ; et surtout Xavier Malle, « *Comme un surcroît d'amour* », Université Pontificale Grégorienne, Rome, 2001.

Lors de la clôture de l'Année sainte, Jean-Paul II disait dans son homélie de l'Epiphanie : « Tandis qu'aujourd'hui se ferme avec la Porte sainte, "un symbole du Christ", le Cœur du Christ demeure plus que jamais ouvert. Il continue à dire à l'humanité, qui a besoin d'espérance et de sens : "Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous procurerai le repos" (*Mt* 11,28). » C'est bien cela que la Communauté de l'Emmanuel, en lien avec toute la tradition et l'histoire spirituelle de l'Eglise, désire vivre et diffuser.

Du cœur au corps

Pierre EMONET s.j. *

La pédagogie d'Ignace de Loyola dans les Exercices n'a pas d'autre but que de permettre à une personne de se disposer à rencontrer son Seigneur pour entendre son appel et se mettre à son service. Tout ce que l'exercitant entreprend n'est qu'une introduction à cette rencontre. Se recueillir, lire la Parole, la méditer, examiner sa vie pour y reconnaître l'action de Dieu et celle de l'ennemi, prendre conscience de son désir, tout cela n'a qu'une visée : l'échange avec le Seigneur tel qu'Ignace l'esquisse dans le colloque du premier exercice (53-54). Il s'agit essentiellement d'une conversation où la personne parle avec le Seigneur « comme un ami parle à un ami, ou un serviteur à son maître ». L'allusion à l'ami laisse entendre que la relation est éminemment personnelle, intime, qu'elle se déroule dans un « cœur à cœur » privilégié. Rien n'est dit du contenu de cette conversation, sinon qu'on y vit une ouverture très libre où « les propres affaires » sont évoquées pour demander conseil, les besoins exposés, les échecs et les fautes reconnus. Telle qu'elle est présentée, la

* Rédacteur en chef de *Choisir*, Genève. A publié dans *Christus* : « Ignace et l'Eucharistie » (n° 171, juillet 1996), « La prière de l'homme d'action » (n° 178HS, mai 1998), « Ignace de Loyola et le Pèlerin russe » (n° 180, octobre 1998).

rencontre ne se passe pas au niveau des concepts ou de la réflexion, mais elle comporte une forte charge émotionnelle. Comme dans toute relation intime, il s'agit de s'exposer soi-même.

Confrontation

A celui ou celle qui se découvre pécheur, Ignace ne propose pas une théologie du salut ni n'adresse une exhortation morale. Plutôt que de discourir sur le péché, la miséricorde de Dieu, le pardon, la réparation, il invite l'exercitant à faire l'expérience du salut en se mettant devant le corps du crucifié. Le Seigneur n'est pas rendu présent grâce à la médiation des vérités éternelles, au rassemblement d'une communauté ou à la célébration d'un sacrement. Il est simplement là devant moi avec son corps, et je suis devant lui avec mon corps. Il s'agit moins de réfléchir et de comprendre que de *voir* et *regarder*. Regarder longuement ce corps et me regarder moi-même pour comprendre ce que je dois faire. Ce corps mis en croix, ce n'est pas seulement la Passion mais toute une histoire, l'itinéraire même de l'Incarnation. Je peux y voir le Créateur qui s'est fait homme, qui est entré dans le temps pour y vivre une existence d'homme, comme la mienne, et qui, finalement, est mort pour *mes* péchés. Face à ce corps bien concret, je me *regarde*. Une fois encore, c'est un corps qui est là, le mien, dans sa réalité existentielle et charnelle, porteur de ma propre histoire. La confrontation devient inévitable. Deux destinées, deux vies d'hommes qui ont affaire l'une avec l'autre s'interpellent et s'éclairent mutuellement dans ce qu'elles ont de plus concret. La question surgit presque spontanément : « Ce que j'ai fait pour le Christ, ce que je fais pour le Christ, ce que je dois faire pour le Christ. »

Convaincu que « l'amour doit se mettre dans les actes plus que dans les paroles » et qu'il consiste en « une communication réciproque » ou en un partage (230), Ignace a conduit l'exercitant sur le terrain de la réalité concrète, celle de sa vie ordinaire. En voyant le corps du Seigneur comme une histoire qui le concerne, il comprend que la seule réponse adéquate de sa part se trouve dans la réalité de sa vie quotidienne et corporelle. Comme le corps du Seigneur est l'expression de son amour, son corps à lui devient le lieu de sa réponse et de sa fidélité. La suite des Exercices dira quelle forme concrète prendra cette réponse. Loin de se dérouler sur fond de généreux idéaux ou d'une culpabilité morbide, la rencontre, qui a commencé comme un « cœur à cœur », est devenue un « corps à corps ».

Du cœur au corps

L'expérience ici évoquée a une parenté certaine avec celle qui est proposée par la dévotion au Sacré Cœur. Saisir une personne à partir de son cœur, ce n'est pas la considérer sous l'angle partial d'une qualité, d'une vertu, d'un acte, aussi héroïque soit-il. C'est la rejoindre dans ce centre intime et unique où tout est ordonné et chaque partie d'une existence reliée à un tout qui l'assume et l'enveloppe. La dévotion au Sacré Cœur saisit le Christ dans sa totalité, comme une liberté capable d'entrer en relation, de se donner ou de se refuser, non pas d'une façon générale et abstraite, mais dans un acte individuel, existentiel plus que métaphysique, qui le lie à des personnes concrètes.

Comme le corps pour Ignace, le cœur est la présence d'une personne et de son histoire. Il n'est pas simplement le symbole de l'amour de Jésus pour les hommes, mais celui d'un amour rédempteur, qui entre dans l'histoire d'un monde pécheur, pour assumer le péché en acceptant l'abandon jusqu'à la mort. « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes, qui n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour, et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes »[1]. A cet amour, les fidèles répondent en s'unissant à l'abandon du Christ et en faisant réparation par une amende honorable.

Aussi curieux que cela puisse paraître, jamais Ignace n'utilise le mot « cœur » lorsqu'il introduit l'exercitant dans un colloque. On ne trouve pas chez lui trace explicite d'une quelconque dévotion au Cœur de Jésus, du moins au niveau de l'expression verbale. Il ne pouvait pourtant pas l'ignorer. Lecteur assidu de la *Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, à l'époque de sa conversion, il y avait certainement retenu la méditation proposée sur le cœur ouvert du Christ :

> « Hâte-toi, ô homme, d'entrer dans le cœur du Christ, pour y recueillir tout son amour et t'unir à l'amour divin (...) En faisant ouvrir votre côté, Seigneur, vous avez ouvert à vos élus les portes de la vie »[2].

Ses relations avec les chartreux, en particuliers avec ceux de Cologne, grands propagateurs de la dévotion au Cœur de Jésus, lui avaient sans doute donné l'occasion de découvrir cette pratique, comme plusieurs de ses compagnons de la première et de la deuxième

1. Notre Seigneur à Marguerite-Marie en juin 1675 (cité dans *Dictionnaire de théologie catholique*, t. 3a, col. 1033-1034).
2. Cf. *Vita Jesu Christi*, II,4, Victor Palme, 1870, p. 616.

génération : Pierre Favre, François-Xavier, Jérôme Nadal, Pierre Canisius, François de Borgia[3].

Plutôt que de cœur, Ignace parle de corps. Il y voit le lieu d'une connaissance sensible de la présence et de l'action du Seigneur en lui. Aussi longtemps que nous vivons dans un corps de chair, le contact avec toute réalité matérielle ou spirituelle, naturelle ou surnaturelle, requiert la médiation des sens et l'adage des anciens : « Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit d'abord passé par les sens » garde toute sa valeur, même pour les plus hautes expériences mystiques. Il suffit de lire les descriptions que les mystiques nous donnent de leurs ravissements pour s'en convaincre. Pour Ignace, l'esprit et le corps, le spirituel et le sensible sont à tel point liés qu'il est possible de repérer et même d'authentifier l'invisible à travers les *mouvements* que « ressent » la personne. Peut-être faut-il voir là une des raisons qui lui font préférer parler de corps. Car si la tête est facilement victime de ses fantasmes et peut perdre la juste mesure des choses, le corps ramène toujours à la réalité. Il est l'environnement obligé du discernement. Réaliste, Ignace estime ce chemin plus sûr que la réflexion intellectuelle, facilement sujette aux illusions. Toute sa pédagogie de la prière et du discernement tend à mettre l'exercitant en condition pour « sentir » l'action de Dieu dans son âme et éprouver sa présence à travers les consolations qu'il voudra bien lui faire éprouver. C'est dans cette perspective qu'il faut aussi comprendre l'attention qu'il porte à tout ce qui concerne le corps de l'exercitant pour la réussite des Exercices.

Lorsqu'il tente d'exprimer cette rencontre dans une prière, c'est au corps du Christ qu'Ignace s'adresse. Pour lui demander de mettre en accord ses affections avec les siennes, il reprend la formule traditionnelle des livres d'Heures de l'époque, l'*Anima Christi* : « Corps du Christ, sauve-moi ; sang du Christ, enivre-moi ; eau du côté du Christ, lave-moi ; passion du Christ, fortifie-moi ; dans tes plaies, cache-moi. » On le voit, les sens sont mobilisés par l'amour du Christ. A partir d'une histoire réelle[4], il voit, il regarde, il goûte, il touche ; en un mot, il sent et expérimente la présence de son Seigneur. A travers des images pleines de « sensualité », le désir de Dieu s'inscrit dans la sen-

3. Cf. P. Favre, *Mémorial*, Desclée de Brouwer, 1960, 122s ; J. Nadal, *Orationis observationes*, Rome, 1964, 119, 382, 466, 474, 659 ; cf. aussi M. Nicolau, « Para la historia de la devoción al Corazón de Jesús », *Manresa*, n° 15, 1943, pp. 134-147 ; O. Braunsberger, *Petri Canisii Epistolae et Acta*, I, Fribourg-en-Brisgau, 1896, pp. 53-59 ; F. de Borgia, *Diario espiritual*, Mensajero/Sal Terrae, 1997, pp. 74-75s.

4. En soulignant qu'il faut partir « du fondement véritable de l'histoire » (2), Ignace défend l'objectivité de la rencontre et exclut les fantaisies d'une imagination débridée.

sibilité même de celui ou de celle qui prie. Il se manifeste par des émotions (ou des « motions ») capables de mettre en marche ou de paralyser, qui peuvent être porteuses de vie ou de mort. D'où la nécessité d'opérer un discernement.

Les sens intérieurs

Les effets de cette présence et de cette action sont *ressentis*. Lorsqu'Ignace parle de la rencontre avec le Seigneur, un mot revient constamment sous sa plume. Il s'agit de *sentir*, d'éprouver des *sentiments*[5]. Certes, il ne se réfère pas à cette vague sentimentalité trop facilement cultivée dans certaines réunions de prière à la mode, où la sensibilité exacerbée est confondue avec l'action de l'Esprit. En parlant de *sens*, de *sentiments*, de *sentir* l'action de Dieu, Ignace se réfère à une expérience intérieure. Il s'agit de « sentir et de goûter les choses intérieurement » (2). Et pourtant, en invitant l'exercitant à *imaginer* et *regarder*, c'est bien à une réalité corporelle qu'il le renvoie : « Les choses les plus abstraites (qu'Ignace appelle "invisibles") (...) doivent trouver quelque mouvement matériel où se peindre et finir en tableau vivant (...), mais le fond, la force de la matérialité, le chiffre immédiat du désir, c'est, bien entendu, le corps humain »[6].

Si une image est toujours matérielle et naturelle plus que surnaturelle, les sens y jouent un rôle primordial. Chez Ignace, c'est la vue qui l'emporte sur les autres sens. A Manrèse, à plusieurs reprises, il « voit avec les yeux intérieurs » l'humanité du Christ et, au bord du Cardoner, ce sont les *yeux* de son entendement qui commencent à s'ouvrir pour tout saisir dans une vision architectonique et *voir* avec clarté la tromperie du démon[7]. Plus tard, lorsqu'il guidera d'autres personnes dans la vie spirituelle, il les encouragera à mobiliser leurs sens pour entrer dans la prière et les appliquer régulièrement à la contemplation des épisodes de la vie de Jésus. Qu'il s'agisse d'un mystère comme celui de la damnation ou d'une scène évangélique, il importe de « sentir intérieurement », de « voir avec les yeux de l'imagination », d'« entendre » de ses oreilles, de « sentir par l'odorat », de « goûter par le goût », de « toucher par le tact » une réalité mystérieuse, certes, mais nullement abstraite. Les cinq sens sont comme autant de

5. Dans la *Concordancia ignaciana*, j'ai relevé 248 occurrences des mots *sentir, sentido* en espagnol ; 8 de *sentire* en italien ; 4 de *sentio* en latin ; 17 de *sentimiento* en espagnol.
6. Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Seuil, 1971, p. 67.
7. *Récit du Pèlerin*, 29-30.

portes par lesquelles il est possible d'accéder à une réalité intérieure, de rencontrer le Seigneur.

Même si elles sont au-delà de tout ce qui peut être perçu et exprimé « charnellement », la présence et l'action du Seigneur n'en restent pas moins l'objet d'une connaissance « sensible ». Ignace s'en explique dans une lettre du 18 juin 1536 à sœur Teresa Rejadell :

> « Il nous reste encore à dire comment nous devons comprendre ce que nous *sentons* comme venant de Dieu notre Seigneur et ensuite en faire notre profit. Il arrive souvent que notre Seigneur ouvre notre âme, qu'il la meut et la force à une action ou à une autre. Il parle à l'intérieur d'elle-même sans aucun bruit de paroles, il l'élève toute à son divin amour sans qu'il soit possible, même si nous le voulions, de résister à son *sentiment* »[8].

Ce *sentiment*, « qui est le sien et que nous faisons nôtre », est précisément le fruit de la rencontre. C'est une consolation qui apporte de la joie et qui met en route. Lui-même reconnaît que ce sont là « des choses qui *se sentent* plus qu'elles ne s'expliquent ». Elles sont un don de Dieu. Aussi termine-t-il régulièrement ses lettres en priant « pour que nous ayons le sens de sa très sainte volonté et que l'accomplissions entièrement ».

* * *

La dévotion au Sacré Cœur et la contemplation du corps du Christ (telle que la propose Ignace de Loyola) ont au moins ceci en commun : l'une et l'autre ouvrent sur une expérience de l'amour ressenti et exprimé. Il est vrai que, dans les Exercices, la mobilisation des sens a quelque chose de plus « charnel ». On notera cependant une autre différence. La dévotion au Sacré Cœur, telle qu'elle s'est développée à la suite des apparitions de Paray-le-Monial, implique comme élément essentiel un fort désir de réparation. Celui ou celle qui a été saisi par l'amour miséricordieux du Seigneur, symbolisé par le cœur transpercé, éprouve le besoin de s'associer aux souffrances du Christ pour réparer avec lui les injures faites à l'amour divin[9]. La communion réparatrice, l'Heure sainte, la mortification et la récitation de la formule d'amende honorable de Pie XI, le jour de la fête du Sacré Cœur, en sont les pratiques les plus courantes.

8. *Ecrits*, Desclée de Brouwer, 1991, p. 645. C'est nous qui soulignons.
9. Comme le rappelle Pie XI dans l'encyclique *Miserentissimus Redemptor* : « L'esprit d'expiation et de réparation a toujours eu la part principale dans la dévotion au Sacré Cœur. »

Dans les *Exercices* comme dans tout le reste de ses écrits, Ignace ne parle pas de réparation. Le mot ne vient jamais sous sa plume, même lorsque l'exercitant se trouve confronté à son passé de pécheur. L'avenir qui s'ouvre devant lui n'est pas abordé en termes de réparation mais d'engagement. S'amender signifie pour lui faire quelque chose de nouveau. Si le Christ exprime son amour dans ce qu'il a souffert pour moi, ma réponse est contenue dans ce que je vais faire concrètement pour lui. Et comme l'amour consiste en un partage, le corps du Christ invite mon corps à l'imitation. Mon corps, c'est moi dans la réalité de ma vie quotidienne. Me voilà renvoyé à moi-même. Non seulement à mes émotions et à mon affectivité, mais à toute ma vie dans ce qu'elle a de plus concret.

Sois aimé, éternel amour

Cœur saint, cœur divin, cœur tout-puissant,
Mystère empourpré de toutes choses,
Sois aimé, éternel amour, sois éternellement aimé.

Foyer au milieu de ce monde sombre et glacial,
Ombre de flammes sur toutes les fausses lumières de ce monde,
Signe brûlant parmi tout le faux repos de ce monde,
Cœur solitaire, cœur flamboyant, cœur inextinguible,
Sois aimé, éternel amour.

Cœur profond comme les nuits qui n'ont plus de visage,
Cœur fort comme les vagues qui n'ont plus de rivage,
Cœur doux comme les petits enfants qui n'ont pas encore d'amertume,
Sois éternellement aimé.

Cœur royal dans le manteau ruisselant de ton sang,
Cœur fraternel dans la dérision sauvage de la couronne d'épines,
Cœur détrôné, cœur trahi ; cœur cruellement martyrisé,
Sois aimé, amour éternel, sois éternellement aimé.

Cœur qui fais s'agenouiller les violents,
Cœur qui fais trouver leurs larmes aux cœurs les plus froids,

Cœur où même les assassins et les voleurs trouvent le pardon,
Grand cœur, cœur gracieux, cœur glorieux,
Nous implorons ton amour.

Cœur qui nous prends tous sur son cœur,
Cœur qui nous atteins tous au milieu du cœur,
Cœur qui brises en nous l'orgueil de notre cœur,
Nous implorons ton amour.

Cœur par lequel le peuple devient grand,
Cœur par lequel le peuple devient un,
Cœur par lequel le peuple devient tien,
Nous nous consacrons à ton amour.

Cœur débordant, cœur flamboyant, cœur bouillonnant,
Sois aimé, amour éternel, sois éternellement aimé.

Gertrude von Le Fort

Hymnes à l'Eglise, Duzan, 1982

SOURCES

On trouvera ci-après les références des articles de Christus *(sauf indications contraires) publiés dans le présent hors-série. Il est à noter que chacun de ces articles a fait l'objet d'une révision pour les besoins de ce numéro exceptionnel.*

A. Lefèvre (pp. 10-18) : n° 15, juillet 1957. J. Guillet (pp. 19-27) : n° 139, juillet 1988. P. Teilhard de Chardin (pp. 29-30) : *idem*. N. Lohfink (pp. 31-43) : n° 187, juillet 2000. K. Rahner (pp. 44-47) : n° 139. D. Gonnet (pp. 48-55) : *idem*. M. Fédou (pp. 58-62) : *idem*. M. Rondet (pp. 63-66) : n° 4, octobre 1954. A. Derville (pp. 67-74) : *inédit*. Bernard de Clairvaux (pp. 75-76) : *Liturgie des heures*. P. Milcent (pp. 77-82) : *inédit*. J. Benoist (pp. 83-93) : *inédit*. Claude La Colombière (pp. 95-96) : n° 139. D. Dideberg (pp. 97-103) : *Vie consacrée*, juin 1997. A. Demoustier (pp. 106-119) : n° 139. P. Faure (pp. 121-127) : *idem*. P. Vallin (pp. 128-137) : *idem*. J.-F. Catalan (pp. 139-146) : *idem*. G. Roux (pp. 147-153) : *idem*. D. Dideberg (pp. 156-160) : *idem*. Jean-Paul II (pp. 161-163) : *Documentation catholique*, décembre 1986. S. Decloux (pp. 165-173) : *Prier et servir*, octobre 1985. P. Arrupe (pp. 174-177) : *Ecrits pour évangéliser*. D. Rimaud (pp. 178-179) : *A force de colombe*. C. Reynier (pp. 181-188) : n° 139. F. Greffe (pp. 189-196) : *idem*. J.-H. Soret (pp. 197-205) : *inédit*. E. Marot (pp. 206-212) : *inédit*. P. Emonet (pp. 213-219) : *inédit*. G. von Le Fort (pp. 220-221) : *Hymnes à l'Eglise*.

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall.

REVUE DE FORMATION SPIRITUELLE

Christus

Accompagner l'homme en quête de Dieu

OFFRE D'ABONNEMENT

Cochez les cases correspondant à votre choix, merci :

FRANCE*

❑ 1 an, 4 n^{os} - 225 F au lieu de ~~240 F~~

❑ 2 ans, 8 n^{os} - 400 F au lieu de ~~480 F~~

SOUTIEN

❑ 1 an - 420 F ❑ 2 ans - 795 F

Christus - Autorisation 13 - 75803 Paris Cedex 08 - Tél. : 01 44 21 60 99 - Fax : 0 803 803 814

BELGIQUE

❑ 1 an - 1 620 FB ❑ 2 ans - 2 880 FB

Jeunesse Présente - Rue du Marteau 19 - 1000 Bruxelles

Tél. : (02) 218 58 02 - CCP 000-130 59 66-55

AUTRES PAYS

❑ 1 an - 270 FF ❑ 2 ans - 480 F

Christus - Autorisation 13 - 75803 Paris Cedex 08

Tarifs valables jusqu'au 30/06/2001 - *TVA 2,1 % incluse - Mêmes tarifs pour pays francophones à régime particulier.

Supplément annuel avion : Europe (moins la CEE), Algérie, Maroc, Tunisie : **10 F** - Afrique francophone, USA, Canada, Proche-Orient : **22 F** -DOM : **31 F** - Autres pays d'Afrique, Amériques, Asie : **37 F** - Océanie : **60 F**

❑ Je m'abonne ❑ J'offre un abonnement à :

A partir du mois de : ❑ Janvier ❑ Avril ❑ Juillet ❑ Octobre

Nom (Mme, Mlle, M.) _____

Prénom _____

Adresse _____

_____

Code ⌊_⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ Ville _____

Pays _____ Profession _____

Règlement ci-joint à l'ordre de Christus par :

❑ Chèque ❑ CCP ❑ CB : N° ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ (carte bleue, ECMC, VISA)

Date d'expiration : ⌊_⌊_⌋ ⌊_⌊_⌋ Signature ▶

NUMEROS DISPONIBLES

- ❑ **180** La solitude, épreuve de vérité (oct. 98 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **181** La traversée des images : regarder autrement (janv. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **182** L'inquiétude : un espace pour Dieu (avr. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **183** Marie, celle qui a cru (juil. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **184** Mourir, entre tes mains (oct. 99 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **185** L'homme dans la création (janv. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **186** La résistance spirituelle (avr. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **187** La lecture spirituelle (juil. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **188** Le souci de soi (oct. 2000 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **189** L'épreuve du réel (janv. 2001 - 60 F ; étr. 67 F)
- ❑ **190** Homme et femme devant Dieu (avr. 2001 - 60 F ; étr. 67 F)

NUMEROS HORS-SERIE

- ❑ **153 HS** L'accompagnement spirituel (4e éd., 90 F ; étr. 110 F)
- ❑ **159 HS** Aimer Dieu en toutes choses (65 F ; étr. 75 F)
- ❑ **164 HS** Le Nouvel Age : sortir de la confusion (75 F ; étr. 85 F)
- ❑ **168 HS** Affectivité et vie spirituelle (2e éd., 95 F ; étr. 115 F)
- ❑ **170 HS** Pratiques ignatiennes (2e éd., 120 F ; étr. 135 F)
- ❑ **174 HS** L'expérience spirituelle (95 F ; étr. 115 F)
- ❑ **178 HS** La prière (2e éd., 95 F ; étr. 115 F)
- ❑ **182 HS** Le Mystère de la Trinité (3e éd., 90 F ; étr. 110 F)
- ❑ **186 HS** Aimer davantage : commentaires des *Exercices spirituels* (95 F ; étr. 115 F)

BULLETIN DE COMMANDE

Nom (Mme, Mlle, M.) _____

Prénom _____

Adresse _____

Code _____ Ville _____

Pays _____ Profession _____

Réduction pour commande en nombre : 10 % au-dessus de 10 ex., 20 % au-dessus de 50.

A retourner, avec votre règlement à l'ordre de Christus :

Christus - 14, rue d'Assas - 75006 Paris

Tél. : 01 44 39 48 48 - Fax : 01 44 39 48 17 • Internet : http ://pro.wanadoo.fr/assas-editions/

N.B. : Maquette : M. Henry - Couverture : A. Pommatau - Mise en page : F. Réthoré et Y. Roullière - Photogravure : Compoflash, Château-Thierry - Impression : imp. Saint-Paul 55000 Bar-le-Duc. CPPAP : 61011. ISSN : 0009-5834. Dépôt légal à parution. Les noms et adresses de nos abonnés sont communiqués à nos services internes, à d'autres organismes de presse et sociétés de commerce liés contractuellement à Assas Editions. En cas d'opposition, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.

N° 04-01-0561

GTU Library
3 2400 00634 7482

LA PROCURE
LIBRAIRIE

UNE GRANDE LIBRAIRIE À PARIS

3,

Tél. : 0 80

Ouve

5, rue de Lab 0 93 05

U
PA

EN F

Service spécifique ctivités.

La Procu

Tél. : 03 44 67 58

ir

UN RÉSEAU D ES :

ANGOULÊME • AN BREST
CHARLEVILLE MÉZIÈR CLERMONT-FERRAND • DIJON • EVREUX
EVRY • LYON • NANCY • NICE • ORLÉANS • PÉRIGUEUX • POITIERS
QUIMPER • REIMS • RENNES • ROUEN • TOULOUSE • TOURS • TROYES
VALENCE • VANNES • à l'étranger : GENÈVE • ROME
Adresses sur 3615 La Procure

CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE

DATE DUE
MAR 5 2004
DEMCO, INC. 38-2931
GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall

Le Cœur de Jésus

Rarement, dans l'histoire de l'Eglise, un emblème religieux aura été aussi controversé que celui du Sacré Cœur. Tour à tour évoqué comme un appel à l'intériorité du « cœur à cœur » avec le Christ, comme l'image désuète d'une piété sentimentale ou comme un drapeau à couleur de croisade, ce symbole refait surface d'une façon qui nous interroge. Entre la contemplation du côté ouvert de l'évangile, la dévotion aux plaies du Christ du Moyen Age et la spiritualité du Cœur de Jésus de l'époque moderne, il y a bien une continuité, une insistance de la foi qui ne cesse de parler aux mystiques comme aux gens simples.

Ce hors-série, développant un numéro publié en 1988 lors des anniversaires de Paray-le-Monial, invite à redécouvrir la richesse de cette spiritualité : le Cœur révélé dans la Bible, l'histoire d'une tradition très liée à l'esprit ignatien, les questionnements récents, et enfin la tradition revisitée, telle qu'elle se présente aujourd'hui dans la vie de nombreuses communautés chrétiennes.

Christus 190 hors-série
14, RUE D'ASSAS - 75006 PARIS 85 FF TTC